

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et récits**

Pierre Rondière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

PIERRE RONDIÈRE

CONTES ET RÈCITS DE SIBÉRIE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET RÉCITS DE SIBÉRIE

Par
Pierre Rondière

Illustrations
De René Péron

Éditions : NATHAN

Lettre à Jean-Yves... et ses amis.

C'est pour toi, Jean-Yves, mon fils, pour toi et tes amis de classe et de vacances, garçons fiers de leurs pantalons longs et filles déjà coquettes, que j'ai franchi l'Oural, abandonné l'Europe et longuement erré en Sibérie.

Trois fois j'ai repris ce chemin, abordant l'Asie tantôt en hiver, tantôt en automne, mais toujours dans le ventre pressurisé d'un oiseau métallique fendant un ciel pailleté d'étoiles à la rencontre du soleil levant.

Déposé à Novossibirsk ou à Irkoutsk (bien après Michel Strogoff) ou bien à Yakoutsk en bordure du cercle polaire, c'est à toi, Jean-Yves, mon fils, à toi et à tes amis que je pensais en écoutant les chants bouriates ou Mongols, Oudégués ou importés de la grande terre russe, alors que les troncs des arbres geignaient sous un gel de moins soixante degrés – un froid à décoller la peau du visage – ou que des moustiques dansaient dans la nuit d'automne pointillée de lucioles.

De l'empire du froid qui aujourd'hui encore cache des mammoths, de la Sibérie grande comme vingt-deux fois la France et logée entre l'Océan Glacial Arctique, la Chine, l'Oural et l'Océan Pacifique, j'ai rapporté pour toi, Jean-Yves, pour toi, mon fils, et tes amis, ces contes, ces légendes et ces récits d'aujourd'hui, où se mêlent, hier comme maintenant, les ondes lumineuses du rêve, les animaux de la nuit et ceux de la réalité, le chant sourd de la Taïga et les échos de la longue marche conquérante des hommes.

Je souhaite, Jean-Yves, que toi et tes amis retrouviez dans ce kaléidoscope le visage sévère mais chaleureux, rude mais tendre,

glacial mais brûlant de la Sibérie et que, comme moi, vous appreniez à l'aimer.

Pierre Rondière.

La fille sage



LE Khan puissant, depuis de longues semaines, était parti pour une expédition lointaine, et nul nuage de poussière ne signalait sur la steppe plate comme la lune de printemps, le retour de sa troupe.

En vain son fils et sa belle-fille scrutaient l'horizon brûlé par le soleil, à s'en éteindre les yeux.

Quand trois messagers étrangers apportèrent à une demi-journée d'intervalle le même message du Khan puissant, sur trois peaux de cheval tannées, adressé à son fils bien-aimé.

Le message disait :

« Je suis invité, avec mes preux, chez le Khan d'un pays étranger, et je passe joyeusement le temps dans les festins et les réjouissances.

Je dors sous une couverture de soie bleue et sur un matelas de soie verte.

Mon cou est orné d'une tresse d'argent.

Deux serviteurs exaucent tous mes désirs.

Quand tu recevras ce message, viens me rejoindre avec les plus précieuses de mes richesses.

Devant, chasse le bétail à cornes, derrière, chasse le bétail sans cornes.

Des trois trembles qui ornent ma cour, coupes-en deux sur-le-champ et brûle-les sur place. Quant au troisième, prends-le avec toi et ne le découpe pour le brûler qu'à l'étranger.

N'amène pas mon mouton bien-aimé, mais laisse-le sur place.

Que ce message soit découpé par les ciseaux de ma sage belle-fille. »

Les trois messagers remirent à une demi-journée d'intervalle le même message, trois fois, au fils du Khan puissant.

Celui-ci n'en comprit pas le sens caché et ordonna l'exécution immédiate de tout ce qu'exigeait le message.

Il fit empiler sur dix-huit chariots les plats et les coupes ciselées, les tentures épaisses et les lourds tapis, les armes de guerre brillantes aux poignées incrustées de pierreries, les masques funéraires en or, les éperons pointés de diamants, les selles d'apparat, les bottes brodées d'argent, soixante-douze peaux d'hermine, les bijoux taillés comme des gouttes de rosée ou de sang, les boucles de ceintures travaillées toute une vie d'homme, cent vingt-sept peaux de renards argentés, et même la lourde épée du grand Gengis Khan.

Il envoya aux quatre directions de la steppe pour ordonner que soient rassemblés devant les dix-huit chariots les quatre troupeaux de vaches, bœufs et taureaux et les sept béliers conducteurs de moutons ; que soient rassemblés derrière les dix-huit chariots les trois élevages de chevaux, les juments avec leurs poulains et les sept troupeaux de moutons sans leurs béliers.

Déjà il ordonnait d'attaquer à la hache les trois trembles de la cour, mais à ce moment revint, de la traite des juments, la femme du fils du Khan.

Comme le Khan puissant l'avait ordonné, on lui apporta les trois messages pour qu'elle les découpe de ses ciseaux.

Mais elle en comprit le sens caché et l'expliqua.

— Excusez-moi, mon seigneur, mais la lettre ne dit pas du tout ce qui y est écrit.

Il semble qu'il soit arrivé malheur à notre Khan puissant.

« La couverture de soie bleue », c'est le ciel profond.

« Le matelas de soie verte », l'herbe tendre.

« La tresse d'argent qui orne son cou », cela signifie, je crois, qu'il est enchaîné.

Et pourquoi chasser devant les plus précieuses de ses richesses, les bêtes à cornes, et derrière le bétail sans cornes ? Cela veut dire, mon seigneur, que devant les armées rapides marchent les archers et les cavaliers avec leurs lances et que les suivent les guerriers agiles.

Quant aux trois trembles, ce sont les trois messagers du Khan étranger. Il faut en tuer deux immédiatement et le troisième passer avec lui la frontière et en apprendre tout ce qu'il convient sur la route à suivre avant de le tuer aussi.

Le mouton bien-aimé qu'il ordonne de ne pas emmener, c'est de son fils chéri qu'il veut parler.

Et enfin s'il demande que je découpe de mes ciseaux son message, c'est qu'il indique d'avance que j'ai deviné le sens caché qu'il contenait.

Ainsi fut fait et la sage belle-fille, à la tête de ses armées, délivra le Khan puissant.



Nazroum le preux



'AUDACIEUX ne craint pas l'obstacle.
Les épreuves ne font que l'aguerrir.

Les hommes se souviennent de lui, se transmettent de père en fils le récit de ses exploits et ainsi il est immortel.



C'était aux temps lointains où les Orotches taillaient des pointes en pierre pour leurs flèches et péchaient avec des hameçons de bois.

Les Orotches vivaient en bordure du fleuve. Ni bien, ni mal. Quand le poisson abondait, ils mangeaient à leur faim et chantaient, quand le poisson manquait, ils se taisaient, fumaient de la mousse et se serraient la ceinture.

Un jour de printemps, assis sur la rive, des hommes regardaient l'eau en fumant la pipe et en réparant leurs filets. Soudain, ils aperçurent une île flottante, minuscule, une dizaine d'arbres enchevêtrés recouverts de terre et d'herbe, plantée d'une perche décortiquée où plusieurs rangées de copeaux bruissaient et surmontée d'un chiffon rouge palpitant.

Le vieux Plétoun remarqua :

— Il y a quelqu'un sur l'île. La perche décortiquée est une protection contre le mauvais œil, signe de détresse.

Les hommes entendirent pleurer un enfant ; il criait à fendre l'âme. Plétoun reprit :

— C'est un enfant, il doit être seul au monde. Les méchants ont tué

tous les siens ou la mort noire les a emportés car une mère n'abandonne jamais son enfant sans raison. Elle l'a mis sur l'île pour qu'il soit recueilli par de braves gens.

L'île minuscule approchait. Les pleurs se faisaient de plus en plus distincts.

Les hommes lancèrent une corde terminée par un crochet en bois, harponnèrent l'île et l'attirèrent contre la rive. L'enfant gisait sur l'herbe, tout blanc et potelé, avec des yeux noirs brillant comme des étoiles et un visage rond comme la pleine lune : il tenait dans ses mains une flèche et un aviron.

Le vieux Plétoun l'examina et déclara :

— Ce sera un preux, déjà il s'est emparé d'une flèche et d'un aviron ; il ne craindra ni l'ennemi ni le travail... je l'adopte, je lui donne un nouveau nom, il s'appellera Nazroum.

Il s'appela dès lors Nazroum.



Les hommes prirent Nazroum dans leurs bras et l'emportèrent vers la maison de Plétoun. Mais bientôt ils s'arrêtèrent, stupéfaits, et dirent au vieillard :

— Hé, Plétoun, ton fils grandit à vue d'œil, regarde !

— Comment ne pas grandir sur le sol natal et dans des bras hospitaliers ? rétorqua Plétoun.

Le vieux Plétoun avait raison : Nazroum avait grandi si vite qu'à la porte de la demeure, lorsqu'il descendit des bras porteurs, il avait la taille d'un adulte. Campé sur ses pieds, il s'écarta et laissa les aînés pénétrer les premiers.

« Ah, ah, songea Plétoun, je ne me suis pas trompé. Le garçon promet : il se préoccupe des autres avant de penser à lui. »

Nazroum fit asseoir son père adoptif sur la couche, s'inclina devant lui et lui annonça :

— À partir de maintenant, père, repose-toi des fatigues de ta longue vie.

Il prit le filet et l'aviron. Quand il atteignit la rive les barques sautèrent d'elles-mêmes dans l'eau et lorsque Nazroum fut monté dans l'une d'elles et eut jeté l'aviron sur la poupe, l'aviron se mit à ramer tout seul et à pousser la barque au milieu du courant.

Nazroum lança une fois le filet et le ramena plein. À son retour, il remit la pêche aux femmes et ce jour-là tout le village mangea allègrement.



Mais Nazroum disait déjà au vieux Plétoun :

— Père, l'endroit n'est guère riche en poissons !

Plétoun répliqua :

— Le poisson n'est pas venu, le fleuve nous le refuse.

— Il faut le demander, père. Les Orotches ne peuvent vivre sans poisson !

Jadis, il avait été d'usage de demander du poisson en nourrissant le fleuve pour gagner sa bienveillance et l'antique croyance, en cette année de disette, fut reprise.

Les Orotches montèrent dans leurs nombreuses barques, revêtus de leurs plus beaux vêtements en phoque tacheté et en chien noir, chantant des chansons graves jusqu'au milieu du fleuve.

Plétoun lança l'offrande : du gruau, du poisson séché et de la viande de renne en disant :

— Les hommes te demandent du poisson, beaucoup de bon poisson de toutes les espèces ! Nous t'offrons tout ce que nous possédons ! La faim nous tourmente ! Nous avons le ventre collé au dos. Viens à notre aide, nous saurons te remercier.

Nazroum lança alors son filet, une fois, et attrapa beaucoup de poissons. Les hommes se réjouissaient, mais Nazroum fronça les sourcils :

— Une fois, ce n'est qu'un coup de chance, affirma-t-il.

La deuxième capture fut moins bonne, Nazroum était mécontent. À la troisième fois, il attrapa le dernier poisson et après lui, les hommes qui lancèrent le filet n'attrapèrent rien, pas même un éperlan.

Les Orotches, désolés, allumèrent leurs pipes.

— Nous allons mourir, dirent-ils.

Nazroum ordonna d'enfermer tout le poisson en une seule remise pour le distribuer petit à petit à tout le monde.

Plétoun lui parla en pleurant :

— Je t'ai adopté, j'espérais te rendre heureux. Qu'allons-nous manger s'il n'y a plus de poissons ? Nous mourrons tous de faim. Pars, mon fils. Je suis trop vieux pour te suivre. Pars, un autre chemin t'est réservé. Quitte-nous et laisse notre malheur sur le seuil !

Mais Nazroum ne répondit pas et se mit à réfléchir.



Nazroum réfléchissait en fumant si fort la pipe de son père que la fumée aurait suffi à remplir trois remises.

Enfin, il déclara :

— Je vais visiter Taïrnadz, le Vieux de la Mer. S'il n'y a pas de poissons, c'est que le Maître a oublié les Orotches.

Plétoun fut effrayé : jamais aucun Orotche ne s'était rendu auprès du Maître de la Mer, jamais. Un simple mortel pouvait-il descendre au fond de la mer, chez Taïrnadz ?

— Es-tu de force à entreprendre ce chemin ? demanda le père à Nazroum.

Alors celui-ci frappa du pied et s'enfonça dans la terre jusqu'à mi-corps, fendit un rocher d'un coup de poing et fit jaillir une source par la fissure. Clignant des yeux il regarda une colline lointaine et constata :

— Un écureuil, au pied de la colline, tient entre ses dents une noisette qu'il n'arrive pas à briser, je vais l'aider.

Il saisit son arc, mit une flèche en place, tendit la corde et décocha : la flèche partit, frappa la noisette et la cassa sans toucher l'écureuil.

— Je suis de force ! affirma Nazroum.

Et il se prépara pour le grand voyage. Il cacha sous sa pelisse un sachet de la terre du village, prit un couteau, un arc et des flèches, une corde terminée par un crochet, et une plaque vibrante en os pour jouer de la musique au cas où il s'ennuierait chemin faisant.

Il promit à son père de lui donner des nouvelles d'ici peu et lui recommanda de nourrir, jusqu'à son retour, tout le village avec le poisson qu'il avait capturé.



Il se dirigea d'abord vers l'embouchure du fleuve et atteignit la Petite Mer. Il y rencontra un veau marin affamé qui le regardait de ses gros yeux, et lui cria :

— Ohé, voisin, sommes-nous loin de chez le Maître ?

— Quel maître ?

— Taïrnadz, le Vieux de la Mer !

— C'est dans la mer qu'il faut le chercher, répondit le veau marin, qui plongea dans une vague.

Nazroum se remit en route. Il arriva alors à Pilia-Kerkh⁽¹⁾ et la mer s'étendait devant lui à perte de vue. Des mouettes la survolaient, des cormorans criaient, les vagues se chevauchaient, le ciel était chargé de nuages gris... Où trouver le Maître ? Comment le joindre ? À qui demander le chemin ? Nazroum regardait autour de lui... que faire ? Il apostropha les mouettes :

— Ohé, voisines, la capture est-elle bonne ? Les hommes meurent de faim !

— Il s'agit bien de capture ! dirent les mouettes. Ne vois-tu pas que nous remuons à peine les ailes ? Il y a longtemps que nous n'avons pas mangé de poisson. Bientôt nous allons disparaître... Le Vieux de la Mer s'est endormi sans doute et a oublié sa besogne !

Nazroum leur expliqua :

— C'est lui que je cherche. Mais je ne sais comment le joindre, voisines...

Les mouettes reprirent :

— Loin dans la mer, il y a une île qui fume. Mais ce n'est pas une île, c'est seulement le toit de la yourte de Taïrnadz dont la cheminée crache de la fumée. Mais nous n'y sommes jamais allées, les oiseaux migrateurs nous l'ont appris. Quant au chemin nous l'ignorons, demande-le aux épaulards.

Nazroum remercia et avança le long de la grève. Enfin, las d'avoir marché, il s'assit sur le sable, parmi les rochers, et médita, la tête dans les mains... pour finalement s'endormir.



Mais des bruits sur le rivage troublèrent son sommeil... il entrouvrit les yeux.

Au bord de la mer, une troupe de jeunes gens s'ébattait gaiement. Les uns jouaient à saute-mouton, d'autres se poursuivaient en criant, d'autres enfin brandissaient des sabres courbes. Des phoques inoffensifs sortirent de l'eau et les jeunes gens se ruèrent sur eux. À chaque coup de sabre un phoque tombait. « Ah, se disait Nazroum, que n'ai-je un sabre pareil ! »

Les phoques exterminés, les jeunes gens reprirent leurs jeux. Ils avaient jeté leurs armes et se battaient, criant, se poussant, sans rien voir autour d'eux. Nazroum en profita pour lancer sa corde à crochet vers un sabre et l'attirer doucement à lui. Il l'effleura du doigt : fameuse lame ! elle pourrait servir.

Bientôt les jeux cessèrent et tous reprirent leur sabre, sauf un des jeunes gens qui ne retrouvait pas le sien. Il fondit en larmes en geignant :

— Oh ! la la ! Que va dire le Maître de la Mer ? Que vais-je lui expliquer en le revoyant ?

« Ah, ah ! songea Nazroum, ils connaissent le Vieux de la Mer ! Ils doivent habiter avec lui ! »

Mais il se tint coi.

Tous cherchaient le sabre disparu mais en vain, et celui qui l'avait perdu courut dans la forêt, supposant que c'était là qu'il l'avait égaré.

Fatigués de l'attendre, les autres poussèrent leurs barques à l'eau et

embarquèrent : une seule barque demeurait sur le rivage.

Nazroum n'hésita pas, il galopa derrière eux, s'installa dans la barque vide et rama comme les autres vers la haute mer.

Mais soudain, barques et jeunes gens disparurent ! Des épaulards fendaient les flots, dressant comme des sabres leurs nageoires dorsales où étaient embrochés des morceaux de viande de phoque.

Soudainement aussi, la barque de Nazroum oscilla : et il se retrouva sur le dos d'un épaulard.

Alors il comprit que les barques de la grève étaient des peaux d'épaulards, les jeunes gens qui s'amusaient sur la grève n'étaient pas des hommes mais des épaulards, et leurs sabres des nageoires dorsales.

Nazroum pensait : c'est un pas de plus vers le Vieux de la Mer.



Nazroum n'a jamais su combien de temps il avait navigué de la sorte, mais des moustaches lui poussèrent en route.

Finalement il vit une île qui ressemblait au toit d'une hutte, surmontée d'un tronc d'où s'échappait une fumée légère. « C'est là qu'habite le Vieux », constata Nazroum.

Les épaulards accostèrent à l'île, se jetèrent sur le rivage, pirouettèrent et se changèrent en jeunes gens tenant à la main de la viande de phoque. L'épaulard qui portait Nazroum s'en retourna, lui, à la mer. Il n'osait certainement pas rentrer sans son sabre et culbuta Nazroum qui tomba à l'eau et manqua de se noyer.

Les jeunes gens se précipitèrent pour l'aider mais sur la grève ils le regardèrent attentivement et lui demandèrent en fronçant les sourcils :

— Mais qui es-tu ? Comment es-tu venu ici ?

— Vous ne me reconnaissez donc plus ? répondit Nazroum. Je me suis attardé à chercher mon sabre que voici !

— C'est bien ton sabre, en effet, mais pourquoi as-tu changé ?

— C'est la crainte d'avoir égaré mon sabre qui m'a modifié. J'ai eu si peur que je ne suis pas encore revenu à moi. Je vais voir le Vieux pour qu'il me restitue mon ancien aspect.

— Le Vieux dort, dirent les jeunes gens, tu vois bien, la cheminée fume à peine.

Et sans plus s'attarder, ils gagnèrent leurs yourtes, laissant Nazroum seul.



Il commença alors à gravir la montagne.

À mi-distance, il traversa un campement où n'habitaient que des jeunes filles qui lui barrèrent la route.

— Le Vieux dort, il a défendu qu'on le dérange !... murmuraient-elles, et elles entouraient Nazroum en le cajolant : « N'y va pas, reste plutôt avec nous ! Tu prendras femme et tu vivras heureux ! »

Elles étaient plus belles les unes que les autres ! Des yeux lumineux, de beaux visages, des corps agiles, des mains souples : Nazroum songea qu'il serait vraiment très agréable d'en épouser une.

Mais la terre du pays natal, enfermée dans le sachet, remua sur son sein et rappela à Nazroum qu'il n'était pas venu là pour se marier. Aussi, pour se débarrasser des jeunes filles, il sortit des perles de sous sa veste et les jeta à terre. Elles s'élancèrent pour les ramasser et il s'aperçut qu'elles avaient des nageoires en guise de pieds : c'étaient des phoques.

Profitant de la chasse générale aux perles, Nazroum s'élança jusqu'au sommet de la montagne percé d'un trou, dans le trou lança sa corde à crochet et descendit après l'avoir ancrée au bord de l'orifice.

Il se trouvait enfin dans la demeure du Vieux de la Mer !

Tout y était semblable : la couche, le foyer, les montants, à ce qu'abrite le logis d'un Orotche, mais tout y était revêtu d'écailles de poissons. Et derrière la fenêtre l'eau de la mer remplaçait l'air du ciel. Fasciné, Nazroum regardait l'eau clapoter, remuant ses vagues grises et vertes où, comme des arbres fantastiques, les algues se balançaient, où des poissons dentus et osseux n'attendaient qu'une proie à dévorer !

Le Vieux dormait, ses cheveux blancs épars sur l'oreiller, sa pipe plantée dans sa bouche, presque éteinte : un mince filet de fumée montait vers la cheminée.

Tairnadz ronflait et n'avait rien entendu !

Nazroum le secoua sans résultat, le Vieux dormait à poings fermés !



Alors Nazroum se souvint de sa plaque vibrante en os, la sortit de sous sa veste, la pressa entre ses dents et fit vibrer du doigt la languette : la plaque fredonna, bourdonna, chanta, tantôt comme une abeille, tantôt comme une source, tantôt comme la mer...



La plaque fredonna, bourdonna, chanta comme une abeille

Tairnadz n'avait jamais rien entendu de pareil. Il remua, se souleva, se frotta les yeux et s'assit, les jambes repliées sous lui. Il était grand comme un écueil avec une figure aimable, une moustache de phoque, une peau d'écailles à reflets de nacre et était habillé d'algues tressées. Son cœur tressaillit à la vue du jeune homme, devant lui, tel un éperlan face à un esturgeon, et clignant des yeux, il demanda :

— De quel peuple es-tu ?

— Je suis Nazroum, du peuple Orotche !

— Les Orotches habitent la grande terre ! Pourquoi es-tu venu de si loin ?

Nazroum alors lui fit part des malheurs des Orotches et s'inclinant :

— Père, viens-nous en aide, envoie-nous du poisson. Père, les Orotches meurent de faim ! aussi ils m'ont envoyé devant toi.

Rouge de honte, Tairnadz avoua :

— Sale histoire ! Je ne désirais que me reposer un peu et me suis endormi... merci de m'avoir réveillé !

Il fouilla sous sa couche dans une grande cuve où nageaient des saumons, des esturgeons, des truites... la plus belle pêche du monde !

Le Vieux se saisit d'une peau qui traînait, la remplit au quart de poissons, ouvrit la porte et jeta les poissons dans l'eau en leur ordonnant :

— Nagez chez les Orotches, remontez le fleuve ! Et laissez-vous capturer en automne.

— Père, intervint Nazroum, ne lésine pas sur le poisson.

Tairnadz fronça les sourcils. Nazroum eut peur : « Je suis perdu, pensa-t-il, le Vieux est en colère ». Mais au souvenir du vieux Plétoun, de sa tribu, il se redressa et regarda Tairnadz droit dans le fond des yeux. Le Vieux sourit : « Je te pardonne, car tu penses aux autres et non à toi-même. Qu'il en soit comme tu le désires ! » Et il lança à la mer encore une demi-peau pleine de poissons de toutes sortes : « Nagez, nagez vers le fleuve, et laissez-vous capturer en automne ».

Nazroum alors s'inclina profondément :

— Père, je suis pauvre et ne possède que ce que j'ai sur moi. Mais accepte ma plaque vibrante en os.

Et il donna son instrument au Vieux, qui depuis longtemps en avait grande envie, et lui montra comment en jouer.

Heureux, Tairnadz porta la plaque vibrante à sa bouche, la serra entre ses dents et fit vibrer la languette du doigt : on aurait cru entendre tantôt le vent marin, tantôt le ressac, tantôt la plainte des arbres, tantôt les chants des oiseaux.

Tairnadz, enchanté, commença à danser. La maison vacilla, les vagues se déchaînèrent, les algues s'agitèrent... la tempête se levait.

Taïrnadz l'ayant oublié, Nazroum empoigna sa corde et reprit à l'envers son chemin, s'écorchant jusqu'au sang les mains aux coquillages qui avaient poussé sur la corde.

Sorti de chez le Vieux, Nazroum regarda autour de lui. Les filles-phoques cherchaient toujours les perles en se disputant ; loin dans la mer les épaulards chassaient les poissons vers le fleuve, vers le territoire des Orotches. Et les vagues se démenaient de plus belle, des moutons blancs couraient sur l'eau : c'était Taïrnadz qui dansait dans sa cabane.

Comment retourner au pays ?

Mais un arc-en-ciel enjambait la mer, s'appuyant sur l'île et sur la grande terre. Nazroum l'escalada. La montée était dure et salissante : il avait la figure verte, les mains jaunes, le ventre rouge et les jambes bleues... en bas, la mer était devenue noire de poissons, la pêche des Orotches serait bonne !

Nazroum sauta à terre, près d'une barque sur le rivage où était assis le jeune homme-épaulard à qui il avait volé son sabre. Nazroum lui rendit son arme puis marcha vers la grande mer.

Il y rencontra les mouettes et les cormorans qui lui demandèrent :

— Ohé, voisin ! As-tu rencontré le Vieux ?

— Oui, oui, cria Nazroum, mais c'est la mer qu'il faut regarder, et non moi.

Il y avait tant et tant de poissons que l'eau bouillonnait et que les mouettes comme les cormorans engraisèrent à vue d'œil.

Nazroum poursuivait son chemin et bientôt arriva à son village. Les Orotches, assis sur la rive, plus morts que vifs, avaient fumé toute la mousse et englouti toute la réserve de poisson. Le vieux Plétoun s'élança vers son fils, l'embrassa et demanda :

— Tu as vu le Vieux, mon fils ?

— Ce n'est pas moi qu'il faut regarder, Père, mais le fleuve !

L'eau du fleuve bouillonnait tant il y avait de poissons : Nazroum jeta sa lance au beau milieu du fleuve, elle y resta plantée, droite, remontant le fleuve avec la masse des poissons.

Pour les Orotches, les beaux jours étaient revenus, et de ce jour le poisson abonda au printemps comme en automne.

Bien des souvenirs ont été effacés depuis par les années, mais les Orotches se souviennent toujours de Nazroum le Preux et de sa

plaquette d'os chantante.

Aujourd'hui encore, lorsque la tempête se déchaîne, la mer se démonte, que les vagues ourlées d'écume se fracassent contre les rochers du rivage, on peut entendre dans les sifflements du vent le chant d'un oiseau ou le murmure des arbres... C'est le Maître de la Mer qui joue de la plaquette d'os chantante et danse dans sa cabane pour ne pas s'endormir.



Indiga et les sept peurs



ES Oudégués croyaient encore en ce temps-là que le rocher était un homme des montagnes, l'ours un homme de la taïga, le poisson un homme des eaux, l'arbre un homme des bois.

En ces temps oubliés vivaient deux frères, Solomdiga et Indiga, auprès de leur père âgé.

Un jour, le père s'allongea pour ne plus se relever, appela Solomdiga et Indiga et de son lit de mort leur recommanda : « Soyez unis. S'il arrive malheur à l'un, que l'autre, toujours, lui vienne en aide. Ne vous séparez jamais et ensemble regardez tous deux dans la même direction, toujours en avant », et il mourut.

Les deux frères nouèrent des rubans blancs dans leurs tresses noires, placèrent le père dans un cercueil, les pieds tournés vers l'Orient pour qu'il vit le lever du soleil, et pendant sept jours lui apportèrent à manger, nourrissant son âme.

Puis ils partirent à la chasse.



Solomdiga marchait devant, Indiga, plus jeune, le suivait à deux pas.

Le père avait dit : « Regardez tous deux dans la même direction », mais Indiga avait les yeux trop vifs pour les fixer toujours dans le même sens et regardait d'un côté puis d'un autre. Ils marchèrent longtemps ainsi, Indiga tournant la tête çà et là. Soudain il entendit du bruit et regarda devant lui : un tigre bondissait du taillis sur son frère. Solomdiga n'avait pas le temps de braquer sa lance, pas le temps de sortir son couteau. À Indiga de lui porter secours, de brandir sa lance !

Mais son cœur surpris était devenu pareil à celui d'un lièvre, la peur le glaçait, il se prosterna les mains jointes, suppliant le tigre de ne pas les toucher, de les épargner.

Il resta longtemps dans cette posture et quand il leva la tête il ne vit plus, ni le tigre, ni Solomdiga ; tous deux avaient disparu sans laisser de trace. Indiga ; angoissé, appela son frère : « Solomdiga ! Solomdiga ! » Mais il avait beau crier, personne ne répondait en dehors des montagnes qui se moquaient :

« So-lo-om ! Di-Di ! Ga-ga ! A-a-a ! »

Indiga fondit en larmes. Qu'allait-il devenir sans son frère ? Que dirait-il aux gens de la tribu ? Comment effacer la honte de son visage ?

Mais rien ne servait de pleurer, sa mère et la faim l'attendaient à la maison, son devoir était de chasser !

Indiga examina les pièges posés avant sa mort par le Père. Dans l'un d'eux un écureuil était pris par la patte. Mais dès que l'écureuil aperçut Indiga il lui cria : « Va-t-en, toi qui as perdu ton frère ! » et avec ses dents il coupa sa patte brisée, au-dessus de la morsure du piège, et s'enfuit en clopinant.

Indiga inspecta les lacets posés avant sa mort par le Père. Dans l'un d'eux un putois était capturé. Mais dès que le putois vit Indiga, il lui cria : « Jamais je ne tomberai entre les mains d'un homme pareil ! Tu as perdu ton frère ! » Et, déchirant le lacet, l'animal s'enfuit dans la taïga.

Indiga tira une oie sauvage et la flèche l'atteignit sous l'aile. Mais l'oie l'arracha de son bec et la renvoya à Indiga en criant : « Je ne serai pas ton gibier ! Tu as perdu ton frère ! » Et elle vola jusqu'au milieu de la rivière, se jeta à l'eau et s'y noya.

Ni les bêtes, ni les oiseaux, jamais, ne se laissent prendre par un chasseur au cœur de lièvre.



Indiga s'assit pour réfléchir, il médita longuement et fuma dans sa courte pipe toute la mousse des alentours. Son âme le faisait souffrir : « J'ai perdu mon frère, murmurait-il, c'est terrible, c'est horrible. Le cœur me fait mal. Quand on a perdu sa pipe, on n'est pas calme avant de l'avoir retrouvée ! Et moi, c'est mon frère, que j'ai perdu... Il faut le chercher. Si je le retrouve, le cœur ne me fera plus mal, et si je péris, il cessera aussi de me faire mal ! »

Indiga se rendit alors près de sa mère, s'agenouilla et lui raconta tout, sans même lui cacher que son cœur était devenu comme celui d'un lièvre.

Sa mère l'écoula la tête penchée, l'embrassa et lui dit en pleurant :

— Père vous disait de regarder en avant, tu as désobéi. Tu as perdu ton frère et trouvé un cœur de lièvre. Va chercher un cœur d'homme, va chercher ton frère. Ta peur l'a perdu, seule l'audace te le rendra ! Va !

Indiga prit sa pipe, son briquet, son couteau, sa lance et prit le chemin de la forêt. Ne sachant où aller il se dirigea vers le couchant...



D'abord il rencontra une couleuvre rampante et lui demanda où il devait chercher son frère. La couleuvre n'en savait rien.

Ensuite il croisa une souris trottinante et lui demanda si elle avait vu Solomdiga. La souris ne l'avait pas vu.

Plus loin il vit un écureuil grimpant aux arbres et le questionna. Mais l'écureuil n'avait pas de nouvelles de son frère.

Au bord d'une rivière, il aperçut des poissons qui nageaient et leur demanda si son frère n'était pas passé par là. Les poissons ne l'avaient pas remarqué.

Ailleurs, il interrogea un crapaud qui sautillait, un passereau voletant bas, une grue volant haut. Aucun d'eux ne savait rien, mais la grue conseilla :

— Interroge l'aigle, qui vole plus haut que tous.

Alors Indiga demanda à l'aigle s'il n'avait vu où le tigre avait emporté son frère, et l'aigle répondit :

— Ton frère est loin, très loin ! Tu ne peux le retrouver qu'à la condition de braver sept peurs. Actuellement, tu as un cœur de lièvre, quand tu auras un cœur d'homme, tu retrouveras ton frère !

L'aigle laissa tomber une de ses plumes et ajouta :

— Je veux t'aider. Suis ma plume et tu retrouveras ton frère !

La plume s'envola vers le couchant et Indiga la suivit.



Il marcha longuement, franchit trois ruisseaux, toujours précédé de la plume et le regard droit devant lui comme l'avait recommandé le Père.

Il arriva ainsi à un fleuve que la plume traversa. Indiga fabriqua une barque et la lança à l'eau. Mais alors le fleuve se mit à bouillir comme si un feu infernal venait d'éclater sous ses flancs. À peine à l'eau le bateau d'Indiga se ratatina, se déforma et coula. Les poissons du fleuve remontaient à la surface, le ventre en l'air, les yeux blancs,

cuits. Une vapeur brillante montait de l'eau en ébullition et se répandait sur la forêt.

Indiga avait peur, mais il devait agir, faute de quoi il aurait toujours un cœur de lièvre. Il se répétait : « Ce n'est pas la peur cela, la véritable peur viendra plus tard ».

Il cala son arc entre deux arbres, tendit la corde, l'accrocha à un rameau. Puis il plaça la flèche, l'empoigna d'une main, et cassa le rameau de l'autre. La corde se détendit, l'arc se redressa, la flèche s'envola, survola le fleuve bouillant. La vapeur brûlante enveloppait Indiga et le brûlait, mais il tenait bon, ne lâchait pas la flèche. Le cours d'eau était large et bientôt Indiga fut brûlé de partout... Mais il se cramponna à la flèche.

Enfin la flèche redescendit sur l'autre rive et Indiga se retrouva sur le sol ferme.

La plume de l'aigle l'attendait et dès qu'il eut touché le sol, elle reprit son vol... Il la suivit.

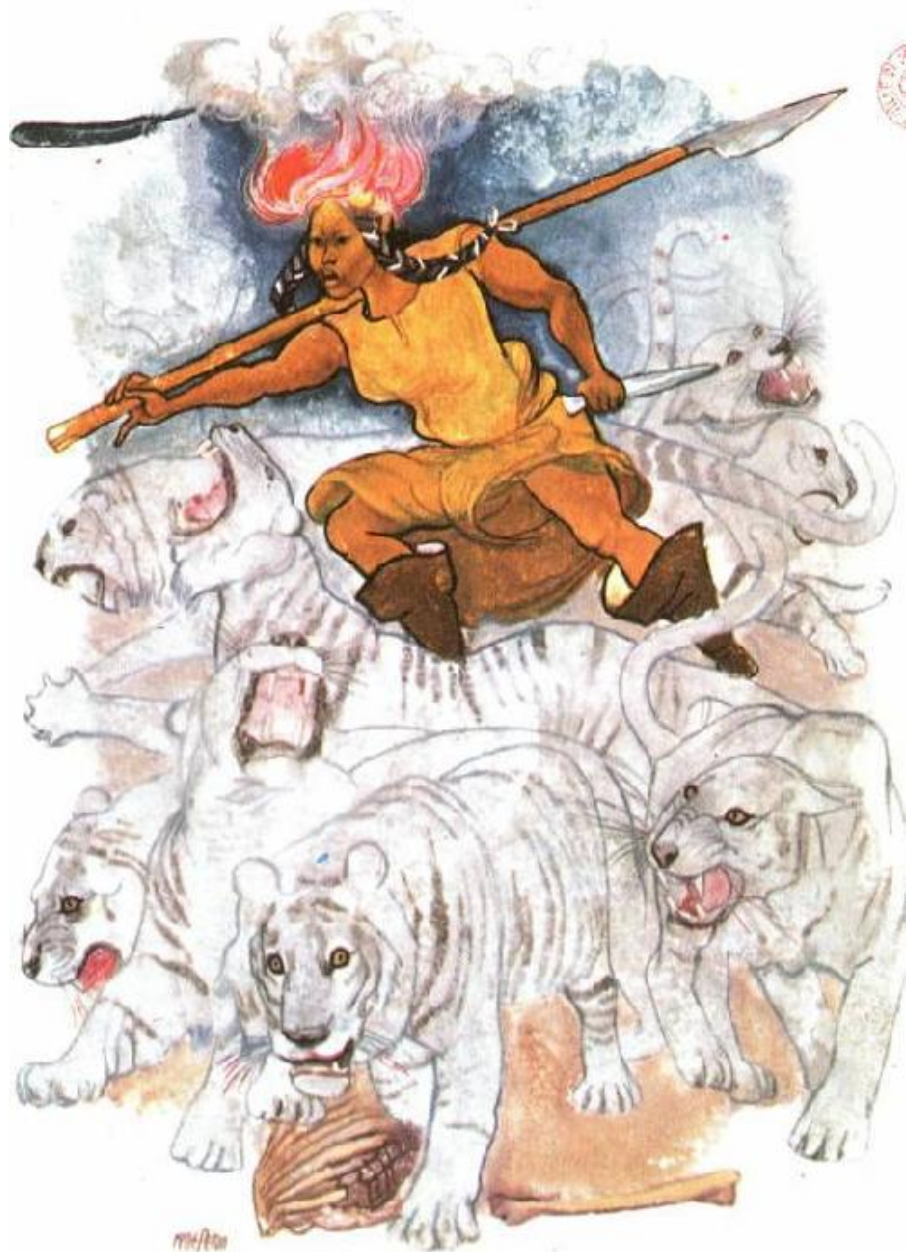


Il marcha, marcha, marcha encore... Sauta trois ruisseaux, escalada trois montagnes. Il aperçut alors, entre deux sommets, un vaste plateau pierreux. Une sente étroite y conduisait, jonchée d'ossements éparpillés et bordée d'une multitude de crânes dont les yeux vides et noirs le regardaient sans le voir. Indiga eut peur. Mais la plume d'aigle survolait le sentier, droit vers le plateau, il la suivit. Soudain il aperçut sur le plateau un campement de tigres. Des centaines de tigres, aussi nombreux que des abeilles dans une ruche, des fourmis dans une fourmilière, tant et plus, si nombreux que leur couleur cachait celle des pierres du plateau. Les fauves ouvraient des gueules démesurées, déchiquetaient des cadavres, se battaient, rugissaient en un vacarme aussi puissant que le tonnerre.

La plume d'aigle survola les tigres. Le cœur d'Indiga se serra : « Ils vont me dévorer », songea-t-il.

Il s'assit sur son talon et fuma une dernière fois sa pipe. Alors il pensa à son briquet. Il en retira la mèche en herbe sèche, la tordit et s'en fabriqua une couronne, puis il battit le briquet et alluma la torsade.

L'herbe sèche flambait sur sa tête comme un brasier ; Indiga s'élança au milieu des tigres qui se débandèrent. Éblouis par le feu, ils ne le voyaient pas. Ils rugissaient, fouettaient le sol de la queue, ouvraient leurs gueules rouges. Indiga filait parmi eux. « Ce n'est pas la peur, cela, se répétait-il, la véritable peur viendra plus tard. »



Ce n'est pas la peur cela, répétait-il, la véritable peur viendra plus tard.

Il franchit le campement, tua un tigre, s'abreuva de son sang, emporta de la viande et la peau de l'animal.

La plume d'aigle était de nouveau devant lui... Il la suivit.



La plume d'aigle allait droit son chemin, sans choisir de sentiers, et Indiga derrière elle, marchait en droite ligne, en dehors des chemins. Il sauta trois ruisseaux, escalada trois montagnes, franchit trois rivières. Après la troisième commençait une forêt.

Les arbres y poussaient serrés jusqu'au ciel. Pas un rayon de soleil, pas un souffle de vent n'y pénétraient ; elle était aussi sombre que la nuit. Des lianes enlaçaient les troncs, les branches se tordaient et saisisaient comme des mains. C'était la forêt mangeuse d'hommes qui ne livre passage qu'aux animaux. Indiga voyait de loin, dans l'obscurité, des os humains qui blanchissaient, suspendus aux arbres.

Il prit peur. Ses mains tremblaient, son cœur battait, mais il se répétait : « Ce n'est pas la peur cela, la véritable peur viendra plus tard ». Il endossa la peau de tigre, coupa la viande en morceaux et l'enfila sur sa lance ; enfin il pénétra dans la forêt.

Les arbres se tendaient vers lui, alléchés par l'odeur de la viande fraîche. Ils palpaient Indiga de leurs branches crochues et lui frémissait à chacun de ces contacts. Dès que l'une d'elles s'avancait de nouveau, il arrachait un morceau de viande de sa lance et la lui lançait. Les arbres se le disputaient, se battaient pour l'avoir. Ils se frappaient à faire voler en tous sens l'écorce et les éclats de bois. D'autres branches se tendaient vers Indiga, il leur lançait de nouveau morceaux de chair... L'air sifflait, fouetté par les branches, toute la forêt était démente. Cependant Indiga avançait et ramassa même du bois tombé à terre dans l'espoir d'allumer un bon feu à la première occasion.

Lorsqu'il sortit de la forêt la plume d'aigle l'attendait... Il la suivit les bras chargés de bois.



Indiga sauta six ruisseaux, escalada six montagnes, franchit six rivières, la plume d'aigle volait devant lui et le mena devant un marécage. Que faire ? Indiga disposa ses morceaux de bois et avança en passant de l'un à l'autre. Les branches s'enfonçaient dans le marais qui lâchait des bulles d'air, mais Indiga prenait les branches derrière lui pour les mettre devant lui, et avançait sans s'attarder.

Au milieu des marais il vit soudain sur son chemin un petit homme bossu qui n'avait qu'une jambe et qu'un bras. Indiga prit peur, son cœur battait, ses membres grelottaient. Il reconnaissait le bonhomme bien qu'il ne l'eût jamais vu : c'était Boko, l'être malfaisant qui faisait errer les chasseurs à travers le marécage jusqu'à ce que la vase les absorbe.

Boko demanda : « Où vas-tu, mon gars ? »

— Je te cherchais, répondit Indiga qui n'avait plus rien à perdre.

— Me voici, que me veux-tu ?

— On raconte, reprit Indiga, que ton unique jambe est plus forte que deux... mais je ne le crois pas. J'ai donc décidé d'en avoir le cœur net. Voyons un peu qui sautera le plus haut ; personne chez nous ne le fait mieux que moi.

— Saute le premier, ordonna Boko.

Indiga sauta. Il bondit plus haut que les arbres et redescendant, écarta les jambes et se posa sur deux grosses branches de son bois. Il s'enfonça dans le marais jusqu'à la ceinture, mais les branches l'empêchèrent d'être englouti.

Boko se mit à rire :

— Tu parles d'un saut ! Regarde un peu !

Il plia sa jambe unique, la détendit et, hop ! bondit jusqu'aux nuages, se retourna et redescendit la tête en bas.

Mais Indiga ne le regardait même pas, il déplaçait fiévreusement ses branches pour sortir du marais au plus vite. Boko tomba et s'enfonça dans la vase. Tandis qu'il émergeait et se frottait les yeux, Indiga avait atteint la terre ferme : plus de danger maintenant que Boko l'égare ! Et il se répéta : « Ce n'était pas la peur, la véritable peur viendra plus tard. »

Quant à la plume d'aigle, elle volait en avant, tout droit, sans choisir son chemin...



Il la suivit, sauta neuf ruisseaux, escalada neuf montagnes, franchit neuf lacs et neuf forêts. Les cailloux usaient jusqu'au sang ses pieds nus. Enfin il arriva à un défilé rocheux...

Sa terreur fut grande : les pierres autour de lui étaient animées ! Elles se retournaient, se regardaient, se balançaient, se parlaient en leur langage... mais la plume volait toujours et Indiga la suivit.

Et soudain il aperçut un homme parmi les pierres. Un homme différent de ceux de sa tribu : un crâne pointu, des jambes torses, une taille si haute qu'il devait lever la tête pour apercevoir son visage. Indiga ne l'avait jamais vu mais il le reconnut aussitôt : c'était

Kakzamou, le méchant homme des montagnes. Indiga blêmit, ses cheveux se dressèrent d'épouvante. Mais il se répéta : « Ce n'est pas la peur, la véritable peur viendra plus tard » et il salua Kakzamou.

Le géant lui demanda :

— Que fais-tu là ?

Il répondit, se croyant déjà perdu :

— Hé, voisin, on dit que tu es d'une force extraordinaire !

— C'est vrai, répondit Kakzamou en se rengorgeant. Tu vois ces pierres aux alentours ? Ce sont des hommes que j'ai transformés pour qu'ils conservent tous mes trésors. Eh bien, tu vas subir le même sort !

Il toucha la main d'Indiga et la changea en pierre. Il ne pouvait plus ni la remuer ni la soulever, elle était devenue noire. Il manqua en mourir d'épouvante.

Mais il se domina et déclara :

— Peuh ! mon grand-père savait en faire autant ! Ce n'est pas difficile de transformer de la chair vivante en pierre, fais donc l'inverse. Mon grand-père y réussissait, mais il est mort depuis longtemps et personne n'y est parvenu depuis.

Kakzamou éclata de rire, le tonnerre roula dans la montagne, des avalanches de pierres croulèrent dans les défilés, tous les rochers bougèrent sur leur base... Le géant répondit à Indiga :

— Rien ne m'est impossible, je fais ce que je veux !

Il toucha la main d'Indiga et elle se ranima, le sang tiède y circula de nouveau, elle bougea.

— Mais ce n'est pas tout, cria Indiga. Penche-toi donc vers moi, je vais te confier à l'oreille un secret que mon grand-père a emporté dans la tombe.

Le géant des montagnes se pencha, tendant l'oreille et roulant les yeux. Ses narines étaient assez larges pour y introduire le poing, aussi Indiga sortit sa blague à tabac et la vida dans le nez de Kakzamou.

Kakzamou éternua, encore et encore... Toute sa force fuyait par le nez... Indiga en profita pour détalier.

Et suivre la plume qui volait à nouveau en avant.



Il sauta un ruisseau, escalada trois montagnes, contourna six lacs, traversa neuf forêts ; ses pieds étaient usés jusqu'aux os.

Enfin il se trouva au pied d'une muraille impossible à contourner ou à graver : de droite comme de gauche elle s'allongeait sur toute la terre et sa crête disparaissait dans les nuages.

La plume d'aigle heurta la muraille et tomba en poussière comme si elle n'avait jamais existé.

Alors Indiga fut pris d'une terreur indicible devant cet obstacle, insurmontable par la force comme par la ruse. Il s'examina et fondit en larmes : il avait les pieds usés jusqu'aux os, les mains et les sourcils brûlés, ses vêtements étaient en lambeaux et la faim lui avait collé le ventre au dos.

Indiga dégaina son couteau :

— Je ne retournerai pas sur mes pas, aucun homme de ma tribu n'a jamais reculé. Je vais découper mon cœur de lièvre et j'effacerai la honte de mon visage...

Il appliqua la pointe du couteau sur sa poitrine mais soudain une porte s'ouvrit dans la muraille. Quelle peur cachait-elle encore ?

Indiga se domina : « Je n'ai plus le droit d'avoir peur, je suis un homme. » Il entendit alors un cœur d'homme battre dans sa poitrine, prit sa lance à pleine main et en frappa la porte à toute volée.

La porte s'ouvrit et Indiga fonça, tête baissée...



Il se retrouvait à l'endroit où il avait perdu son frère. Plus de muraille. Tout autour les fleurs étaient épanouies et les oiseaux gazouillaient.

Et son frère Solomdiga apparut. Il tenait par la main une jeune fille si belle qu'Indiga n'aurait jamais pu imaginer une telle beauté. Ses cils étaient comme des roseaux, ses yeux d'or rayonnaient comme le soleil, sa bouche comme une fleur de sarana épanouie et ses dents blanches comme l'hermine d'hiver. Elle portait une robe de mariage jaune à rayures noires qui rappelait une peau de tigre.

Solomdiga embrassa son frère :

— Mon frère, tu as tout bravé pour moi !

La jeune fille ajouta en souriant :

— Je suis du clan des tigres et c'est par amour que j'ai enlevé ton frère. Mais tu ne peux te passer de lui et j'ai obtenu du Maître des Tigres de pouvoir vivre parmi les hommes. Avec vous, car vous êtes des braves.

Ils sont revenus au campement la main dans la main pour célébrer les cérémonies du mariage devant la mère si contente.



Indiga avait appris à regarder en avant et n'a plus jamais eu de cœur de lièvre.

C'est ainsi que dans la taïga, avant d'avoir un cœur d'homme, il y a

sept peurs à franchir.

Tchoril et Tcholtinaï



'AMOUR, comme l'amitié, ne s'acquiert que difficilement. Avant toute réussite, maintes épreuves doivent être subies : un bâton même ne se taille pas sans effort. Et pour un ami, comme pour sa bien-aimée, il ne faut ménager ni sa tête, ni ses bras.

Au temps où les Nivkhes étaient encore nombreux, il y avait un garçon du nom de Tchoril et une fille du nom de Tcholtinaï, tous deux de tribus différentes.

À la naissance de Tcholtinaï, le père de Tchoril lui attacha un poil de chien au poignet, pour la fiancer à son fils.

Lorsque la fillette dorlota sa première poupée, Tchoril tua sa première zibeline. Lorsque Tcholtinaï saisit pour la première fois un couteau pour nettoyer le poisson, Tchoril parla pour la première fois, en égal, au conseil des chasseurs.

Tchoril avait sculpté pour Tcholtinaï une poupée en bois, un couteau et une planche pour apprêter les poissons. Ainsi vivaient-ils...



Mais la vie n'avance jamais sans un cortège de chagrins... la mort noire ravagea les tribus Nivkhes. Personne n'a su d'où elle était venue, personne non plus n'a vu où elle alla ensuite. La seule chose certaine est qu'elle vint seule et repartit en emmenant un grand nombre de Nivkhes : dans chaque maison il y avait un mort, dans chaque maison les larmes coulaient.

Tchoril et Tcholtinaï devinrent orphelins et Tchoril prit sa fiancée

chez lui.

C'est un bon chasseur qui ne manque jamais le gibier, un bon pêcheur qui ne laisse jamais échapper le poisson. Sa main est sûre, son œil perçant. Il parle calmement et sait tout faire. Tout ce que Tcholtinaï touche, Tchoril l'a fait de ses mains : il a tressé le filet, confectionné les boîtes en écorce de bouleau, la barque, le couteau, la lance et la perche, le harpon, l'aviron et les tasses ; il a même fabriqué pour sa fiancée un miroir d'argent.

Tcholtinaï embellit chaque fois que le soleil se lève. Ses yeux brillent comme des étoiles, ses lèvres semblent teintées de jus de framboises ; ses sourcils arqués ont le lustre de la zibeline, et ses cils sont comme des roseaux qui frangent un lac aux eaux profondes. Bientôt elle aura deux nattes et ils se marieront...

Tchoril, déjà, fait les provisions de noces.

Lorsqu'il revient de la chasse, il croule sous les peaux des bêtes qu'il a tuées, lorsqu'il revient de la pêche, tout le village porte sa capture, et lorsqu'on lui demande pourquoi il réussit tout ce qu'il entreprend, il renverse la tête en arrière, ferme les yeux, et chante :

— De ta belle souviens-toi ! Alors tes yeux brillent et ton cœur bat ! Tes jambes sont plus lestes et plus agiles tes bras ! Les montagnes alors tu soulèveras ! Par-delà les monts et les fleurs tu t'envoleras ! La mer ne sera plus rien pour toi ! Tous les ennemis, tu terrasseras !

Sous ses paupières fermées, il voyait alors Tcholtinaï dans sa peau de chien noir, sa jupe de phoque tacheté ; il voyait son sourire tendre sous le bonnet d'écureuil... et son cœur d'homme palpitait comme une hirondelle.



Mais un jour le vieil Allykh aperçut la fiancée de Tchoril et il ne pouvait plus en détacher ses yeux. Il la regardait et en oubliait de fermer la bouche... jamais il n'avait rencontré jeune fille aussi belle :

— Veux-tu venir habiter dans ma yourte, jeune fille ?

Tcholtinaï se mit à rire :

— Allykh, je suis fiancée à Tchoril ! Comment pourrais-je admirer un crapaud lorsque le soleil brille auprès de moi ?

Allykh ferma la bouche et s'essuya les lèvres.

— Bon, répondit-il, on verra si ton soleil brillera longtemps ! Et il conçut un noir dessein. Allykh était chaman(2) et douze plaques de cuivre que douze chamans avaient portées avant lui pendaient à sa ceinture : il possédait un grand pouvoir.

... Un beau jour, Tchoril se lança à la chasse aux ours. Tcholtinaï, demeurée seule, brodait sa robe de mariage. Quant à

Allykh, il s'empara de son tam-tam et invoqua les mauvais esprits, encore et toujours, sans cesse.

... La bise s'élança en sifflant, la neige tourbillonna en tornade, une ligne de nuages sinistres couvrit le ciel, l'obscurité s'étendit partout, le blizzard devint si violent qu'on ne distinguait rien à deux pas ! Une tourmente encore jamais vue ! Les yourtes des Nivkhes avaient disparu sous la neige ; il ne restait plus trace du village ; dans la forêt, seules les cimes des pins dépassaient... Alors Allykh arrêta son tam-tam.

Le blizzard avait surpris Tchoril.

Il ne pouvait plus être question de chasser et, en humant le vent, Tchoril comprit qu'il ne cesserait de bientôt. Il chercha alors une tanière d'ours vide, vainement. Celle qu'il trouva était habitée par une ourse, aussi Tchoril lui affirma qu'il n'avait pas l'intention de la traquer, qu'il fuyait seulement la tempête et il se coucha contre le flanc chaud de l'animal pour s'endormir.

Dix jours et dix nuits le blizzard fit rage, effaçant les chemins, brisant les arbres, soulevant la neige jusqu'au ciel. Puis le vent se calma, la neige s'apaisa, le silence se rétablit, le gel durcit la neige. C'était le moment idéal pour la chasse à l'ours.

Mais Tchoril ne parvenait pas à se réveiller ! Il entendit en rêve le Maître de la Montagne lui dire : « L'homme qui a passé l'hiver à dormir dans la tanière avec une ourse sera désormais un homme à nous, un ours de la taïga ! »

Tchoril sursauta, voulut se lever pour s'enfuir, mais il n'avait plus la force de secouer le sommeil. Son corps s'était couvert de poils, des griffes lui avaient poussé aux mains et aux pieds.

Il était devenu un homme de la taïga, un ours !



Tcholtinaï attendait vainement le retour de son fiancé. Le blizzard avait décoléré, les jours se succédaient ; il était temps que Tchoril revint, mais il ne revenait pas... Tcholtinaï pleurait et se désolait.

Ce fut Allykh qui arriva et la prit par la main :

— Que fais-tu là, toute seule, jeune fille ? Tchoril ne reviendra pas. Allez, viens dans ma yourte.

Tcholtinaï se débattit, cria, appela au secours, les gens accoururent. Mais Allykh leur dit :

— Elle est restée seule, un démon a emporté Tchoril et elle n'a plus de quoi vivre. Je la prends avec moi car j'ai bon cœur.

Et les gens se turent tant la crainte qu'inspirait le chaman était grande.

Allykh entraîna de force Tcholtinaï dans sa yourte. Il s'assit les sourcils froncés et fit un signe de la main. Aussitôt ses dix femmes préparèrent le repas : elles coupèrent des peaux de poissons et les jetèrent dans la marmite avec de la graisse de phoque fondue et y ajoutèrent du riz et des baies de merisier. Quand le mélange fut cuit, elles y émiettaient du poisson séché et l'assaisonnèrent d'argile blanche. Alors la plus jeune mâcha cette nourriture puis la plaça dans la bouche d'Allykh, qui n'avait plus qu'à avaler. Allykh en offrit à Tcholtinaï mais elle refusa et se contenta de grignoter du poisson sec qu'elle avait emporté de la maison.

... Et l'hiver se passa, sans que Tchoril revînt.

Chaque jour, Allykh demandait à Tcholtinaï :

— Quand te feras-tu deux nattes, jeune fille ?

— Jamais, répondait-elle à chaque fois.

Et comme Allykh insistait de plus en plus, Tcholtinaï s'évada. Vêtue en chasseur, armée de la lance et du couteau fabriqués par Tchoril, elle prit son sac à ouvrage, son peigne et s'enfuit à la recherche de son fiancé.



Dans la taïga, Tcholtinaï aperçut un tas de neige d'où s'échappait un filet de vapeur : une tanière d'ours certainement.

Elle était lasse, avait faim et songea : « Je vais réveiller l'ours et le tuer, son sang chaud me donnera des forces et j'emporterai de la viande avec moi... Qui sait combien de temps encore je chercherai Tchoril ? »

Et elle planta sa lance profondément dans la neige et la remua pour tirer l'ours de son sommeil.

L'animal rugit et sortit : il était de grande taille et son pelage avait des reflets d'argent. Tcholtinaï n'en avait jamais vu d'aussi beau.

Reculant d'un pas, elle prit solidement appui sur le sol enneigé et visa de sa lance pour frapper l'ours au cœur et le tuer sans le faire trop souffrir.

Mais la lance dévia, s'enfonça dans la neige et y resta plantée !

Tcholtinaï saisit son couteau, prit son élan et frappa l'ours droit au cœur : mais la lame se recourba en cercle, sans même érafler l'animal et... Tcholtinaï ferma les yeux pour ne pas se voir mourir.

Alors l'ours parla :

— Ne crains rien, Tcholtinaï ! C'est moi, Tchoril !

— Tu es un démon, cria-t-elle, qui as ensorcelé mon couteau et ma lance !

— Non, Tcholtinaï, répondit l'ours. Le couteau et la lance je les ai

fabriqués, ils s'en sont souvenus et ont refusé de m'attaquer... Crois-moi, je suis Tchoril.

Et il lui raconta ce qui lui était arrivé.

Ils comprirent alors tous deux que le coupable était Allykh qui voulait avoir Tcholtinaï pour femme. Mais que faire ? Tant qu'Allykh était en vie, Tchoril resterait ours, mais il était impossible de tuer Allykh, puisqu'il était de leur sang, ce serait un crime impardonnable. Que faire ?

Tchoril proposa :

« Allykh est soutenu par un démon. Si on tue le démon, le pouvoir d'Allykh s'effondrera... Le démon habite chez le Maître de la Montagne, sur une dalle de pierre, dans une marmite, près d'un poteau. Il faut y aller au coucher du soleil. Mais pour moi c'est impossible, car un ours vivant n'a pas accès à la demeure du Maître... et le chemin est difficile...

Tcholtinaï réfléchit longuement, mesura les élans de son cœur et répondit :

— J'irai, moi, chez le Maître de la Montagne et c'est moi qui tuerai le démon.

L'ours retira la lance de la neige, redressa le couteau, donna les armes à Tcholtinaï... Ils se dirent adieu... et Tcholtinaï s'enfonça dans la direction du soleil couchant.



Elle marcha, marcha, marcha. Elle ne comptait pas ses pas, jamais elle ne s'arrêtait. Elle sauta par-dessus les rivières et les monts en s'aidant de sa lance ; elle franchit neuf fleuves, neuf lacs et neuf chaînes de montagne.

Elle ne songeait pas à elle, seulement à Tchoril.

Soudain, elle fut au pied d'un rocher dont la cime se perdait dans les nuages. Lisse, sans creux ni saillies, d'un seul bloc, il s'élevait de la terre au ciel. Comment l'escalader ? Tcholtinaï saisit le couteau de Tchoril et le jeta contre le rocher :

— Travaille, aide-moi à sauver ton maître !

Le couteau se planta dans la pierre, des étincelles jaillirent : le couteau entama le rocher, taillant des gradins...

Tcholtinaï commença à gravir les marches. Le soleil était allé dormir dans sa yourte, les hommes célestes allumaient les lumières des étoiles, Tcholtinaï grimpait toujours, elle ne songeait pas à elle, seulement à Tchoril... à son malheur...

Le soleil s'est réveillé, il est sorti de sa yourte, les hommes célestes ont éteint leurs lumières, Tcholtinaï continuait à grimper. Le couteau

bondissait au-dessus d'elle, frappant le rocher dans des gerbes d'étincelles... elle montait de marche en marche, sans regarder derrière elle, sans penser à elle.

Ce fut soudain le sommet : elle aiguisa le couteau, le remit dans sa gaine et regarda derrière elle. Elle faillit tomber tant la terre était loin : les rivières semblaient des fils et les montagnes des gîtes de zibelines.

Elle poursuivit son chemin.



Bientôt apparut une énorme maison en poutres de pierres et poteaux de fer, si haute qu'en levant la tête on n'apercevait pas la toiture.

Devant la porte un python était couché, si long que son corps aux écailles de pierre disparaissait dans la brume. Il fixait Tcholtinaï de ses yeux verts qui ne clignaient jamais.

Sous son regard les genoux de Tcholtinaï se glacèrent et ses jambes faiblirent, comment venir à bout d'un monstre pareil ? C'est alors que le sac à ouvrage remua et la jeune fille en sortit une aiguille en os avec un fil en nerf de renne et les jeta dans les yeux du python.

Et l'aiguille sautilla de la paupière supérieure à la paupière inférieure, les perçant tour à tour et tirant le fil : avant que Tcholtinaï ne soit glacée jusqu'à la ceinture, l'aiguille avait cousu un œil du python et passait à l'autre. Le monstre secouait la tête, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait, se demandant pourquoi ses yeux se fermaient. Mais l'aiguille ne lui laissa pas le temps de chercher : bientôt les deux yeux furent cousus.

Le froid quitta Tcholtinaï, elle retrouva l'usage de ses jambes et s'avança vers la porte qui s'ouvrit toute seule devant elle.

Derrière cette porte il y en avait une deuxième ; celle-ci gardée par un immense lézard de fer, à la langue fourchue s'agitant dans une gueule noire démesurément ouverte. Le lézard souffla sur Tcholtinaï dont les jambes s'enfoncèrent dans la terre jusqu'aux genoux. Alors elle sortit de son sac le dé et le jeta droit dans la gueule du lézard, l'empêchant de souffler encore.

Tcholtinaï dégagea ses jambes et s'élança vers la deuxième porte... qui s'ouvrit toute seule devant elle.



Derrière la deuxième porte il y en avait une troisième, gardée par un tigre aux dents longues d'une coudée, battant le sol d'une queue

grosse comme un méléze.

Tcholtinaï lui jeta son peigne dans la gueule. Plus le tigre ouvrait les mâchoires, plus les dents du peigne s'allongeaient. Il rugissait mais ne pouvait mordre aussi, le voyant réduit à l'impuissance, elle bondit vers la troisième porte qui s'ouvrit toute seule devant elle.

Tcholtinaï était enfin dans la yourte du Maître des Montagnes. Tout y était comme chez les hommes mais des étoiles brillaient au plafond et un soleil luisait à chaque fenêtre. Près de la couche s'entassaient des peaux de bêtes : le Maître y conservait les âmes des animaux tués pour que leurs espèces ne disparaissent pas, malgré la chasse des hommes.

Un vieillard au visage lumineux était assis sur la couche et Tcholtinaï devina que c'était le Maître de la Montagne, aussi elle s'agenouilla devant lui, les mains jointes, et le supplia de l'écouter.

Elle conta ses malheurs et le but de sa visite.

Le Maître répondit :

— Qui ne connaît pas Tchoril ! C'est un bon chasseur qui a toujours respecté la loi : il n'a jamais versé d'eau sur le feu, jamais tué les ours sans les avertir, jamais brisé leurs os. C'est dommage qu'il lui soit arrivé malheur ! Tiens, regarde cette marmite grouiller d'une foule de démons ; j'ignore lequel est celui d'Allykh. Mais tu es une fille courageuse, tu as beaucoup souffert... prends donc ce que tu es venue chercher. Approche-toi de la marmite et crie : « Démon d'Allykh, va servir ton maître ! » et saisis-le à ce moment.

Ce que fit Tcholtinaï.

À peine avait-elle crié : « Démon d'Allykh, va servir ton maître ! » qu'un ver noir s'échappa de la marmite. Elle l'empoigna solidement et se sauva...



Revenue au bord de la falaise, elle enfourcha sa lance et sauta dans le vide. Le vent sifflait à ses oreilles, les rochers défilaient à une allure prodigieuse, cramponnée à sa lance des deux mains, elle survolait monts et bois, lacs et rivières...

Arrivée à l'endroit où Tchoril l'attendait, elle mit pied à terre et s'avança vers lui.

Soudain elle vit accourir Allykh.

Le chaman lui cria :

— Ah, te voilà, vilaine fille ! Je te retrouve enfin.

— Tu avais tort de me chercher, répliqua Tcholtinaï. C'est moi que tu cherchais, c'est ton destin que tu vas trouver.

Et jetant sur le sol le démon qu'elle avait tenu enfermé dans sa main, elle l'écrasa.

Allykh vacilla et tomba à quatre pattes, la peau d'ours quitta Tchoril pour sauter sur le chaman et l'envelopper, le changer en ours. Tcholtinaï le menaça de sa lance... Allykh s'enfuit dans la taïga.



Tchoril et Tcholtinaï s'en retournèrent au village, la main dans la main.

En cours de route, Tcholtinaï tressa ses cheveux en deux nattes.

Ils se marièrent et s'aimèrent jusqu'au dernier jour de leur longue vie.

Ce que l'on veut fortement, on l'obtient !

Ce qui s'acquiert difficilement, on le ménage.

Le Prince et son cheval



AMOUDAK MOUSTASA, prince tatar et sibérien, descendant du grand Gengis Khan, grand amateur lui-même de koumys⁽³⁾ et de langue de bœuf fumée, avait deux jeux favoris. Le premier consistait à ravager les terres des paysans russes du côté européen de l'Oural sans même descendre de son cheval, le deuxième à ramener des prisonniers, à les attacher à des poteaux de bois soigneusement alignés dont seulement leurs têtes dépassaient, à lancer son cheval au grand galop et à couper d'un seul élan de son sabre courbe, alternativement d'un coup droit et d'un revers, dix têtes sans s'arrêter.

Il aimait tendrement son cheval avec lequel il faisait corps dans tous ces jeux, qui lui obéissait d'un mot à l'oreille ou d'une pression des genoux, mangeait l'avoine dans sa main et dormait debout à la porte de sa tente.

Le Prince avait, de plus, une distraction pour entre couper ses jeux favoris : il passait de longues heures en tête à tête avec son devin et lui posait mille questions que le sage vieillard cherchait à résoudre avec le concours des étoiles.

Une question brûlait Mamoudak Moustasa depuis longtemps, cependant jamais il n'avait osé la poser. Mais un soir où l'orage couvrait sur la steppe, où les chevaux se cabraient sous les premières gouttes de pluie, ses yeux noirs comme la pierre à feu se ternirent et il demanda au devin : « Dis-moi, comment viendra ma mort ? »

Le devin passa trois nuits la tête tournée vers les étoiles, immobile dans sa longue robe ceinturée d'une tresse de crins. Le quatrième matin, il regarda droit dans les yeux, noirs comme une nuit sans lune, du Prince et répondit : « Ta mort viendra de ton cheval. »



Mamoudak Moustasa hésita toute la journée.

Ses yeux noirs comme la colère évitaient de croiser ceux, si tendres, de son cheval. Le prince hésita toute la journée, s'éloignant du pur-sang, y revenant mais sans jamais s'en approcher à plus de trois sabres dégainés.

Le soir, sous sa tente de feutre et de crin, il appela son plus fidèle lieutenant et lui donna ses ordres, ses yeux noirs comme la tristesse cachés par ses paupières bridées : « Prends mon cheval, écarte-le de moi. Construis pour lui un enclos dont il ne puisse s'échapper. Veille à ce que l'herbe y soit grasse et qu'un ruisseau y passe. Que l'enclos soit long comme une journée de marche et large d'autant. Qu'une tente y soit installée pour les jours de tempête ou d'orage. Qu'un homme armé y veille en permanence pour écarter les loups. Que compte te soit rendu tous les jours de mes ordres et qu'il ne m'en soit jamais parlé sans que j'en parle le premier. Va, j'ai dit. »

Et le lendemain, pour oublier, Mamoudak Moustasa partit ravager les terres des paysans russes du côté européen de l'Oural.



Jamais personne n'osa parler du cheval au prince, et le Prince jamais n'en parla le premier. Plusieurs années passèrent et il semblait l'avoir oublié.

Un jour, au hasard d'une galopade effrénée dans la steppe en compagnie de ses lieutenants, il se trouva face à l'enclos et interrogea : « Qu'est ceci ? »

— Prince, répondit son plus fidèle lieutenant, tu m'as interdit de t'en parler le premier.

— Je t'ordonne de répondre, qu'est-ce ?

— Prince, c'est l'enclos que je construisis pour ton cheval aimé.

Les yeux, noirs comme une mauvaise pensée, du prince se fermèrent. D'une voix rauque il demanda : « Qu'est-il devenu ? »

Le fidèle lieutenant répondit : « Il est mort depuis cinq lunes. »

Alors le Prince, soulagé, éclata de rire, délivré. Descendant de selle, il ordonna : « Allons lui rendre un dernier hommage », et entouré de ses lieutenants aux visages indéchiffrables sous leurs bonnets de fourrure, le sabre au flanc et des interrogations muettes dans les yeux, il s'avança à petites foulées jusqu'à la carcasse de son cheval bien-aimé. Les oiseaux de proie, les fourmis et les vers avaient nettoyé le squelette, d'un blanc cru dans l'herbe verte.

Le prince se recueillit. Puis de son pied chaussé d'une botte souple comme un gant de chasse, il poussa la tête du squelette, en murmurant : « Compagnon, bon compagnon, je te regrette fort. »

Un serpent y était caché qui le piqua, il en mourut. Ses yeux, noirs comme la mort, ouverts sur la steppe sauvage.

Le Devin



'ÉTAIT un petit moujik, agité et fébrile, au visage couvert de taches de son, aux oreilles décollées et aux yeux fureteurs. Minuscule sur ses courtes jambes arquées mais toujours en mouvement, sautillant et bourdonnant d'une voix grave – étrange dans un corps si malingre – le village l'avait surnommé « Coléoptère ».

Il n'avait guère de goût pour les travaux des champs. Suivre un cheval derrière une charrue, empiler les gerbes de blé ou marcher courbé le long des rangées de pommes de terre, martyrisait son corps chétif, peu fait pour les grandes terres noires du Sud Sibérien. Il préférait l'hiver blanc, les nuits sans fin, le vent brassant la neige, et les veillées, rythmées par les hurlements des loups, où il mâchait en silence, devant les flammes pailletées d'étincelles d'un feu de sapin, des graines de cèdre.

Il rêvait, soupirait... imaginait alors un monde étrange où il commandait aux nuages et aux moissons, arrêta le vent d'un seul geste du bras, dégelait la neige en y posant seulement le pied, cueillait des fleurs dans le ciel pâle de l'hiver rien qu'en ouvrant la main, devinait d'un seul regard dans les yeux les secrets de ses voisins.

Devin ! Il serait devin ! L'illumination l'éblouit un soir où le vent gelé balayait la plaine et l'isba, hurlant décembre aux fenêtres noyées de neige. Devin ! Il serait devin !

Et tout l'hiver, au chaud de l'isba aux troncs bien joints sur une double épaisseur, il mûrit son rêve.

Les meules de foin alignaient leurs bonnets pointus de cosaques lorsqu'il entreprit sa première divination. La voisine, depuis deux années, ne tarissait pas d'éloges sur trois mètres d'une étoffe cramoisie et brodée de blanc d'où elle tirerait, pour le mariage de sa fille, une robe lourde et longue à balayer la poussière de toute la steppe. L'étoffe bruissait et flamboyait dans les rêves des femmes de tout le village.

« Coléoptère » se glissa furtivement sur ses jambes arquées jusqu'à l'isba voisine pendant que la commère décortiquait des graines de tournesol entre ses dents, appuyée des deux bras à la clôture, plongée dans des racontars crachotants avec la femme du staroste(4). En un bond l'étoffe fut à lui, en deux bonds il avait regagné sa grange, une heure plus tard il avait caché l'étoffe rutilante dans la troisième meule du plus riche propriétaire. Et il attendit.

Vers le soir le village retentit de grands cris, les commères s'assemblèrent en jacassant devant l'isba de la voisine. Celle-ci, les cheveux défaits, frappait de ses poings fermés sa poitrine en demandant au ciel, à la fois pardon de ses fautes, et de lui rendre l'étoffe précieuse, si pieusement conservée. Elle promettait de tourner trois fois autour du village, à genoux, un cierge en main, et à la nuit tombée, si le ciel lui restituait aussi mystérieusement qu'il les lui avait emportés ses trois mètres cramoisis brodés de blanc.

« Coléoptère » garda un silence vigilant.

Mais au beau milieu de la nuit, tenu éveillé par l'ampleur de son projet, il en entama la deuxième partie. Il se tourna et se retourna en geignant doucement jusqu'à ce que sa femme, réveillée, l'interrogeât rudement : « Qu'est-ce que tu as encore ? » Alors il se redressa et, les yeux exorbités, le visage tendu, il articula péniblement : « Je le vois... je le vois... le tissu cramoisie brodé de blanc... je le vois... il est dans la meule... dans la troisième... dans la troisième meule du plus riche propriétaire ». Et, comme épuisé par cet effort douloureux, « Coléoptère » se renversa en arrière pour s'endormir paisiblement.



Le lendemain il fit mine de ne se souvenir de rien. Une cohorte de femmes alla chercher en procession l'étoffe dans la meule : elle y était. Jusqu'à trois villages on se raconta les dons de « Coléoptère ».

Et lorsque huit jours plus tard il vola le cheval préféré du staroste pour l'emmener dans une cabane abandonnée, c'est une délégation qui vint lui demander de le retrouver.

Il s'enferma. Exigea le silence de la foule caquetante qui attendait impatiemment l'oracle, dormit une petite heure, se rinça au réveil la

bouche de kvass(5) et, l'air extasié, annonça où retrouver l'étalon.

Alors sa réputation franchit la steppe, et le Tsar ayant perdu son anneau d'or l'envoya chercher par quatre soldats.



« Coléoptère » ne riait plus, ne s'agitait plus, ne bourdonnait plus. « Coléoptère » voyageait en silence, entre les quatre soldats, espérant que la steppe ne finirait jamais, que jamais n'apparaîtraient à l'horizon les tours de bois du château impérial.

Aussitôt arrivé, il fut enfermé, seul, pour la nuit. Et le lendemain matin le devin devrait indiquer où retrouver l'anneau perdu, sinon il serait pendu.

« Coléoptère » ne mangea pas, « Coléoptère » avait peur, « Coléoptère » tremblait.



Le petit moujik marchait de long en large, sur ses courtes jambes arquées, hochant les taches de son de sa tête avec rage et désespoir... il ne voyait aucun moyen de se sortir vivant du guêpier.

Mais il ne regrettait rien ! Il souriait encore à sa gloire récente. Et puis il n'était pas mort encore !

Il retombait bientôt dans l'abattement, se frappait les flancs, gémissait à haute voix en marchant de la porte fermée de l'extérieur à la fenêtre haute ouverte sur la nuit.

La nuit qui avançait inéluctablement.

Tout, tout, tout plutôt que d'être pendu, de perdre en même temps la tête et la face. Le désespoir aidant, « Coléoptère » décida de sauter par la fenêtre, au risque de se rompre les os, et pour s'obliger à cette dernière audace, fixa le saut au troisième chant du coq.

Détendu, il cessa d'arpenter la grande salle et se laissa aller à somnoler.



Deux étages plus bas, aux cuisines, trois personnages nageaient dans l'inquiétude. Un laquais, un cocher, un cuisinier, tous trois complices, tous trois ayant participé au vol de la bague du Tsar alors qu'il dormait, se consultaient dans l'anxiété.

Le cocher voulait jeter la bague dans la cour au milieu du passage, pour qu'elle fût retrouvée le lendemain matin ; le cuisinier s'y refusait, assurant que le devin la retrouverait mais saurait qui l'avait volée, et proposait de rendre à « Coléoptère » la bague accusatrice ; le laquais se déclarait certain que le devin n'était qu'un pauvre bougre prétentieux, pas plus devin que lui, et ne voulait rien entendre pour lâcher l'anneau d'or autrement que contre des roubles sonnants et trébuchants.

Les trois compères s'échauffaient et en seraient venus aux coups si le cocher n'avait proposé : « Je monte l'observer ! s'il ne se doute de rien, ne se livre à aucune magie, ne me devine pas derrière la porte... alors nous garderons l'anneau précieux ! »

Il monta coller son oreille à la porte. Le coq, à cet instant précis, chanta pour la première fois et « Coléoptère », tiré brusquement de sa somnolence, s'exclama : « Voici le premier, reste deux à attendre ! » Le cocher l'entendit, descendit précipitamment, affirma que le moujik aux taches de son savait tout, même qu'ils étaient trois à avoir volé l'anneau. Le laquais se refusait à le croire, mais le cuisinier était à son tour gagné par la peur, ils remontèrent à deux, et tous deux collèrent chacun une oreille à la porte, en se regardant dans les yeux.

Le coq chanta alors pour la deuxième fois et « Coléoptère », bien réveillé, enregistra à haute voix : « En voici deux, il n'en reste plus qu'un à attendre. » Les deux compères, affolés, tremblants, se ruèrent dans les cuisines sur le laquais, qui commençait à trembler, mais se refusait encore à croire ce que ses oreilles n'avaient pas entendu.

Et tous trois vinrent coller chacun une oreille contre la porte en se regardant dans les yeux. Le coq chanta pour la troisième fois et « Coléoptère », d'une voix décidée pour s'encourager, cria : « Trois, il faut y aller ».

Il n'eut pas le temps de faire un pas : la serrure grinça et la porte s'ouvrit. Les trois compères se traînaient à genoux, imploraient sa clémence, le suppliaient d'accepter l'anneau d'or et de ne pas les dénoncer.

« Coléoptère » promit, renvoya le laquais, le cocher et le cuisinier, glissa la bague sous une latte du plancher et s'endormit en souriant, la tête sur son poing fermé.



L'officier d'ordonnance du Tsar réveilla d'un coup de botte le devin aux taches de son : « Où est l'anneau ? » « Coléoptère » se redressa sur ses jambes arquées, et du haut de sa petite taille, faisant sonner sa voix grave, sublime d'assurance et de fierté, lança : « sous une des

lattes de ce plancher... » et s'inclinant profondément « mon songe m'en a averti... il m'a averti aussi de ne pas le chercher moi-même sous peine de le voir disparaître » et s'inclinant plus profondément encore pour masquer un sourire railleur : « le songe voulait que ce fut l'officier d'ordonnance du Tsar qui le cherchât lui-même. »

Et le moujik insolent s'amusa une grande heure à suivre les efforts congestionnés de l'officier bedonnant, à genoux, suant et soufflant, dont la nuque virait progressivement du rose au violet, en passant d'une latte à l'autre.

Lorsque l'officier se redressa triomphant, l'anneau dans la main, « Coléoptère » se contenta de constater : « C'est bien l'anneau du Tsar. »



Le Tsar fit remettre au moujik devin une coupe d'argent ciselée, mais demanda, avant son départ, à ce que « Coléoptère » le vienne saluer en ses jardins.

Le petit bonhomme se jeta aux pieds de l'Empereur, baisa sa robe de soie semée d'or et bordée d'hermine, puis, humblement courbé, attendit son congé.

Mais le Tsar ne se pressait pas de redresser ce dos courbé, et soudain, d'un geste lent de la main, sur une branche qui dominait la tête du moujik, il ramassa un hanneton qu'il enferma dans son poing. Et demanda : « Moujik, si tu es vraiment devin, dis-moi ce que j'ai dans la main ? »

Tout était perdu pour le faux devin qui ferma les yeux et articula péniblement : « Tu es tombé entre les mains du Tsar, pauvre coléoptère. »

Le Tsar ouvrit alors le poing et dit : « Je te ferai compter cent roubles sur ma cassette personnelle ! »

Le soldat et le diable



Le vent sciait son visage en lui jetant des cristaux de glace lancés depuis le fond de la plaine ; l'air était si glacial qu'en respirant il brûlait la gorge ; la nuit était opaque, seulement traversée du grondement soudain d'un arbre qui éclatait sous le gel et le soldat était seul face à l'hiver sibérien, trois pas à droite, trois pas à gauche, devant la porte du fort.

Il avait allumé un feu pour s'en faire un ami mais le vent avait dispersé les branches et les cristaux de glace éteint les flammes. Trois pas à droite, trois pas à gauche, devant la porte du fort.

Une barre de douleur mordait son front, ses oreilles tintaient et ses yeux pleuraient malgré lui, ses mains brûlaient et sa capote raidie par le gel le protégeait mal, mais la consigne est la consigne : trois pas à gauche, trois pas à droite, devant la porte du fort.

Le soldat rêvait, malgré la consigne, il rêvait. Qu'il était chez lui, à l'angle du feu, que le rouet de sa mère grinçait faiblement dans son dos, que le père piquait dans la cendre des pommes de terre craquelantes, que l'isba grinçait sous les coups du vent furieux. Il rêvait... et soupira : « Aller chez moi, aller chez moi, une semaine seulement, une petite semaine, le diable devrait-il ensuite emporter mon âme ! »

Et le diable apparut, de ses deux fourches plantées dans la glace, ricanant : « Tenu, pars une semaine, au retour tu me donnes ton âme ! »

Effaré, le soldat voulut se signer, mais le diable lui prit prestement la main : « Arrête, ou je disparaîs ! » Et le soldat laissa retomber sa main, il avait trop froid pour terminer son geste.

Le diable insistait : « Tu pars une semaine, une semaine entière, plus

de corvées, plus de gardes, plus d'officiers... et, au retour, tu me donnes ton âme ».

Le soldat hésitait : « Une semaine... pour mon âme, ce n'est pas assez... »

« Une année, je te remplace une année, une année entière où tu n'auras pas faim et froid, une année de chaleur ! » Le diable lui-même commençait à gretoter.

— Mais tu ne connais pas le service, tu ne connais pas les consignes, comment pourras-tu me remplacer ?

Le diable ricana dans le vent gelé : « Trois pas à gauche, trois pas à droite, devant la porte du fort... je ferai aussi bien que toi ! »

Alors le soldat n'hésita plus, donna au diable son équipement entier, retrouva instantanément sa tenue de paysan, et disparut.



Le diable enfila la chemise-veste, le pantalon de drap, les bottes lourdes, la capote rugueuse, mais ne put se résoudre à passer les buffleteries qui, partant de chaque épaule, devaient former une croix sur sa poitrine. Une croix ? Jamais ! Bah, pensa-t-il, ce n'est qu'un détail, cela n'ira pas loin !

Le lendemain matin, au rassemblement, l'officier remarqua ce détail et hurla : « C'est ainsi que tu respectes le Tsar ! » D'un formidable coup de poing il l'envoya à terre, le releva de deux coups de pieds magistraux dans les reins et l'expédia au cachot pour quatre jours avec promesse de huit gardes nocturnes d'affilée à sa sortie.

Le cachot n'était pas chauffé, la kacha(6) délayée... et jamais le diable ne put se résoudre à porter les buffleteries en croix. Les coups pleuvaient sur lui, les nuits de garde succédaient aux nuits de garde, le cachot au cachot. Il avait toujours froid, et faim, il n'était nourri que de coups.

Et cela dura une année, la plus dure année du diable.

Aussi, quand le soldat une année plus tard, nuit pour nuit, revint de chez lui et surgit devant le diable, celui-ci cria de joie, lui jeta la chemise-veste, le pantalon de drap, les bottes lourdes, la capote rugueuse et les buffleteries pour s'enfuir, s'enfuir si vite qu'il en oublia de réclamer l'âme du soldat.

Le soldat qui n'avait plus que deux années de service militaire en Sibérie, deux années pires que l'enfer si l'on en croit le diable. Mais deux années seulement...



Le chasseur aux 70 langues



'ÉTAIT un chasseur infailible. Son œil perçant et sa main sûre étaient réputés sur toute la rive ouest du lac Baïkal. Jamais il n'était revenu de la chasse tête basse, comptant le nombre de ses pas. Toujours un oiseau pendait à sa ceinture de peau, toujours un jeune élan, un écureuil noir ou un renard rouge pesait sur son épaule solide. Il pouvait rester plusieurs jours assis sur ses talons, à l'affût, aussi immobile qu'un arbre mort, sans même remuer une paupière. Il pouvait courir une semaine sans s'essouffler derrière un renne blessé et le forcer jusqu'à la mort. Les anciens affirmaient qu'il pouvait viser le soleil et que sa main fidèle expédiait la flèche dans l'œil de la zibeline sans toucher un poil de sa peau. C'était un chasseur infailible !

Un jour d'été il s'endormit à l'heure où le soleil est tout en haut du ciel. Il chassait depuis le matin et de trois flèches vibrantes il avait abattu une oie blanche, un coq de roche orange et un grand harle à la tête verte et au bec rouge. La route était longue pour revenir à la tribu, et la chaleur lourde... Il s'allongea au pied d'un mélèze touffu et s'endormit.

Il se réveilla en sursaut, prévenu par son instinct de chasseur. Un brouillard épais, jaune et bleu, avançait sur lui, ondulant entre les arbres, et déjà il avait mis sa flèche en équilibre sur sa main lorsque du brouillard une voix s'éleva : « Ne tire pas, chasseur infailible, je suis un ami. » Et le brouillard jaune et bleu se transforma en un dragon jaune aux ailes tachetées de bleu qui se posa en faisant trembler la terre. Tout autre n'aurait pu regarder en face la bête monstrueuse dont les écailles brillantes renvoyaient les rayons du

soleil ; mais le chasseur infailible ne craignait pas la lumière et ses yeux restèrent grands ouverts et sa main fidèle sur la flèche. Le dragon parla à nouveau : « Je suis ton ami. Je suis le dragon du feu qui te réchauffe en hiver, qui te protège des moustiques en été, qui chasse loin de toi les loups et les ours, qui fait chanter l'eau dans tes pots et ramollit ta viande. Je suis ton ami. » Le dragon jaune aux ailes tachetées de bleu parlait doucement mais sa voix roulait sous les arbres, plus forte que celle du tonnerre et chaque fois que sa tête remuait, des éclairs plus brillants que ceux de la foudre éclairaient les sous-bois. Mais le chasseur infailible n'avait pas de crainte au cœur et hardiment il demanda : « Dragon de feu, dragon bienfaisant et aimé, que veux-tu de moi ? » et en signe d'amitié, il posa sa flèche et son arc à terre.

Le dragon reprit, et sa voix se chargeait de colère, sifflait comme la tempête sur le lac Baïkal : « Ami, aide-moi à combattre le dragon jaune de la sécheresse, le dragon jaune de la terre brûlée et de la faim. » Sa gueule s'ouvrait en hurlant sur ses dents aiguës aussi grandes qu'un homme debout, mais le chasseur infailible n'avait pas de crainte au cœur et répondit : « Dragon de feu, dragon bienfaisant et aimé, je t'aiderai à combattre », et il ramassa son arc et sa flèche.

Le dragon jaune aux ailes tachetées de bleu ordonna alors : « Marche dans la direction du soleil se couchant, marche trois jours de ton pas agile, jusqu'à la plaine encerclée par les arbres et prépare ton œil perçant, ta main sûre et ta flèche infailible. Trois fois le dragon jaune tombera du ciel, la troisième fois je serai dessous, lui sera dessus, alors je tournerai sa tête vers toi et tu enverras ta flèche infailible dans son œil. » Et le dragon s'envola, et ses ailes couchaient les arbres sur son passage.

Le chasseur marcha de son pas agile et au troisième matin, après une longue nuit en bordure d'une source fraîche, il atteignit la plaine encerclée par les arbres, l'œil perçant, la flèche infailible dans sa main sûre.

Le combat commença. Descendant des nuages, le dragon jaune tombait du ciel en vomissant du feu et des flammes, les griffes tendues, sa queue sifflante battant l'air. Il tombait sur le dragon jaune aux ailes tachetées de bleu et la terre tremblait, l'air s'enfuyait en hurlant et le soleil vacillait. Mais le chasseur infailible ignorait la crainte et à la troisième fois, lorsque le dragon du feu prit dans ses griffes la tête du dragon de la sécheresse et la tourna vers lui, sa flèche infailible partit comme un éclair et avant qu'il eût le temps de cligner sa paupière d'écailles, entra dans l'œil du dragon jaune et en ressortit par l'autre.



Mais le chasseur infailible ignorait la crainte

La bête énorme hurla si fort que le poil des ours en devint blanc de peur aussi loin que portait le regard, que les rivières s'arrêtèrent de couler et que les arbres s'abattirent jusqu'à l'horizon. Le vent lui-même disparut et ne revint qu'au printemps suivant. En expirant, le monstre cracha un immense nuage jaune qui brûlait tout sur son passage, cachait le soleil et tordait le cœur d'angoisse. Mais le chasseur infallible ignorait la crainte, le bon dragon le prit sur une de ses ailes puissantes tachetées de bleu et l'emporta haut dans le ciel, à la rencontre du soleil et du ciel sans fond.



Un instant plus tard le dragon jaune aux ailes tachetées de bleu déposait le chasseur infallible devant son château.

Les portes en étaient d'eau de roche figée, les murs de taches de soleil piquetées de diamants, le sol de mousse d'air pur et le toit de feuilles assemblées par des fils d'or. Le chasseur posa son arc devant la première porte.

Alors le dragon le fit asseoir sur un fauteuil de défenses de mammoth constellées de pierreries, tendu de zibelines noires vivantes et lui dit : « Tu peux choisir ici ce qui te plaît, or, diamants, pierreries, et emmener avec toi tout ce que tu seras capable de porter. » Mais le chasseur infallible n'était pas avide et le dragon le comprit ; aussi ajouta-t-il : « Si tu le préfères, je peux te donner le secret des 70 langues de la nature... mais à une condition : que tu ne le révèles à personne, sinon tu mourras à l'instant... choisis !

Le chasseur infallible choisit de comprendre les 70 langues de la nature et aussitôt il s'endormit irrésistiblement.



Il se réveilla à l'endroit même où trois jours plus tôt le dragon jaune aux ailes tachetées de bleu l'avait surpris. Mais il comprenait le langage des oiseaux qui tout en haut dans les arbres s'avertissaient de la présence du chasseur à la flèche infallible ; il entendait les arbres se plaindre d'être secoués par les écureuils, les écureuils se lancer des défis à celui qui sauterait le plus loin et lorsque, sur le chemin du retour, il traversa une rivière sur un tronc d'arbre couché, il comprit l'onde murmurante qui lui disait : « Chasseur infallible, pourquoi risquer de glisser en m'enjambant alors qu'à un quart d'heure de marche vers ma source, tu peux me franchir en sautant de pierre en pierre ? »

Mais il ne raconta pas son aventure aux membres de sa tribu, même pas aux anciens, même pas à sa femme.

Il revenait maintenant de la chasse encore plus lourdement chargé, car il comprenait la langue des feuilles et celle des fleurs comme celle des pierres, et ainsi il était averti de tout ce qui se passait dans la forêt, connaissait les habitudes de toutes les bêtes, savait où se cacher pour les attendre... Sa réputation de chasseur infallible fit le tour de tout le lac Baïkal.

Mais il ne racontait rien aux membres de sa tribu, même pas aux anciens, même pas à sa femme.

Et pourtant, quand il passait devant la hutte du riche, il comprenait le chien qui lui disait : « Ne viens pas ici, mon maître est riche, ses juments sont grasses et ses rennes vigoureux, mais mon maître est avare et te recevra mal. » Quand il passait devant la hutte du pauvre, il comprenait le chien qui lui disait : « Tu peux entrer ici, mon maître est pauvre, ses rennes sont peu nombreux et faibles, ses juments maigres, mais mon maître est généreux, il partagera volontiers avec toi tout ce qu'il possède. »

Il entendait aussi la nuit le chien du pauvre avertir les loups qui rôdaient : « Ne venez pas ici, les cavales sont maigres ; allez chez le riche, les siennes sont nombreuses et grasses, vous ferez un festin. »

Mais il n'en disait mot à personne de la tribu, même pas aux anciens, même pas à sa femme.

Un jour, assis chez lui, il entendit deux souris qui conversaient devant un pot de lait « Comment faire ? disait la première, le rebord est trop haut pour nous... si nous tombons dans le lait, nous ne pourrons plus ressortir... et nous mourrons. » La deuxième lui proposa : « Attrape-moi par la queue et tiens-moi pendant que je boirai du lait... ensuite je te rendrai le même service. » Ainsi fut fait.

La deuxième buvait, tandis que la première, agrippée au rebord, la tenait par la queue. Puis les deux souris changèrent de position, la deuxième tint la première au-dessus du lait frais. Mais la femme du chasseur entra brusquement et la deuxième souris lâcha son amie pour s'enfuir, tandis que la première tombait la tête la première dans le pot et criait : « Au secours, au secours, je vais me noyer, ne m'abandonne pas. » Alors le chasseur infallible éclata de rire, se leva, tourna sur lui-même, sortit la souris, toute blanche de lait, du pot où elle était prisonnière et la remit en liberté.

Alors sa femme lui demanda pourquoi il avait ri et ce qu'il avait sorti du pot de lait... et il le lui raconta. Mais la femme insista : « Comment le savais-tu puisque tu leur tournais le dos ? » Le chasseur infallible ne répondit pas.

Mais la femme ne lui laissa pas de repos. Elle le suivait, l'observait, le guettait et le questionnait sans cesse. « Comment as-tu connu

l'aventure des souris puisque tu leur tournais le dos ? » Le chasseur infailible ne répondait pas.

La femme ne lui laissait plus un instant de repos. Elle le réveillait même la nuit pour l'interroger. Alors il lui dit enfin :

« Je ne peux te le dire car je mourrais immédiatement ».

Mais la femme ne cessa pas de l'interroger. Elle le réveillait toujours la nuit pour le surprendre à la sortie immédiate du sommeil et exigeait : « Dis-moi comment tu as connu l'aventure des souris puisque tu leur tournais le dos. » Alors il lui dit : « Je te le dirai après-demain, mais d'abord je vais dresser mon bûcher funéraire. »

Le lendemain le chasseur infailible fit comme il avait dit. Il dressa de grandes bûches de bois qui le brûleraient quand il serait mort, égorgea son mouton le plus gras et sa jument la plus belle pour les emmener avec lui dans l'au-delà. Mais il entendait autour de lui les animaux qui protestaient. Les moutons disaient : « Qu'allons-nous devenir si notre bon maître s'en va, et avec lui le plus fort d'entre nous, celui qui trouvait toujours l'herbe la plus verte et la plus tendre ? » Les juments se lamentaient : « Sans notre bon maître et la meilleure d'entre nous, elle qui sentait bien avant nous l'approche des loups et savait se battre avec eux, nous périrons, c'est certain. » Et son chien favori ajoutait : « Sans mon bon maître, je souffrirai mille morts de cette marâtre. Je préfère mourir avec lui ! »

Alors le chasseur infailible entra dans une grande colère et commença une grande dispute avec sa femme. Jamais il n'avait élevé sa voix jusqu'à ce jour, jamais il n'avait eu ces yeux courroucés et ce visage terrible et la femme en mourut de saisissement.

Le bûcher servit pour elle et le chasseur infailible retrouva la paix, l'amitié de ses bêtes et les grandes courses dans la forêt sauvage.



Le chat, roi des forêts



IVAN était venu, une année plus tôt, des terres noires de la Russie, avec dix-sept familles de son village. Il avait empilé, comme tous les autres, une table, deux bancs, un rouet, les pots de fer et de terre pour la cuisine, sa pioche, son fléau, le tamis pour la farine, tout ce qu'il possédait sur la terre, sur un chariot branlant. Sa femme et ses deux enfants s'étaient assis sur l'un des bancs, et un matin clair, la moisson terminée, le blé de l'année chargé, il avait empoigné le cheval par la bride et rejoint, à la sortie du village, seize autres chariots aussi branlants, aussi pauvrement chargés.

Ils partaient pour la Sibérie, à la recherche de terres vierges, sous un ciel libre. Loin des propriétaires, des cosaques et du percepueur.

Leur chat, un énorme chat roux aux yeux verts, flamboyant aussi bien le jour que la nuit, avait suivi Ivan et sa famille, et le premier jour ils n'avaient pas eu le courage de l'en empêcher. Les jours suivants il était trop tard, et bien que ce fût une bouche de plus à nourrir, ils se réjouirent finalement d'avoir accepté ce souvenir vivant de leur ancien village.

Le voyage dura deux années. Le soir, quand les chariots formaient le cercle autour des feux où les flammes faisaient cuire en plein ciel la kacha, le chat énorme, aussi gras qu'un chien, visitait les foyers l'un après l'autre, méthodiquement. Puis, figé, les yeux fixes, brillants, il attendait qu'Ivan lui donne sa part. Enfin, quand tous dormaient, il s'allongeait à côté du veilleur, les yeux clos mais les oreilles en mouvement, le poil hérissé bien avant que l'homme n'eût réalisé qu'un rôdeur de la steppe ou de la taïga s'approchait du camp.

Bientôt, il fut respecté de toute la caravane.

L'hiver, il s'enfouissait dans la paille du chariot, entre les deux

enfants qu'il réchauffait, mais le premier, la moustache en bataille, les yeux étincelants, le poil dressé, il prévenait qu'une bande de loups approchait.

L'été, il quittait le convoi pour chasser dans la steppe ou la taïga, s'enfonçait à la lisière des grands arbres, souvent ramenait un écureuil gris ou un hibou dont la famille se régala.

Matou s'installa en Sibérie avec Ivan et les dix-sept familles parties deux années auparavant des terres à blé surpeuplées de la Russie d'Europe.

Ce fut le premier chat sibérien.



Mais rapidement Matou devint insupportable.

Il s'enfuyait pour chasser dans la taïga, ne revenait que deux jours plus tard, tempêtait en pleine nuit pour qu'on lui ouvre la porte, ramenait un mulot ou un rat musqué qu'il laissait pourrir dans un coin de l'isba, en interdisant toutes griffes dehors qu'on l'approche. S'il se faisait cuire au soleil d'été, que quelqu'un passât entre le soleil et lui, alors il griffait et mordait. En hiver il s'allongeait sur le poêle et se refusait à en bouger : le père ou la mère devait coucher par terre. Il lui arriva même de tuer des souris et de les enfouir dans la farine.

Matou était insupportable et méchant.

Aussi, le père prépara-t-il en secret un sac doublé de cuir, attendit avec patience un moment favorable, en coiffa rapidement Matou, noua de chanvre le sac convulsif, chargea la prise sur son dos, marcha deux jours dans la taïga, et abandonna le chat emprisonné dans une cabane de chasseur depuis longtemps inutilisée.

Et Ivan s'enfuit sans regarder derrière lui.



Matou s'épuisa trois jours avant de trouer le sac de cuir, passer la tête, puis une patte, puis son énorme corps roux. Pendant deux jours il répara ses forces avec tout ce qu'il trouva de vivant dans la cabane : il avait si faim qu'il mangea même une araignée trouvée sur son chemin. Deux rats calmèrent son estomac, il dormit.

Lorsqu'au troisième jour de liberté il s'aventura hors de la cabane, son poil roux flamboyait au soleil et ses yeux scintillaient comme ceux d'un tigre de l'Oussouri. Ainsi il se trouva nez à nez avec Lissaveta, la renarde, au détour d'une sente, à l'angle d'un bouleau de fer.

— Qui es-tu ? demanda Lissateva.

— Je suis Matou ; et il gonfla son poil.
— Je ne te connais pas. Que viens-tu faire ici ? insista la renarde.
— Le Tsar de Moscou, de toutes les Russies, m'a envoyé ici pour être votre gouverneur ! Et Matou gonfla encore son poil, arrondit le dos, redressa la queue et les oreilles, remua les moustaches. Il était si beau, semblait si décidé, que la Renarde demanda :
— Es-tu marié ?
— Non, pas encore, répondit Matou, et toi ?
— Moi non plus !
— Veux-tu m'épouser ? Tu seras la femme du gouverneur envoyé par le Tsar de Moscou !
La Renarde accepta et le jour même le mariage fut célébré.



Le lendemain matin la Renarde sortit à la recherche des provisions du ménage. Matou était un mari exigeant !

Mais au premier détour de la sente, à l'angle d'un mélèze effrangé, elle rencontra Lévon, le loup.

— Commère renarde, je te cherchais, dit le loup.
— Et pourquoi de si bonne heure ?
— Lissaveta, tu es jeune et soyeuse, j'aime tes yeux clairs ; veux-tu m'épouser ?
— Trop tard, compère Lévon, je suis mariée.
— Tu es mariée ! Mais depuis quand ?
— Depuis hier, et mon mari est puissant.
— Qui est-ce ? Je le connais ?
— Non, il a été envoyé par le Tsar de Moscou. Le Tsar de toutes les Russies l'a envoyé pour être notre gouverneur !
— Pourrais-je le voir ?
— Je le lui demanderai, mais il est puissant et terrible. Je te conseille, si tu veux le voir, de lui offrir un mouton.
Et la jeune mariée, fière de la puissance de son époux, poursuivit sa route sans plus accorder un regard au loup médusé.



Au troisième détour de la route, la Renarde, à l'angle d'un cèdre centenaire, rencontra Michka, l'ours.

— Ah, Lissaveta, ma petite Renarde au fin pelage, je te cherchais en ce beau jour où s'annonce le soleil.
— Et pourquoi de si bonne heure ?

— Lissaveta, il y a de longs mois que je soupire ; aujourd'hui je ne peux me retenir : veux-tu m'épouser ?

— Trop tard, Michka, trop tard, je suis mariée.

— Tu es mariée ! mais il y a trois jours encore...

— Je suis mariée d'hier, et mon mari est puissant.

— Puissant ? aussi puissant que moi ?

— Plus puissant que toi, Michka. Plus puissant. Il a été envoyé par le Tsar de Moscou, le Tsar de toutes les Russies, pour être notre gouverneur.

— Je ne le connais donc pas... Mais pourrais-je le voir ?

— Je le lui demanderai, mais je te conseille, car il est puissant et terrible, en le venant voir, de lui offrir un bœuf écorché.

Et Lissaveta, la Renarde, auréolée de la puissance de son Matou, poursuivit sa route sans plus prêter attention à l'ours étonné.



Lévon le loup et Michka l'ours se croisèrent dans l'après-midi. Le premier traînait un mouton fraîchement égorgé, le second portait un bœuf fraîchement écorché.

Ils s'étonnèrent d'être ainsi chargés, puis s'avouèrent porter un cadeau au nouveau gouverneur envoyé par le Tsar de Moscou dans la forêt sibérienne. Mais ils avaient peur, et se l'avouèrent aussi, du puissant personnage dont sa femme elle-même affirmait qu'il était terrible. Ils n'osaient pas se présenter devant lui.

Michka, l'ours, proposa :

— Déposons nos offrandes ici, et faisons-le prévenir. Nous éviterons ainsi de le rencontrer avant de savoir si nos cadeaux lui plaisent...

Lévon, le loup, approuva :

— Oui, déposons là nos offrandes et faisons-le prévenir. Et cachons-nous à proximité pour voir s'il est satisfait de ce que nous lui avons apporté.

Jenka, le lièvre, fut chargé d'avertir Matou, le nouveau gouverneur.



— Je me cache dans ce chêne, de là je verrai tout sans être vu, constata Michka.

— Mais moi, moi, je ne peux grimper dans un arbre, comment me cacher dans cette clairière ?... se mit à geindre Lévon.

Michka se rua sur un jeune bouleau, comme s'il avait caché des abeilles et leur miel, et en trois coups d'épaule l'abattit. Il fit coucher

le loup, cassa des branches, l'en recouvrit complètement, s'assura qu'il était invisible... et s'élança dans le chêne.

Il était temps.

Matou, flanqué de la Renarde et précédé par Jenka, arrivait à la clairière. Dès qu'il vit le bœuf fraîchement écorché il se rua sur lui, crachant, le poil ébouriffé, et sa boule de poils roux hérissée dansa dans le soleil une sarabande enflammée au milieu des morceaux de chair sanguinolente qu'il arrachait de ses griffes exaspérées.

L'ours se recroquevillait sur sa branche, affolé par cette fureur inconnue dans la taïga. Le loup, sous son feuillage, ne voyait rien et intrigué par ce remue-ménage voulut voir et releva la tête.

Matou vit les branches remuer et deux points brillants dans le feuillage, il se lança, les griffes en avant... Le loup s'enfuit en hurlant, à demi aveuglé. Matou affolé se réfugia d'un bond phénoménal dans le chêne. Michka, le voyant bondir, se crut visé à son tour et se laissa tomber pour mieux s'enfuir.

Depuis ce jour, les animaux de la taïga eurent peur du chat, chaque jour lui apportèrent respectueusement une part de leur butin et le nommèrent d'un commun accord Tsar de la Taïga sibérienne.



La mort du chaman



ON fusil à la main, le chaman⁽⁷⁾ attendait au sommet des rochers gris qui fermaient la gorge étroite par où passerait l'instituteur. Il avait appris la veille que son ennemi passerait obligatoirement là, et il avait décidé de l'abattre.

Assis, scrutant la vallée enneigée, il se répétait inlassablement, comme une incantation aux Dieux :

— Il y a longtemps que j'aurais dû couper le fil de ta vie, comme tu as coupé la route de la mienne !

Le chaman se souvenait, une dizaine d'années plus tôt, comment il avait rencontré ce Russe pour la première fois dans la iarangue⁽⁸⁾ de Koutchoum. Assis sur des peaux blanches de rennes le Russe berçait le premier né de Koutchoum, un petit garçon aux yeux déjà vifs et au toupet noir. Le chaman avait dévisagé Koutchoum et sa femme Teuné, froncé les sourcils, et d'un signe presque imperceptible de la tête, avait désigné l'enfant. Inquiète, Teuné avait repris si rapidement l'enfant que l'instituteur, interloqué, s'était écrié : Mais que se passe-t-il ? interrogeant du regard, avec surprise, le jeune couple. Ils avaient baissé la tête, gênés, mais avaient conservé l'enfant. Le Russe était sorti de la iarangue, sombre, sans ajouter un mot.

Le chaman avait alors hurlé :

— Votre fils était dans les bras d'un Russe. Ce jour sera celui du début du malheur.

Et s'emparant de l'enfant, il lui avait flairé le visage, posé la main sur le front et dans un silence tendu, décrété :

— Mauvais, très mauvais ! Il faut chasser la force mauvaise qui est entrée en lui, éteindre par le vent froid le feu mauvais qui maintenant brûle en lui.

Et le tendant à Teuné, avait ordonné :

— Déshabillez-le !

Et il avait exposé longtemps, au froid, dehors, l'enfant nu. Koutchoum tournait autour de lui comme si des chiens l'avaient mordu et n'avait pu s'empêcher de protester :

— Assez ! Il va geler !

Mais le chaman, furieux, avait grogné :

— Homme qui n'a pas encore de moustache, tu voudrais m'enseigner comment tuer les forces mauvaises !

Douze heures plus tard l'enfant s'était débattu dans la fièvre. Le chaman avait, trois jours durant, invoqué les esprits sur son tambourin et le quatrième jour il l'avait lié de courroies de phoques et l'avait pendu la tête en bas.

L'instituteur était venu en visite justement à ce moment-là. Il s'était précipité sur l'enfant, l'avait décroché rapidement et débarrassé des courroies.

Stupéfait, le chaman pendant plusieurs minutes n'avait pu proférer un son. Puis il avait crié :

— Ne le touche pas ! Tu as introduit la mort en lui et tu voudrais maintenant m'empêcher de la chasser ?

L'instituteur avait pâli :

— Personne n'a le droit de martyriser un enfant ! Vous m'entendez ? Et il regardait alternativement le chaman et les parents de l'enfant. Tout son sang descendra dans sa tête et il mourra !

— Sors d'ici, Russe ! avait alors crié le chaman, au paroxysme de la colère en secouant son tambourin au-dessus de sa tête. Va-t-en, tu as apporté le Grand Mal à notre peuple.

L'instituteur avait alors fait ce que personne n'avait jamais osé ! ce que le chaman ne devait jamais oublier ! Il avait levé la main sur le Maître des Esprits, redouté jusqu'à l'horizon, Maître des Destins et Protégé des Dieux ; il avait levé la main sur lui, s'était brusquement ressaisi, avait empoigné le Redoutable par le collet et l'avait jeté dehors comme un jeune chien.

Le chaman avait réalisé qu'il avait là un ennemi redoutable. Heureusement, l'enfant de Koutchoum était finalement mort et il avait fait croire que le Russe en était la cause. Mais on avait raconté aussi, dans tous les campements, que l'instituteur l'avait jeté hors de la iarangue et qu'il n'en était pas mort comme le chaman l'avait assuré.

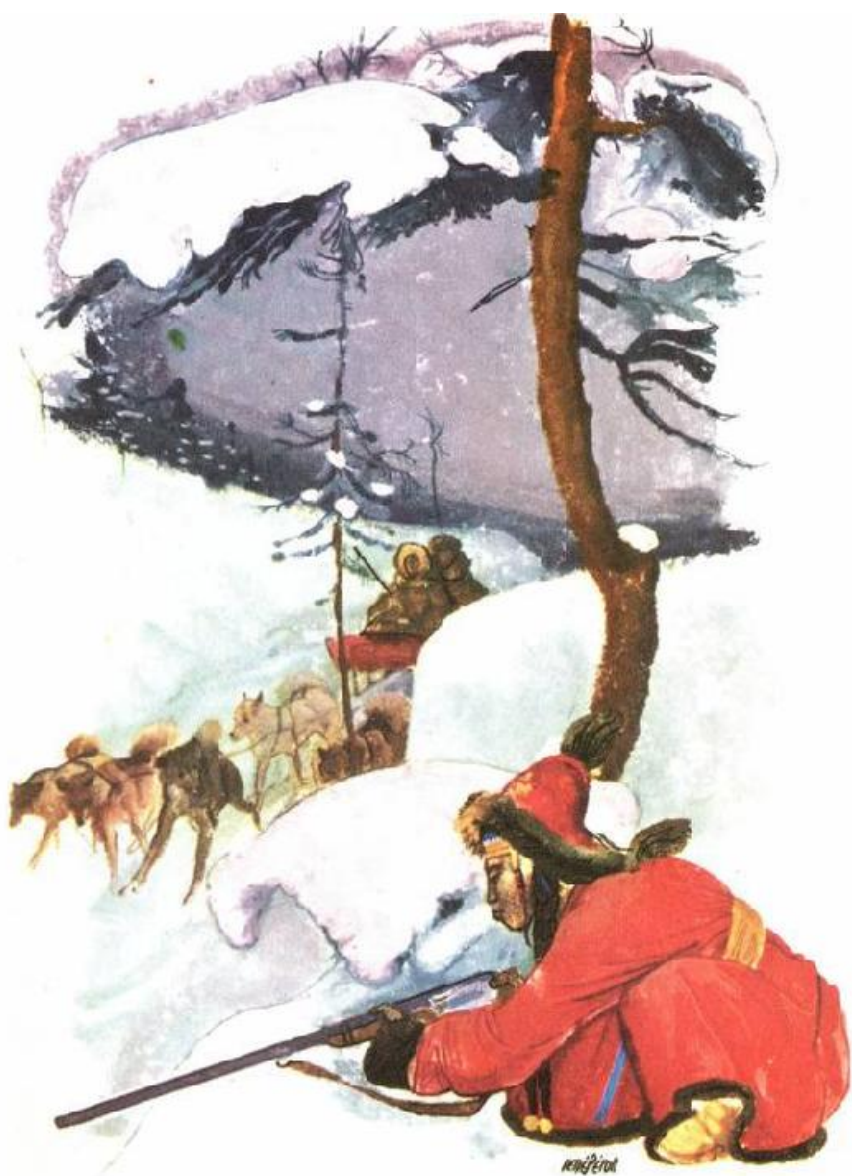


Le vent avait soufflé souventes fois depuis, la neige était tombée aussi, pour fondre et retomber encore, mais jamais le chaman n'avait

oublié ce jour où son pouvoir avait commencé à décroître.

Il avait essayé en vain tous les sortilèges, rien n'avait abattu le Russe ! Et maintenant il avait perdu tout pouvoir sur son peuple... mais il se vengerait avant de mourir, il se coucherait derrière son fusil et on saurait qui sortirait vainqueur.

Pailleté de glace comme un oiseau mort, le chaman attendait, les yeux larmoyants sous le froid et les mains tremblantes. Il murmurait des incantations magiques.



Il murmurait des incantations magiques.

Soudain il se recroquevilla. Il avait aperçu la ligne noire d'un attelage. Il se détendit comme un ressort, sautant des deux pieds à la fois, tournant sur place, invoquant les esprits familiers et s'immobilisa brusquement, collé au roc, levant lentement son fusil.

L'attelage approchait, les silhouettes de deux hommes assis étaient nettement reconnaissables.

— Je le reconnais. Celui de gauche, je le reconnais ! bredouilla le chaman.

Ses mains tremblaient d'agitation, d'énervement et de froid, le canon du fusil dansait devant ses yeux larmoyants : il respira profondément pour se calmer... le coup de feu déchira le silence.

Le traîneau poursuivait son chemin !

Les deux hommes n'avaient pas bougé, l'attelage continuait au même rythme. Rien ne s'était passé ! Ébahi, le chaman ouvrit la culasse : la douille était bien vide ! Il rechargea fébrilement, épaula de nouveau... trop tard, le traîneau était maintenant hors de portée...

Le regard vide, il demeura longtemps allongé derrière son fusil, murmurant doucement :

— Ma balle ne l'a pas touché ! Même ma balle ne l'a pas touché !

Puis, brusquement, il se leva, piétina son fusil de ses étranges bonds, les deux pieds réunis, bavant, hurlant :

— Je lui jeterai un sort ! Il ne m'échappera pas ! Et il dévala la colline, abandonnant son fusil.



Il entra dans sa iarangue comme un coup de vent et cria :

— Allume le feu et sors sans traîner ! Je vais accomplir le plus terrible des sortilèges.

La femme du chaman alluma rapidement le feu et courut se réfugier auprès des rennes qui paissaient au flanc de la colline proche.

Lui, déjà, accrochait un chaudron de cuivre rempli d'eau au-dessus du feu, coupait un morceau de sang de renne gelé, l'écrasait avec une pierre dans un seau en peau de phoque et versait la poudre obtenue dans le chaudron de cuivre.

De grandes flammes projetaient leurs reflets rougeoyants sur les peaux de rennes tendues aux parois et la silhouette du chaman diluant le sang séché dans l'eau chaude dessinait sur les parois des ombres fantastiques. Quand le mélange se mit à fumer il fouilla dans un sac de peau de renne incrusté de signes cabalistiques dans lequel il conservait, séchées, des fausses oronges(9), des herbes empoisonnées et des racines vénéneuses. Il les dosa savamment et les jeta, en murmurant des incantations, dans le chaudron.

D'un mouvement lent, il commença à balancer sa tête au-dessus du liquide rougeoyant, respirant la fumée qui montait, scandant des onomatopées. Peu à peu l'ivresse de la fausse oronge le gagna, il entra en transes. Son corps était secoué de tremblements convulsifs, ses mouvements saccadés, sa voix passait du suraigu au murmure, ses yeux exorbités roulaient en tous sens. Il se précipita dans son coffre pour en ramener une dizaine d'idoles de bois enfumées, qu'il disposa près du feu, dansant pour elles sur un tempo échevelé. Puis il s'arrêta brusquement, saisit une louche de bois et puisa dans le chaudron le liquide sanglant :

— Avalez le plus puissant, le plus vengeur des philtres, soufflait-il en approchant la louche des idoles, à l'endroit où la bouche était grossièrement dessinée. Puis vous partirez aux quatre coins du monde, vous y retrouverez mon ennemi et vous lui soufflerez le philtre au visage... et il en mourra.

Il retourna au chaudron, y plongea la louche, mais ce fut pour boire lui-même, en se barbouillant de sang chaud. Puis il chercha son tambourin, passa la sangle sur son épaule, empoigna un fanon de baleine et tapa frénétiquement sur la peau tendue. Les yeux révoltés, le blanc seul apparent, il hurla une mélodie, tantôt frénétique(10), tantôt languissante, accompagnée de coups sourds sur le tambourin. Bientôt fausses oronges et racines vénéneuses qui circulaient dans ses veines portèrent l'ivresse à son comble. Bondissant, glapissant, hurlant, éclatant d'un rire hystérique, il tomba finalement, tordu de convulsions, l'écume aux lèvres...

Longtemps plus tard, son corps se détendit, se calma. Il se leva... regarda autour de lui, étonné de ce qu'il voyait, tituba, ressaisit son tambourin et entama avec sauvagerie une deuxième danse.



Les deux hommes avaient poursuivi leur route au rythme rapide de leurs chiens et passèrent sans encombre le col qui fermait la vallée pour redescendre sur la longue plaine adossée de trois côtés aux montagnes, et fameuse pour ses tempêtes, qui conduisait à la côte.

À peine avaient-ils atteint le fond de cette cuvette, toujours exposée au vent, que de face le souffle puissant de la mer leur jeta à la figure une fine poussière de neige.

— Ces pattes d'ours ne me plaisent guère, dit l'instituteur en montrant les nuages qui s'effilocheaient en langues noires. Laisse-moi conduire, demanda-t-il au nouvel instituteur qu'il allait installer au village de la côte.

Il arrêta les chiens, leur caressa à chacun la tête, débarrassa leurs

pattes des boules de glace amassées pendant la course, nettoya de ses mouffles leurs museaux engivrés, retendit les harnais du chien de tête et, certain d'obtenir le maximum, sauta dans le traîneau en lançant un « Ha ! » sonore.

— Il faut absolument trouver un campement avant la tempête, confia l'instituteur chevronné au jeune homme frais émoulu de l'institut du Nord de Léninegrad.

Mais rien ne permettait de s'abriter et la tempête les balaya de plein fouet, les aveuglant de ses tourbillons blancs et glacés. La neige collait aux deux visages. Parfois, l'instituteur stoppait l'attelage et tâtonnait à droite ou à gauche pour vérifier s'ils étaient toujours sur le bon chemin. Le jeune homme tenait aussi solidement qu'il le pouvait l'attelage : il n'aurait plus manqué que les chiens partent d'eux-mêmes !... et il portait sans cesse sa moufle à son visage pour le protéger du vent coupant.

Les chiens furent bientôt à bout de forces ; à chaque instant, à la moindre pente, les deux hommes étaient obligés de descendre pour pousser le traîneau. L'instituteur cria dans l'oreille du jeune homme qui prenait un si rude contact avec le romantisme du Grand Nord :

— On va chercher un refuge.

Que répondre ? Un refuge dans cet enfer blanc ! Le jeune homme n'y croyait plus et sans son rude compagnon qui avait empoigné le chien de tête par les harnais et persistait à avancer, il se serait laissé aller au désespoir.

Soudain il lui sembla qu'un calme relatif s'installait. L'instituteur, qu'il n'avait pas vu revenir, bourru, lui lança en plein visage :

— Sauvés ! Un tas énorme de neige !

Ils n'avaient qu'une pelle. L'un creusait une grotte dans le mur de neige, l'autre assemblait des moellons compacts et bientôt glacés pour monter un mur. Sans doute s'épuisèrent-ils pendant plus d'une heure mais ils avaient perdu la notion du temps dans ce match contre la mort. Enfin, l'igloo fut terminé ! Au couteau ils ouvrirent une porte, tirèrent de leurs sacs de la viande de phoque, la découpèrent à la hache et sortirent nourrir l'attelage. Les chiens, déjà à moitié ensevelis, grognèrent avec satisfaction, happèrent la viande avec avidité et se renfoncèrent dans la neige.

La porte remise en place, les interstices bouchés à la neige, des peaux de rennes allongées sur le sol, ils allumèrent une bougie, débarrassèrent leurs fourrures de la neige accumulée par la tempête, et allumèrent le petit poêle à pétrole.

Dix minutes plus tard ils dégustaient chacun un gobelet de thé brûlant et bien sucré. Jamais ils n'avaient rien bu d'aussi savoureux.

Le jeune homme hocha la tête :

« La récompense... dans un palais conquis sur la tempête... »

Le lendemain matin, pour sortir de leur tanière, les deux hommes creusèrent un tunnel à la pelle. La lumière aveuglante leur brûla les yeux : le ciel était d'un bleu printanier et le soleil déchaîné.

Au couteau ils dégagèrent les chiens de leur carapace glacée, leur distribuèrent le reste de la viande de phoque et s'aperçurent... qu'ils avaient passé la nuit à deux cents mètres du village où on les attendait, encore endormi à cette heure matinale. Ils éclatèrent joyeusement de rire...

De l'autre côté du col, de l'autre côté de la montagne, la tempête avait été ignorée. Silencieuse la femme du chaman avait circulé une partie de la nuit parmi les rennes, l'oreille tendue, guettant le moment où le silence reviendrait dans la iarangue diabolique d'où lui parvenaient des vociférations et de longs cris. Puis, lasse, elle s'allongea entre deux rennes couchés sur le flanc et s'endormit à leur chaleur.

Le soleil la réveilla. La iarangue était silencieuse, elle s'en approcha. Prudemment elle passa la tête et recula épouvantée : le chaman gisait près du feu.

Elle hésita longuement avant d'entrer, surmontant difficilement sa peur. Elle ne dépassa guère l'entrée, regarda le chaudron au-dessus du feu éteint, le sac aux champignons, les idoles éclaboussées de sang, et murmura :

— Il est parti, tout à fait parti, pour la terre des ancêtres. Adieu.

Ce fut la seule oraison funèbre du chaman, Maître des esprits.



Niourbakan... et Kounitsyne



Le lac Baïkal n'était qu'une flaque d'eau et les hommes ne portaient pas encore de ceinture que Niourbakan, jeune fille yakoute aux yeux bridés et noirs, à la peau couleur de lune, à la tresse épaisse et aux mains fragiles, courait déjà dans la taïga, la forêt infinie et terrible du grand nord, pour y ramasser les graines de cèdre et les framboises que sa mère conservait lors des grandes chaleurs d'été, à deux mètres sous la terre éternellement gelée.

En grandissant, sa natte s'allongea avec sa taille, ses grands yeux noirs devinrent plus profonds et sa voix si pure qu'elle parlait avec les oiseaux. Elle était si belle que sa joue droite éclairait la montagne et sa joue gauche la vallée. Quand elle cueillait de ses longues mains souples des groseilles ou des fraises sauvages, les fruits ne se dérobaient pas, croyant à un papillon voletant doucement vers eux.

Elle avait dix-huit années depuis peu lorsqu'elle rencontra, au détour d'une sente, Takan qu'elle n'avait jamais vu. Son arc d'une main, jouant de l'autre avec une branche de saule, il avançait en rêvant, de sa démarche silencieuse de chasseur habile. Il avait vingt ans, de longs cheveux, un regard fier et appartenait à une tribu proche. Il s'était égaré dans la forêt profonde dont tous les arbres se ressemblent, et, heureux de se trouver seul se racontait les exploits qu'il entreprendrait pour étonner les dieux. Lorsqu'il la vit droite et fière comme un bouleau, il jeta son arc et lui présenta ses deux mains en lui tirant la langue pour lui prouver la paix de son cœur, la pureté de ses intentions et qu'aucun mensonge ne s'abritait dans sa bouche. Ce fut leur première rencontre.

À compter de ce jour Takan oublia souvent les chemins de la chasse pour s'égarer sur le territoire de la tribu de Niourbakan, et Niourbakan

rapporta beaucoup moins de groseilles ou de framboises sauvages. Ils marchaient longuement en se tenant par la main, s'asseyaient en silence en bordure d'un ruisseau murmurant ; elle ramassait pour lui des fraises parfumées qu'il mangeait dans sa main, il taillait pour elle des bâtons de marche qu'il sculptait de guirlandes et la portait dans ses bras puissants pour traverser les ruisseaux glacés. Un jour, en la reposant à terre, il la serra contre lui et son nez lui caressa le cou, en lui avouant qu'il l'aimait. Ce jour, ils décidèrent d'avertir leurs tribus de leur désir de vivre ensemble.

Mais la loi de la forêt était formelle : personne n'avait le droit d'aimer un étranger à sa tribu. Niourbakan fut chassée par les siens et ne revit jamais Takan dont elle ne sut jamais s'il avait péri dans la forêt en la cherchant, tué en combat singulier par l'ours, ou si on l'avait emmené prisonnier au loin, loin d'elle, à plusieurs semaines de marche, ou si on l'avait obligé à épouser une jeune fille de sa tribu...

Elle fut chassée et s'avança dans la forêt vierge du nord jusqu'à un lac aux eaux profondes et sur son bord planta sa yourte, la tente ronde de peaux de rennes, imperméables à l'air et à l'eau. Seule. Le jour, elle cueillait des fruits sauvages en appelant Takan, et le soir, assise au seuil de la yourte, elle chantait tristement sa solitude. Sa voix était si limpide, ses couplets si plaintifs que les oiseaux et les bêtes accouraient pour l'écouter. Pour ne pas l'effrayer, les aigles comme les hiboux, les rennes, les élans comme les ours ou les loups, et même l'hermine blanche, et même le vison brun, s'arrêtaient à la bordure de la forêt pour l'écouter en silence. Lorsqu'elle chantait de grandes fleurs blanches s'épanouissaient sur le miroir du lac, la lune émergeait des nuages, l'eau devenait transparente et neuf cygnes noirs, puis neuf cygnes blancs en surgissaient.

Ainsi allait la vie de Niourbakan lorsqu'elle rencontra dans la taïga un vieillard de sa tribu : Bassylaï.

Elle demanda : « Comment vit le peuple de ma tribu, grand-père ? »

Le vieillard, en chuchotant, répondit : « Le peuple de ta tribu vit très mal. Les oiseaux et les bêtes ont abandonné notre contrée, notre peuple a oublié le goût de la viande... Les anciens disent que nous avons été injustes avec toi et que le ciel nous a châtiés ».

Ce fut le cœur gros que Niourbakan retourna à sa yourte. Elle remarqua autour du lac, sur le rivage, les traces fraîches d'un grand nombre de bêtes : le gibier était donc abondant. Elle décida alors de faire venir près d'elle le peuple de sa tribu car elle ignorait la rancune.

Mais la taïga ne s'arrêtait qu'aux bords du lac et la place manquait pour installer toutes les yourtes d'une tribu. Aussi, Niourbakan décida d'assécher le lac. Neuf années durant, sans un jour de repos, sans prendre le temps de lever la tête, elle démolit la montagne qui séparait le lac de la rivière Vilouï. Chaque été, des cygnes blancs et

noirs revenaient des pays chauds et s'arrêtaient pour la saluer. Ils ignoraient pourquoi elle creusait la terre, mais l'aidaient de leurs criaillements et remplissaient son existence solitaire. Le soir Niourbakan chantait pour eux, essayant de leur apprendre à chanter aussi : mais ils ne savaient que crier.

Vint enfin le dixième printemps, et les eaux du lac commencèrent à s'écouler peu à peu dans la rivière. Niourbakan, heureuse, courut dans la taïga, rencontra le vieux Bassylaï et l'avertit, et le vieillard réjouit s'élança vers sa tribu, tandis que la jeune fille retournait à sa yourte.

Une dernière fois, elle s'assit sur le seuil et chanta. De la taïga entière, les oiseaux et les bêtes accoururent pour l'écouter ; les neuf cygnes noirs et les neuf cygnes blancs arrivèrent des pays chauds et se posèrent sur le lac, si charmés qu'ils l'écoutaient sans remarquer que les eaux baissaient sans cesse.

Soudain, un bruit de voix se répandit dans la forêt : c'était Bassylaï amenant au lac la tribu.

Dès qu'ils virent les oiseaux et les bêtes, les hommes tirèrent leurs arcs et leurs flèches, le sang colora les rives du lac, un chasseur jeta même avec adresse un filet qui recouvrit d'un seul coup les neuf cygnes blancs. Niourbakan s'interposa : « Ne touchez pas aux cygnes, supplia-t-elle, ils sont sacrés. Tout autre gibier ne manque pas ici. » Mais la faim avait rendu les hommes insensés, ils n'écoutaient pas. Ils arrachèrent leurs têtes aux cygnes pour boire leur sang tout chaud avant de les déchieter pour les manger.

Niourbakan se mit alors à pleurer, se couvrit le visage de ses mains et prit le chemin de la rivière... et tous les oiseaux, et toutes les bêtes la suivirent. Elle fit ses adieux au ciel et à la terre, aux oiseaux et aux bêtes et se précipita dans l'eau profonde de la rivière.

Les eaux du lac se retirèrent et la tribu de Bassylaï souffrait de la faim et du froid, dans l'attente de temps meilleurs pour la chasse qui ne venaient pas : les bêtes étaient passées de l'autre côté de la rivière et les oiseaux s'étaient enfuis dans la même direction. Les gens de la tribu souffraient de la faim, gelaient dans leurs yourtes percées, car de bonne chasse personne, jamais, n'entendit parler.

Une fois par an seulement, au printemps, quand les rivières débâclent et que les bourgeons s'ouvrent, les oiseaux noirs apparaissent dans le ciel bleu. Ce sont les neuf cygnes noirs échappés au massacre, fidèles à l'anniversaire de la mort de Niourbakan et qui volent très haut dans le ciel...



Longtemps, bien longtemps plus tard, des hommes avec des

ceintures, des arcs aussi grands qu'eux et des flèches à la pointe de pierre, des traîneaux rapides et des troupeaux de rennes, vinrent s'installer au bord de la rivière. Et en hommage à Niourbakan ils appelèrent leur nouveau village : Niourba.

Des centaines de fois le printemps revint, la glace fondit, les jeunes filles cueillirent les fraises parfumées et les framboises à la peau caressante dans la forêt puissante, avant que d'autres hommes descendent de barques plates, armés de bâtons qui crachaient le feu, parlant un langage inconnu et se tapant sur la poitrine en criant "cosaques". Ils se firent nourrir une longue semaine, prirent, sans demander conseil aux anciens, les longues fourrures noires aux poils argentés des renards, les visons soyeux dont les femmes fabriquaient des bonnets, les zibelines foncées aux poils ardents et les hermines couleur de neige dont on décorait les vêtements de fête, égorgèrent la moitié du troupeau de rennes et en chargèrent à les couler leurs barques qui repartirent la pointe vers le nord. Ils étaient pâles de visage, avaient un grand nez et ne savaient pas monter sur les rennes.

Le plus grand d'entre eux avait dessiné sur un papier froissé l'arc de la rivière, l'entassement des huttes, et écrit : Niourba.

Des dizaines de printemps passèrent avant que d'autres hommes pâles reviennent. Ils ne voyageaient pas ensemble : les uns prenaient les fourrures, d'autres cueillaient les fleurs pour les allonger dans de grandes boîtes, d'autres dessinaient la rivière et les montagnes, d'autres venaient pour ramasser des cailloux... mais tous arrivaient par la rivière, quand le soleil a bu la glace. Un seul resta pour la longue nuit glacée qui sépare l'automne du printemps. Il voulait connaître la langue yakoute, ne prenait jamais de la viande fraîche sans la demander, et en échange, donnait des objets brillants et ronds qui tintaient dans la poche. Il repartit avec la glace, à l'arrivée du soleil, et toute la tribu l'accompagna à sa barque. Il posa ses lèvres sur les joues du plus ancien des anciens et dit en yakoute : « prospérité à tous ». Il avait promis de graver dans le cœur des hommes de son pays le nom de Niourba.

Il y eut encore d'autres printemps, les cygnes noirs passèrent encore souvent dans le ciel, les étrangers au long nez vinrent plus nombreux et avant d'arriver, ils connaissaient Niourba et sa légende. Il y eut de grandes batailles à l'ouest, à des milliers de journées de marche, deux fois... la vie changea, tellement que les anciens se sentaient comme des enfants, mais Niourba... resta Niourba.

Et en 1947, un cygne blanc descendit du ciel pour se poser enfin sur la terre abandonnée par ses frères plusieurs centaines d'années auparavant.



Innokenti Kounitsyne sauta de l'avion blanc, remonta ses lunettes d'aviateur sur son casque de cuir, ramassa un peu de terre qu'il respira, se tourna vers la forêt proche pour mieux en déguster à pleins poumons l'air parfumé et allumant une cigarette se dirigea, de sa longue démarche d'homme des bois, vers les premières maisons de Niourba.

Innokenti était aussi heureux que lorsqu'il avait commencé à marcher ! Il avait bien cru ne plus jamais piloter un avion !

Blessé dans un combat aérien en 1943, il avait été réformé malgré ses protestations. L'aviation lui était désormais interdite. Il ne connaîtrait plus le souffle rageur des hélices, les maisons qui se couchent au décollage, le visage tourmenté des nuages vus de près, la terre loin sous lui avec ses hommes-fourmis, le ruban ondulant des routes, les villes comme un entassement de boîtes d'allumettes ; il ne connaîtrait plus le vertige de glisser dans les airs en maniant un oiseau docile... Lorsqu'il apprit qu'une expédition géologique cherchait désespérément un aviateur.



L'heure était venue d'arracher ses secrets à la taïga du grand nord, de lui faire rendre gorge, d'y trouver les diamants qu'elle cachait soigneusement : l'avion était indispensable. Pas de routes, pas de lignes de chemins de fer, pas de communications dans la taïga en dehors des fleuves et des rivières gelées six mois par an et souvent difficilement navigables, quelquefois totalement impraticables : l'avion s'imposait pour amener les géologues chercheurs de pierres précieuses, les ravitailler, évacuer les malades, transmettre le courrier... remplacer les cygnes blancs.

Les dirigeants de l'expédition avaient bien réussi, après d'interminables démarches administratives, force supplications et menaces, à obtenir un appareil. Mais il était si vieux, si mal en point qu'aucun aviateur n'acceptait de lui confier sa vie. Les candidats tournaient, le front barré d'une ride inquiète et la bouche dédaigneuse, autour du malheureux oiseau blanc penché sur une aile, tapaient négligemment sur ses pneus arrachés et abandonnaient sans pousser plus loin.

Kounitsyne, lui, rayonna en l'examinant. Après en avoir fait le tour, il monta dans la carlingue, manœuvra le "manche à balai", rêva quelques minutes, et, très sérieux, redescendit en affirmant : « Les

ailles sont bonnes... on peut voler. »

Les trois mois qui suivirent, Kounitsyne les passa à réparer l'appareil avec un mécanicien aussi passionné que lui. Une fois encore il eut peur : lorsque l'on s'aperçut qu'il avait été réformé. Mais il plaida sa cause avec tant de ferveur qu'une entorse fut faite au règlement : il était définitivement accepté.

Et son premier vol le mena à Niourba où il posa son cygne blanc en ce printemps de 1947. Les cygnes noirs, comme chaque année, criaillaient dans le ciel, revenant des pays chauds...



La crue des eaux passée, les détachements de géologues s'enfoncèrent dans la taïga, par les vallées désertes. Kounitsyne assurait la liaison entre les différents détachements et le siège central de l'expédition.

Avant lui, aucun aviateur n'avait sillonné ces régions. Les cartes détaillées n'existaient pas, personne n'établissait les prévisions météorologiques, mais Kounitsyne volait, l'inconnu ne l'effrayait pas.

Dans la taïga, évidemment, pas trace d'un aérodrome, pas l'ombre d'une tour de contrôle, personne pour indiquer la direction du vent à l'atterrissage, pas de pistes, même pas un champ uni : des arbres amoncelés à perte de vue sur des milliers de kilomètres. Aussi, pour atterrir et décoller, Kounitsyne choisit... les rivières. Du haut de sa carlingue, il choisissait une bande de terre ou un banc de sable, en bordure de l'eau, et s'y posait vaille que vaille.

Quand les vivres manquaient dans une équipe de chercheurs, un radio télégramme alertait le siège de l'expédition. Dans les deux heures, une dépêche laconique répondait : « Kounitsyne vole vers vous. » Kounitsyne volait. À l'heure précise son avion apparaissait au-dessus des tentes des géologues. De la cime des mélèzes le cygne blanc s'abattait en grondant, amorçait un virage et battait des ailes dans l'étroit couloir que laissent les arbres de la taïga poussant en bordure de l'eau. Kounitsyne pilotait au millimètre, la moindre erreur aurait tourné à la catastrophe. Le train d'atterrissage glissait sur l'eau et avec une précision scientifique se posait à l'extrémité de la bande de terre. Quelques tours de roue sur la piste de fortune et Kounitsyne coupait les gaz... pour s'arrêter souvent dans l'eau. Alors l'aviateur appelait vigoureusement à la rescousse : « Holà ! Venez m'aider ! Tirez-moi sur terre, avant que le courant ne m'entraîne. »

L'avion ramené sur la terre ferme, les géologues fêtaient Kounitsyne et, surpris, interrogeaient : « Mais comment avez-vous pu nous trouver ? Au ciel, il n'y a pas de repère ! » – « À ce petit nuage que

vous voyez là-bas », plaisantait Kounitsyne.

C'était un homme irremplaçable ; il réalisait l'impossible. Son audace calme apportait à l'ambiance de la recherche des diamants cet enthousiasme qui incitait les géologues à surmonter des obstacles à première vue insurmontables.

Mais, cette année-là, l'expédition et ses nombreux détachements ne découvrirent aucun diamant.



L'année suivante, on commença dès janvier à se préparer. En ces mois d'hiver, Kounitsyne devint malgré lui dans l'expédition « l'homme du jour ». Seul l'avion pouvait assurer, à travers les ouragans et les tempêtes de neige, la préparation des itinéraires de l'été, le dépôt des vivres sur les parcours de prospection envisagés dans les lointains campements, à plusieurs centaines de kilomètres. Seul Kounitsyne avait l'audace de voler pour établir les bases de recherches à venir. Avec un travailleur de l'expédition à bord, Kounitsyne sautait d'un futur camp à l'autre, pour les préludes de la saison de travail. C'est à cette époque qu'il se découvrit la passion des diamants : il emportait avec lui des livres de géologie sur les gisements diamantifères, écoutait et interrogeait les géologues.

Vers la fin de février il ne restait à préparer qu'un seul itinéraire : le cours de la Vilouï, la rivière où Niourbakan s'était jetée par désespoir. Longtemps Kounitsyne ne put prendre son vol : l'hiver yakoute était déchaîné, il faisait jusqu'à moins 60°, les tempêtes de neige ne cessaient pas. L'aviateur s'impatiait. Il suppliait qu'on l'autorisât à décoller : « Les intempéries peuvent durer jusqu'au printemps, disait-il. Les approvisionnements au long de la Vilouï ne seront pas assurés, l'itinéraire ne sera pas préparé, les recherches seront ratées. »

La tempête enfin se calma. Le jour même, Kounitsyne s'envola. Il emmenait avec lui un chercheur de l'expédition, son homonyme, lui aussi nommé Kounitsyne. Les deux Kounitsyne, Innokenti conduisant l'appareil, Piotr comme passager, se posaient en bordure des villages yakoutes, louaient des rennes pour l'été, déposaient des vivres ou en achetaient pour assurer des réserves... Lorsqu'ils eurent terminé, le détachement de la Vilouï pouvait sans crainte amorcer la prospection des diamants, aussi nos deux hommes prirent-ils le chemin du retour. Le temps était clair et beau : on fit savoir par radio que les deux Kounitsyne rentraient dans de bonnes conditions au siège de l'expédition.

L'ouragan les enveloppa soudainement. La tempête était si violente, le petit avion était secoué avec une telle force qu'Innokenti Kounitsyne

réussissait tout juste à maintenir l'appareil. Les rafales de neige balayaient la carlingue, les ailes craquaient comme si d'un instant à l'autre elles allaient se rompre. Innokenti ne parvenait pas à percer la masse de neige tourbillonnant avec rage, il lui fallait se résoudre à un atterrissage forcé pour attendre la fin de l'ouragan. En bas, c'était la taïga déserte, sauvage, plongée dans un silence glacé.

Comme à l'accoutumée, Innokenti choisit un ruisseau. D'en haut, sa surface semblait plane et ce n'est que trop tard, les roues à un mètre du sol, que l'aviateur s'aperçut que des blocs de glace, immobilisés par un gel subit, parsemaient la piste improvisée. L'appareil sursauta, se cabra, retomba avec fracas pour se briser sur un bloc de glace, désarticulé. Le cygne blanc des géologues ne survolerait plus les campements.

La radio était irréparable, les cartes avaient été dispersées par la tempête. Innokenti et Piotr ne disposaient que d'une paire de skis chacun, de dix kilogs de beurre fondu, de deux miches de pain, d'un revolver et de trois cartouches.

Tout autour, c'était le gel et le silence, un paysage immobile, statufié, mort.



Ils s'abritèrent de la tempête sous les débris de l'avion. La neige s'entassait autour d'eux, se glissait par les moindres fissures, pénétrait jusque dans leurs yeux malgré les bonnets de fourrure qu'ils avaient rabattus. Ils avaient froid, ils avaient faim, mais la bourrasque rugissante les bloqua plusieurs heures.

Lorsque finalement le vent s'apaisa, une première décision s'imposait : rester pour attendre les secours ou tenter d'atteindre un centre habité ? Ils se décidèrent pour le centre habité : la rivière était proche d'un village qu'ils connaissaient ; en une semaine, avec leurs skis, ils l'atteindraient. En avant !

C'était une erreur catastrophique. La tempête avait entraîné l'avion loin de sa route habituelle ; ils avaient confondu deux rivières qui se ressemblaient et s'enfonçaient vers le cercle polaire, dans la partie la plus déserte de la Yakoutie, qui ne compte qu'un million d'habitants pour un territoire grand comme cinq fois la France.

La neige tombait doucement, mollement et recouvrait leurs traces... les secours partis à leur recherche ne trouvèrent cinq jours plus tard que la carcasse vide de l'avion désarticulé. On les supposa dévorés par les loups !

Cependant, ils avançaient avec entêtement. Ils dormaient à l'intérieur de trous creusés dans la neige, mâchaient lentement les

rations qu'ils s'étaient imposées, se désaltéraient d'un glaçon sucé, marchaient lourdement et lentement, mais toujours du même rythme égal et obstiné.

Après quinze jours de cette marche épuisante, le pilote et son compagnon réalisèrent qu'ils s'étaient perdus. Rien ne laissait prévoir un village, nulle trace dans la neige n'annonçait la présence d'êtres humains. Le beurre et le pain touchaient à leur fin et les deux hommes, minés par des rations de famine, étaient à bout de force. Piotr s'écroulait de plus en plus fréquemment dans la neige, repartait de plus en plus difficilement. Il lui arriva même de pleurer, écroulé de tout son long sur le sol gelé, et de se refuser à repartir. C'est en se traînant, en s'appuyant d'arbre en arbre qu'à la mi-mars ils rejoignirent le bord d'une rivière inconnue. Incapables d'avancer un jour de plus, ils élevèrent une cabane primitive avec du bois mort, tassèrent tant bien que mal de la neige sur les branches entrecroisées et décidèrent d'attendre la débâcle des glaces pour pouvoir descendre le cours d'eau sur un radeau improvisé.

Innokenti réussit, par miracle, à tuer un tout jeune élan intrigué par leur présence : ce fut l'attente avec cette provision de chair fraîche, au long de journées pénibles et interminables, du soleil sauveur.



Le printemps fut précoce. Le soleil restait chaque jour plus longtemps dans le ciel. La neige fondait un peu et de minces gouttelettes tombaient des branches d'arbres. Un vent humide et tiède soufflait du sud mais la carapace glacée de la rivière ne bougeait pas.

La viande du jeune élan fut bien vite terminée. Piotr ne sortait plus que rarement de la cabane. Innokenti ne se portait guère mieux : sa blessure de guerre s'était réveillée et une douleur lancinante lui tenaillait les entrailles. Il n'en décida pas moins de reprendre la chasse.

Il ne restait que deux balles et chacune devait faire mouche, la vie était à ce prix. Des heures durant, il resta à l'affût, épiant les écureuils, les suivant de l'œil, tandis que glapissant et claquant des dents, ils sautaient d'une branche à l'autre. Il hésitait longtemps, le moindre risque lui était interdit. Sa main tremblait de faiblesse et ses yeux se brouillaient de fatigue, souvent à l'instant même où après avoir visé, il allait presser la détente : il reposait alors son arme pour attendre une occasion plus favorable.

Les deux balles firent mouche. À chaque fois il abattit un écureuil gros et noir dont ils consommèrent tout : ils tiraient un bouillon de la peau et broyaient finement les os pour pouvoir les avaler.

Mais ils n'avaient plus de balles et la rivière demeurait immobile.

Innokenti fouilla alors longuement la neige à la recherche des fraises ou des framboises sauvages de l'année précédente ensevelie au-dessous. Il arracha aux arbres leur écorce. Cuites à l'eau et réduites en bouillie les baies n'apaisaient guère la faim, pas plus que l'écorce, cuite des heures entières, qu'ils mâchaient ensuite longuement, les gencives douloureuses, malades et enflées.

Alors qu'il creusait la croûte glacée à la recherche de leur maigre pitance, Innokenti découvrit un jour une motte de pierres gelées et soudées. Il allait la jeter lorsqu'un furtif rayon de soleil se refléta avec un éclat éblouissant et chatoyant : « un diamant », murmura doucement Innokenti. Il trébuchait, tombait, se relevait péniblement en avançant vers la tente : « Piotr, Piotr... regarde ce que j'ai trouvé ! vois... un diamant ! ». Piotr s'appuya sur un coude, se souleva et sourit faiblement. Innokenti ne s'en préoccupa guère. Il fouillait les poches de sa combinaison à la recherche d'un morceau de papier et lorsqu'il l'eut trouvé, se souvenant des recommandations lues dans les livres de géologie, il y décrivit en détail le lieu de la découverte. Puis il enveloppa la pierre, de nouveau terne, avec précaution et l'enfouit dans la poche de poitrine de sa combinaison.



Les journées s'allongeaient et la nuit ne tombait plus si brusquement. Des vols d'oies sauvages criaient dans le ciel, remontant vers le nord. La vie revenait peu à peu dans la taïga morte depuis l'automne. De la seule petite hutte envahie par la neige, au bord du ruisseau inconnu, la vie se détournait obstinément.

Mais Innokenti ne se tenait pas pour battu : avec acharnement il luttait pour sa vie et celle de son ami. Il inventa de cuire des bourgeons de saule, enduits de glu et prêts à éclater, pour en tirer une tisane verdâtre qu'il partageait inégalement avec Piotr : deux gorgées pour Piotr, une gorgée pour lui. Il s'évanouit, lors de la recherche de nouvelles branches de saules, à deux reprises. Il se réveilla la tête plongée dans la neige humide, les tempes battantes, les yeux parcourus de points éblouissants, sans volonté... La deuxième fois, il regagna la tente en rampant, laissant dans la neige molle une tramée profonde derrière lui.

Et ce fut au prix d'un effort héroïque, un effort qu'aucune bête n'aurait accompli, que Piotr et Innokenti traînèrent quelques troncs d'arbres sur la glace et les lièrent pour en confectionner un radeau rudimentaire. L'opération épuisa leurs dernières forces. Innokenti demanda doucement en s'allongeant sur les troncs d'arbres : « Piotr, je

ne me lèverai plus, attache-moi fortement. » Et il ajouta péniblement « Le diamant... sur la rive... avec la description... dans ma poche... n'oublie pas... »

Ce furent les dernières paroles d'Innokenti Kounitsyne. Piotr n'y attacha pas d'importance, Innokenti, pensa-t-il, délirait...

Vers le milieu de mai, la glace se mit à craquer, se souleva, se décolla des rives et monta d'un bon mètre. Mais elle restait bloquée par l'amoncellement des blocs tout au long des rives et se mettait en branle d'abord sur le cours d'eau principal.

Le radeau monta, lui aussi, avec les glaces. Par précaution, Piotr s'attacha aux troncs, à côté d'Innokenti. Les deux amis, trop épuisés pour s'inquiéter, indifférents et immobiles, gisaient côte à côte sur leur autel de glace et de bois.

Un sourd travail rongea la glace, les blocs se soulevaient et retombaient, sous la pression accumulée, en fracas ininterrompu. Toute la rivière remuait en craquant. Puis, brusquement, tout bougea et avança... Piotr releva la tête, regarda la forêt défilier lentement, se pencha sur Innokenti : « Nous avançons, nous avançons ! » L'aviateur ne bougeait, ne répondait pas. Piotr cria plus fort... Les sourcils d'Innokenti frémirent un peu, un sourire à peine perceptible erra sur ses lèvres pâlies et gercées, ses paupières tremblèrent avant de s'ouvrir, pour la dernière fois, sur un ciel profond et bleu où de légers nuages planaient, baignant dans une lumière rose.

Le radeau voguait au long d'une taïga réveillée par le soleil. Dans la forêt, les ruisseaux murmuraient, les oiseaux pépiaient, des milliers de nouveaux sons, des milliers de nouveaux parfums emplissaient l'air d'une mélodie connue, éternelle mais toujours belle, la mélodie du printemps.

Sur leur radeau, deux hommes immobiles, heurtaient les blocs de glace, tourbillonnaient sur eux-mêmes, étaient parfois recouverts d'une vague glaciale et longeaient les futurs terrains diamantifères, encore inconnus où, plus tard, se monteraient les cités des chercheurs, les usines d'enrichissement et les derricks.

Ils flottaient vers les hommes...



Une semaine plus tard, des Yakoutes repêchaient sur la Vilouï, un radeau sur lequel deux hommes étaient attachés. L'un était mort ; on l'enterra au bord de la rivière. L'autre, dans le coma, fut transféré en hélicoptère loin vers le sud.

Piotr resta longtemps à l'hôpital entre la vie et la mort et trois mois plus tard seulement, on sut que l'homme à la combinaison fourrée tout

usée, enterré sur les bords de la Vilouï, était l'illustre Innokenti Kounitsyne, premier aviateur « diamantifère » de Sibérie.

Le secret du diamant qu'il avait trouvé était mort avec lui. Deux années plus tard, les géologues fouillaient, sans le savoir, l'endroit où s'était dressée la petite hutte envahie par la neige et y découvrait l'un des gisements diamantifères les plus riches de la fabuleuse Sibérie.



Innokenti Kounitsyne, pionnier-héros, repose aux côtés de Niourbakan dans le grand nord sibérien.

Qu'un avion survole la Vilouï et dans sa carlingue, le pilote se découvre puis agite lentement de droite et de gauche les ailes de son oiseau métallique... En hommage... comme depuis des siècles les cygnes battent des ailes à chaque printemps en hommage à Niourbakan.

Tous deux sont éternellement vivants dans les légendes de l'empire du froid et des diamants.

Le forgeron et l'ours



FORGERON sur la rive du lac Baïkal, il s'était construit une petite cabane dans la taïga, à six kilomètres du village. Lorsqu'il était saturé de charrettes à remettre en état, de roues à monter et de chevaux à ferrer, il empoignait son fusil et du tabac, sifflait son chien et voguait vers son repaire. Il s'asseyait dans la cabane, fumait ou rêvait. Si l'humeur lui en chantait, au retour, il chassait l'écureuil ou le coq de bruyère, un rôti pour le soir. Il revenait d'une de ces promenades « bonnes à l'âme » lorsque son chien l'alerta par des jappements proches. Il saisit son fusil à deux mains et s'essaya à le rejoindre à travers les taillis. Un ours avait traqué un cerf à la course, l'avait rejoint, achevé, mangé en bonne partie et cachait les restes sous les broussailles, en prévision des jours à venir, lorsque le chien le découvrit et appela le forgeron – qui, sans méfiance accourait, son fusil chargé au plomb d'écureuil. L'ours sentit la présence d'un homme et, convaincu qu'on en voulait à ses réserves de viande fraîche, lui qui n'attaque jamais l'homme, se prépara à la bataille... et se cacha derrière un énorme tronc d'arbre abattu. L'homme parvenu à la clairière, l'ours tourna l'arbre et, de liane, courut sur lui. Le forgeron réussit à ôter son plomb d'écureuil, à glisser une des cartouches de réserve destinées aux ours que la tradition enseigne à toujours porter sur soi dans la taïga... et tira. Mal. La surprise jouait pour l'ours. Affolé, l'homme visa mal et l'atteignit à l'aisselle. La blessure ne fit qu'irriter l'ours qui se redressa, hurlant, la gueule ouverte, les bras ouverts pour l'accolade mortelle. Pas le temps de glisser une deuxième cartouche ; l'homme saisit sa hache à la ceinture et par deux fois frappa. Aussi fort qu'il le put. Mais dans sa précipitation, il frappa au front, non pas du tranchant mais du côté masse de la hache. L'ours,

sur le front, est protégé par quinze centimètres d'une chair élastique. Il ne sentit même pas les coups qui, assénés du tranchant, lui auraient fendu le crâne : il enlaça l'homme qui dégaina son poignard et l'enfonça jusqu'à la garde. L'ours lui laboura le dos des reins à la nuque, sillon sanglant sur des vertèbres à nu.

L'homme retira son poignard et le plongeait, de nouveau, à mi-lame seulement, l'ours lui entamait le crâne de sa mâchoire. Une troisième fois le poignard frappa, mais à peine, l'ours d'un coup de gueule avait enlevé la moitié de la tête de l'homme. L'homme s'écroula et d'un dernier geste plaça ses deux mains jointes sur sa joue intacte. L'ours sans forces pour l'achever, retourna derrière l'arbre pour surveiller en agonisant ses provisions et l'homme qui se mourait.



Par deux fois frappa, aussi fort qu'il le put

On les retrouva le lendemain, morts tous les deux. Les traces dans la neige, les blessures, les douilles... On reconstitua la tragédie. L'ours mesurait deux mètres quatre-vingts.

— Mais pourquoi n'a-t-il pas fui ? ai-je demandé.

— On ne fuit jamais devant un ours. Il rattrape le chasseur en trente mètres, se redresse de toute sa taille et des deux pattes l'écrase en lui brisant la colonne vertébrale... Dans ces cas, on lui lâche les plombs à écureuils dans les yeux ; aveuglé, il est impuissant ; on l'achève finalement.

Épisode rare. L'ours est peureux et n'attaque jamais le premier. Les jeunes filles qui vont se ravitailler en baies dans la taïga en rencontrent parfois... L'ours s'enfuit d'un côté, les jeunes filles de l'autre, et tous en sont quittes pour la peur.

L'ingénieur en détresse



A débâcle commençait sur l'Angara. La rivière craquait, se gonflait, éclatait avec des bruits sourds. Sur les rives s'amoncelaient des pans de glace rejetés, brisés, morcelés. Bientôt les premiers blocs glacés tournant, se heurtant, montant les uns sur les autres, filèrent au centre de la rivière. Avant d'atteindre les piles du barrage en construction, les gorges du Padoum les saisissaient dans leur goulet, les aggloméraient en un train continu, à vitesse accélérée, qui se fendait en deux bras scintillants dans les remous qui protégeaient chacune des colonnes de béton sur lesquelles se montait le barrage de Bratsk.

Demain, après-demain, toute la croûte gelée de la rivière entrerait en mouvement, des milliers de tonnes de glace descendraient au coude à coude le courant, irrésistibles de force, d'une puissance à endommager les éléments de soutien du barrage tendu comme un trait d'union entre les deux parois rocheuses des gorges.

Une surveillance, loin en aval, était nécessaire, pour localiser les amoncellements trop importants de glace, les surveiller, attendre leur dislocation et, si elle ne se produisait pas avant le barrage, intervenir à la dynamite, les morceler de force.

Aussi l'ingénieur en chef adjoint s'envola-t-il en hélicoptère, un beau matin, pour remonter l'Angara.



Les pales tournoyaient en miaulant dans l'air vif et sec ; sous le

ventre de l'hélicoptère, les glaces s'enfuyaient en sens inverse, courant dans la même direction comme des moutons conduits par un bélier invisible. À cinquante kilomètres du barrage, rien d'anormal n'était encore à signaler. Du menton, le pilote demanda s'il fallait poursuivre encore ou revenir. L'ingénieur en chef, Sabourov, demanda d'un coup de tête vers l'avant d'avancer encore un peu et des deux mains ouvertes, les doigts écartés, précisa : « Une dizaine de kilomètres. »

Brusquement, le moteur hoqueta... les deux hommes se regardèrent, des points d'interrogation dans les yeux. Mais le ronflement bruyant reprit et ils eurent le même soupir de soulagement. À peine rassurés, ils froncèrent de nouveau les sourcils, s'interrogèrent à nouveau du regard, le moteur toussait encore... Le pilote inspecta fébrilement le cadran de bord et les yeux ronds de ses indicateurs, jura soudain, tira à lui une manette et se pencha pour fouiller du regard le lit de la rivière...

Il était en panne d'essence, avait branché la réserve de secours, n'avait plus que quelques minutes de vol !

Chance, hasard, coïncidence, une île, minuscule mais suffisante, s'offrait cent mètres plus bas. Elle les hébergea.



La situation manquait de charmes. La radio de bord était bien trop faible pour émettre un message de détresse susceptible d'être perçu de Bratsk. Ils s'étaient posés bien trop loin d'une quelconque route aérienne pour qu'un avion passe au-dessus d'eux... Et qui se hasarderait dans le tourbillon déchaîné des glaces, à une telle époque, pour une excursion ?

La seule solution, comme toujours dans la taïga, que ce soit dans la tempête de neige ou lorsque le feu fait rage, que l'on soit perdu sans rémission ou encerclé par les glaces, ne pouvait être que d'attendre. Attendre des secours de l'extérieur.

Ils attendirent.

À tour de rôle, pour se réchauffer, ils enfilaient la combinaison fourrée du pilote, une heure chacun. Ils tentèrent avec succès d'allumer un feu. Mais ce fut ensuite une histoire du diable pour l'éteindre. Il se répandait de brindille en brindille, s'étalait sous la brise légère, menaçait d'atteindre l'hélicoptère et de le transformer en torche, avec les deux hommes.

L'ingénieur, sa veste à la main, le pilote avec sa combinaison fourrée, menèrent une danse endiablée pour étouffer à grands coups le feu envahissant.

Il fut circonscrit, puis éteint. Cette gymnastique effrénée les avait,

tout de même, réchauffés pour deux heures.



La cabine ne recelait qu'un sandwich et les poches des deux hommes que quelques bonbons oubliés et destinés à leurs enfants : le repas fut maigre.

La nuit tomba sans que rien ne vînt troubler le défilé incessant des glaces, l'immobilité de la taïga proche, l'air pur et de plus en plus glacial. Ils fumaient cigarette sur cigarette pour tromper l'attente, estomper la faim qui leur nouait l'estomac, et se réchauffaient un peu les mains au bout incandescent. Ils s'assoupissaient brièvement, étaient réveillés par le froid, s'agitaient dans la cabine ou même couraient autour de l'île pour activer la circulation du sang, regardaient fréquemment les cadrans de leur montre à la lueur tremblotante d'une allumette, se racontaient des histoires de chasse pour hâter la venue du matin. Pas un nuage n'obscurcissait le ciel et le pilote entreprit d'initier l'ingénieur au secret des constellations, poétiquement baptisées par les chasseurs Nanaï.

— Quand un Nanaï parle des étoiles du ciel noir, il commence toujours par dire : « Vois-tu combien elles sont, autant que de jeunes filles sur la terre, toutes plus belles les unes que les autres. » Ensuite de la voie lactée, il dit : « c'est la trace des skis du chasseur, très large comme tu vois ; maintenant, remarque le séchoir à poissons, et son échelle posée contre lui » : ce que nous appelons, nous, la Grande Ourse et la Petite Ourse. Il montre ensuite le chasseur qui poursuit un cygne en périssière et ne le rattrapera jamais ; puis la demi-peau de bête...

Mais le pilote ne s'y retrouvait pas très bien dans le folklore céleste des Nanaï, l'ingénieur ne l'écoutait que d'une oreille distraite... L'attente était de plus en plus pesante et c'est dans un silence tendu que se leva, enfin, le petit matin blafard.



Il éclairait le même paysage désolé, vide. Le dégel s'accroissait, les blocs de glace commençaient à décrocher des rives et une armée blanche, sur le flot sombre, descendait en rangs serrés vers Bratsk.

Une heure plus tard, un ronflement de moteur éveillait les échos sur les berges et un monoplane minuscule, rasant les flots, apparaissait au détour de la rivière. Cris, gesticulations des deux prisonniers de l'île, bien inutiles, l'hélicoptère aisément reconnaissable les signalait

suffisamment. Le monoplan tourna et retourna au-dessus d'eux, piquant de plus en plus près et, au terme d'une glissade savante, lâcha un volumineux paquet... qui tomba à l'eau.

Mais ils étaient retrouvés ! C'était l'essentiel ! Le monoplan ne s'attarda pas, battit des ailes, et s'enfuit vers Bratsk.

Le moral était au beau fixe, le temps glacial et les estomac désespérément vides.

Les deux hommes creusèrent la neige pour y découvrir, conservées par le gel hivernal, les framboises de l'été précédent. La cueillette n'était ni rapide ni considérable mais tuait l'ennui et calma un peu les gargouillements de leur ventre. L'un comme l'autre évitaient soigneusement, malgré leur envie, de se gaver de neige... ils savaient trop bien les dégâts occasionnés par la blanche nourriture dans un organisme vide.

Ils s'amusèrent à faire des ricochets sur les glaces imperturbables qui défilaient sans fin.



Au début de l'après-midi, un autre bruit de moteur leur fit lever la tête. Rien dans le ciel !

Ils aperçurent bientôt un canot qui louvoyait entre les glaces et piquait dans leur direction. Ouf ! L'accostage se révéla difficile, les blocs de glace menaçaient de prendre par le travers le canot et plus de vingt minutes d'essais infructueux, en repoussant à la gaffe les blocs trop entreprenants, furent nécessaires avant que les deux naufragés de l'île tombent dans les bras de leurs deux sauveteurs.

D'abord manger ! Sur un petit réchaud à pétrole des pilmeris(11), des tranches de renne et du thé passèrent successivement avant de redonner au pilote et à l'ingénieur couleurs aux joues et chaleur aux membres. Deux petits verres de vodka à 90° achevèrent l'euphorie et c'est le cœur léger et la tête chaude qu'ils s'embarquèrent.

Le canot ondoyait entre les glaces, évitait d'une accélération les plus entreprenants des blocs, ceux qui tournoyant, rebondissant sur d'autres, revenaient sur le canot avec une force accrue, se faufilaient entre les arêtes coupantes, et, hormis le chauffeur, les trois hommes armés de gaffes couraient d'un bord à l'autre pour repousser l'assaut incessant.

Et brusquement, ce fut, une fois encore, la panne... le moteur ne répondait plus.



Ils jurèrent, assez grossièrement.

Pas question de se laisser glisser au fil du courant ! les gaffes ne suffiraient pas à empêcher une collision si le moteur n'était plus là pour brusquement accélérer ou au contraire freiner et, le premier bloc bien affûté fendrait en deux le canot nullement conçu comme un brise-glace.

Il fallait gagner la berge, au plus vite.

Le conducteur, en proue, commandait le mouvement. De leurs gaffes, les quatre hommes s'escrimaient à la fois à repousser l'avance des blocs et à s'appuyer sur eux pour couper vers la berge droite. Impossible de coordonner l'activité : quand l'un poussait vers la droite, grâce à un bloc propice, l'autre poussait à gauche pour éviter un tranchant dangereux... Plusieurs fois l'embarcation fit des tours entiers sur elle-même, toujours entraînée par le courant. Les quatre hommes ruisselaient de transpiration, épuisés au bout d'une demi-heure par ce travail de titans, et sans avoir gagné un mètre vers la berge. Tiendraient-ils longtemps à ce rythme ?

Heureusement, la rivière traçait une immense courbe sur la droite, le courant les poussa vers la berge gauche. Ce n'était pas le moment de faire la fine bouche et de regretter la berge droite, moins escarpée. À nouveau pleins d'énergie, ils se remuèrent comme des diables et finalement aboutirent dans un amas de glaces, entassées par le courant dans la courbe. La berge était à quatre-vingts mètres, que faire ? Tenter la chance et se lancer sur les blocs instables en abandonnant le canot ou bien essayer avec les gaffes de se frayer un passage jusqu'à la terre ferme ?

Ils n'eurent pas le loisir d'en délibérer, le conducteur du bateau poussa soudain un cri : un énorme bloc de glace s'engouffrait dans le chenal qu'ils avaient suivi à la vitesse d'un cheval au galop.



Se heurtant avec fracas aux glaces accumulées, rebondissant d'un bord du chenal à l'autre, l'énorme morceau de glace scintillante mit tous les blocs en mouvement à la fois et continua à se précipiter sur le canot qui déjà geignait sous la pression accumulée.

Saisissant un rouleau de corde le conducteur du canot sauta du bateau et s'élança sur les glaces flottantes en hurlant : « Vite, vite le bateau va couler ! Vite, vite ! » Deux fois il tomba à l'eau mais à chaque fois il réussit à reprendre pied. L'autre sauveteur, l'ingénieur et le pilote suivirent avec un temps de retard. Le pilote glissa, s'enfonça dans un trou d'eau, s'agrippa à un bloc de glace, réussit à s'y agenouiller mais, à peine debout, le bloc bascula sous lui et il

replongea la tête en avant... Les deux suivants, après chacun un bain involontaire mais tout près du rivage, où ils avaient pied, rejoignirent le conducteur du canot, la corde à la main. Où était le pilote ? Ils aperçurent soudain son bras qui s'agitait au-dessus des glaces, puis sa tête effarée, ruisselante d'eau, les yeux affolés : il se cramponnait désespérément, incapable de remonter, incapable d'avancer, paralysé par sa combinaison fourrée et le froid qui le gagnait, faiblissant à vue d'œil, condamné !

« Ne bouge pas », hurla le conducteur et brandissant la corde, il lui en lança l'extrémité. Une fois, deux fois. À la troisième fois, le pilote l'attrapa, s'y suspendit des deux mains et d'un dernier effort se hissa sur la glace. Il respirait difficilement, tant son corps était secoué de mouvements convulsifs, une seule idée fixe l'habitait : « tenir la corde ». À eux trois ils le halèrent sur la berge, incapable de remuer.

Cinq minutes plus tard un grand feu séchait leurs vêtements trempés. Le pilote fut mis totalement nu et frictionné avec énergie, sur tout le corps, avec de la neige. Le conducteur du canot avait sur lui un flacon de vodka : à trois ils en burent la moitié, le pilote ingurgita le reste.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'ils repartaient.

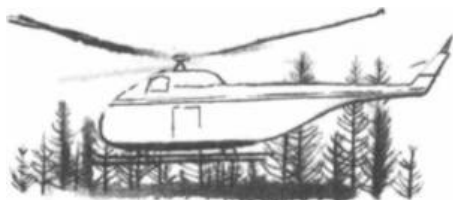
*

Pas très vite. La fatigue alourdissait leurs membres et... la berge était surmontée d'une paroi verticale, encore enneigée par plaques, glissante et compacte.

Deux heures, deux heures exténuantes les virent collés à flanc de paroi, se contorsionnant, s'écorchant les mains et les genoux... En haut, trente kilomètres à pied les attendaient, une nuit de marche en perspective.

Une voiture croisée six kilomètres plus loin... leur évita ce dernier calvaire.

Aucun des quatre ne souffrit même d'un rhume !



Un mois de vacances... originales



LS s'embarquèrent en fin d'après-midi, à Kultuk, à l'extrémité sud du lac Baïkal, sur un bateau de pêcheurs.

Le soir même le cuisinier du bord les régala d'omouls, ce saumon particulier au Baïkal, inconnu dans le reste du monde.

Le bateau avançait régulièrement, au teuf-teuf monotone de son moteur, sous une lune luisante bleuisant les courtes vagues aux crêtes frisées par un vent léger et parfumé.

Le capitaine leur montra, au passage, le rocher du chaman qui marque la naissance de l'Angara, fille unique du lac majestueux. Quatre cents rivières se jettent dans le Baïkal, grand comme la Belgique, une seule en sort : l'Angara. La légende veut que ce soit le fier Iénisséï, puissant et impétueux amoureux de la jeune fille, qui lui ait envoyé un oiseau messenger lui demandant de l'épouser. Le lac aurait refusé de laisser partir sa fille unique... mais profitant de la nuit, du sommeil de son père, la belle Angara aurait commencé à attaquer la rive pour rejoindre son fiancé. Réveillé, le lac courroucé aurait, sur les conseils du chaman noir, lancé un énorme rocher pour lui barrer la route mais... dans un grand élan d'amour, l'Angara l'aurait contourné pour rejoindre l'Iénisséï, et mêler éternellement ses eaux limpides à celles tumultueuses de son amoureux...

Leur première nuit de vacances fut bercée par la légende et les vagues courtes de l'immense tache d'eau.

Depuis trois mois ils préparaient cette incursion géologique. À l'institut, l'organisation komsomole avait proposé que des groupes se constituent, pour les vacances, sac au dos, marteau de géologue en main, explorent la taïga, et découvrent ses secrets et ses richesses, joignant l'agréable du repos scolaire à l'utile de la prospection.

À cinq, ils avaient choisi de débarquer tout en haut du Baïkal et de fouiller un secteur de la forêt et pendant trois mois ils avaient étudié la structure des couches de terrain, l'art et la manière d'effectuer des prélèvements, avaient réuni trois tentes, des cordes, des pitons, un fusil à deux coups et une carabine de petit calibre, seize jours de vivres, plus une carte détaillée et une boussole pour chacun.

Et ils portaient pour un mois, sur un tracé de cent vingt-six kilomètres à partir du point zéro, où le bateau les déposa quatre jours plus tard, après une croisière sans histoire, pleine de soleil et de rires.



Les trente premiers kilomètres furent faciles : un sentier tracé où ils avançaient en file indienne. À noter cependant un orage bref mais torrentiel qui les trempa jusqu'aux os, eux et leur chargement. Le lendemain, un deuxième orage leur fit subir le même outrage avec un plaisir supplémentaire : il se transforma en grêle. Ils profitèrent de l'occasion pour passer à gué un torrent gonflé par les deux déchaînements du ciel. Méthode recommandée : le premier s'aventura, une longue perche à la main dans l'eau bouillonnante, tâtant du pied et de la perche le passage. Une longue corde le ceinturait, solidement maintenue par les quatre autres. Deux fois il tomba, recouvert par le flot du torrent, mais ressurgit, cramponné à la corde, les cheveux dégoulinants d'eau... et il passa. Il choisit alors un tronc vigoureux, y lia solidement la corde et les trois suivants le rejoignirent, accrochés d'une main à ce fil d'Ariane, de l'autre maintenant sur leurs têtes les chargements instables : tout se passa bien. Le cinquième – il n'était pas question d'abandonner la corde – se la passa autour de la taille et de l'autre côté du torrent franchi, ses quatre compagnons le halèrent.

Le sentier facile était terminé : la taïga vierge les attendait de pied ferme sous son calme trompeur.



Ils décidèrent, avant l'attaque de front, de passer une journée de repos dans la cabane de chasseur qui terminait la piste tracée. Lavage, cuisson du pain dans un four de fortune entre quatre pierres plates,

chasse aux vitamines C : fraises, myrtilles, chasse aux perdrix cuites à la broche, pêche de poissons, rôtis sous la braise, la journée passa très vite entre ces occupations à la Robin des Bois et à la Robinson Cruséoé.

La soirée fut féérique.

La nuit tombée, l'air se remplit soudain d'étincelles bleuâtre. Des milliers d'étincelles bleuâtres, intermittentes, s'éteignant et se rallumant, se déplaçant : la nuit pétillait. Le plus jeune, dix-huit ans, prit peur à ce spectacle étrange et saisit le fusil : cet inconnu papillotant l'affolait. Qu'annonçait ce fourmillement lumineux ? Fetchenko qui, de ses vingt années, dirigeait le groupe, le rassura en trois mots : « des vers luisants ». Des milliers de vers luisants étincelaient dans l'herbe, les buissons, les fourrés et même dans les arbres, en un ballet incessant et fantastique de lueurs tournoyantes.

Longtemps, hypnotisés par la phosphorescence des insectes et l'enchantement de leur pullulement lumineux, ils retardèrent l'heure du repos nocturne.



Avant de quitter la cabane hospitalière, ils fendirent du bois, ramassèrent de l'écorce sèche et reconstituèrent les réserves de combustibles qu'ils avaient trouvées à leur arrivée. De plus, ils se délestèrent de l'équivalent d'une journée de vivres en boîtes de conserves, d'un peu de sel et de riz qu'ils enveloppèrent soigneusement, et d'une boîte d'allumettes. Le tout posé en évidence sur une tablette, à mi-hauteur du mur, hors de portée des animaux de passage.

Ils avaient trouvé sur place, à la pointe de leurs fusils, de la viande fraîche, dans la forêt des fruits, dans la rivière du poisson, donc leurs boîtes de conserves inutilisées – la loi de la taïga est formelle – devaient demeurer sur place et sauveraient peut-être plus tard une équipe traquée par le froid et la faim.

De même la réserve de bois devait être reconstituée avant le départ !

Pour être respectée, la loi n'a pas toujours besoin d'être écrite : dans la taïga, si une cabane est en désordre, ses vivres pillées, ce peut être une question de vie ou de mort, et chacun sait que seul un ours peut s'être aussi mal conduit !



Ils attaquèrent de front. Personne n'était passé, depuis sans doute des dizaines d'années, des centaines peut-être, ou jamais... par ce col

abrupt couvert d'une végétation dense. Ils l'escaladèrent à quatre pattes, les sacs déséquilibrés basculant d'une épaule à l'autre, les mains lacérées par les épines, les ronces et les roches aiguës, le visage zébré en rampant, incapables qu'ils étaient d'écarter de leurs mains accrochées à la pente l'emmêlement inextricable des broussailles, au point qu'ils avançaient la tête la première, les yeux mi-clos pour les protéger, autant que faire se pouvait, des pièges du fouillis végétal.

L'ascension s'éternisa quatre heures.

Au sommet, la vue ne plongeait que sur des têtes d'arbres moutonnant à l'infini. Les cinq amis étaient si épuisés qu'ils demeurèrent allongés plus d'une heure, le ventre au soleil, avant de trouver la force et le goût d'allumer un feu, de chauffer leurs conserves et du thé.

Puis ce fut la descente, la plongée sur la vallée. Non plus à quatre pattes, mais sur le dos cette fois. Mains en arrière, jambes en avant, le sac à dos servant de frein, toujours dans les broussailles, les épines, les branches, tantôt roulant, tantôt culbutant, tantôt glissant, fouettés, griffés, giflés...

Ils posèrent pour la nuit leurs tentes au bas de la descente.



La vallée n'était qu'un tapis de hautes herbes sur un marécage asséché. Des herbes si hautes et si épaisses qu'un homme y disparaissait. La colonne des cinq s'y engouffra et y disparut. À peine un léger frémissement à l'extrémité des tiges trahissait son passage. À droite, à gauche, au-dessous comme au-dessus d'eux il n'y avait plus que de l'herbe. En la dégageant au-dessus de leurs têtes : simplement un morceau de ciel bleu. Il leur semblait qu'ils avançaient dans un fleuve vert aux eaux immobiles. De temps à autre, ils hissaient l'un des leurs sur leurs épaules pour vérifier la direction : on s'égare aussi facilement dans une steppe marécageuse qu'en pleine forêt. Plusieurs fois ils redressèrent la direction, visant la sortie de la vallée et malgré eux, amorçant des mouvements tournants. Une sourde appréhension habitait la petite troupe enfouie, cernée par l'herbe ! Quelques aigles venus planer au-dessus d'eux en décrivant de larges cercles ne détendirent pas l'atmosphère. Ils se trouvèrent soudain nez à nez avec un couple de daims qui s'enfuit précipitamment dans un long crissement d'herbes frôlées. Fetchenko, fusil en main, hissa rapidement sur deux épaules, ne put cependant placer une balle : les daims avaient été engloutis ; même leurs têtes lors de leurs bonds n'apparaissaient pas : un léger tremblement des longues tiges indiquait seul leur passage précipité.

En fin d'après-midi seulement ils surgirent de l'aquarium de verdure... pour constater que la vallée était fermée par une cascade de trente mètres.

Ce serait pour le lendemain !



Pendant une heure ils s'escrimèrent à tenter un passage sur les côtés de la cascade. Impossible ! Deux pans de rochers abrupts fermaient la vallée et pour éviter la cascade il aurait fallu revenir en arrière, s'enfermer de nouveau dans la masse verte des herbes et tenter l'escalade des pentes à mi-distance du col et de la cascade. Solution téméraire et incertaine !

Fetchenko décida de tenter l'aventure. Il se déshabilla complètement, s'attacha à une longue corde que maintenaient ses compagnons et s'enfonça, tout contre la paroi, dans la masse d'eau. Un code avait été convenu : il tirerait un coup sec sur la corde pour avertir que tout allait bien et de le laisser avancer, deux coups pour indiquer un danger et qu'il fallait le tirer en arrière, trois coups pour inviter le reste de la cohorte à le suivre, tout habillée, elle, avec les sacs et les provisions.

Les coups espacés s'enchaînèrent d'abord à un rythme régulier. Puis trois coups leur succédèrent. Étonnement des quatre : Fetchenko n'avait pas aussi vite traversé la cascade ! Que se passait-il ? S'était-il trompé ? Était-il en danger et au lieu de deux avait-il, par mégarde, tiré trois fois ? Ils hésitaient : suivre ? attendre ? ramener le chef de file aussi vite que possible ?... lorsque la corde transmit à nouveau, nettement, trois appels, puis se tendit comme pour insister sur la nécessité d'avancer.

Ils s'attachèrent tous les quatre, se plaquèrent contre la paroi et pénétrèrent résolument dans la masse d'eau. Le temps de respirer une fois entre deux trombes et ils étaient trempés comme des biscuits dans une tasse de thé. L'eau les frappait violemment de toutes parts, rebondissant sur les aspérités rocheuses, tantôt les plaquant contre la paroi, tantôt les rejetant... Impossible de distinguer à trois centimètres le chemin à suivre dans cette avalanche écumante. De l'épaule, seulement, ils contrôlaient leur avance au long du mur rocheux. Par instant, l'un des quatre se trouvait entre deux jets violents et volontiers aurait respiré un peu plus longuement, mais devant ou derrière l'un des partenaires se trouvait, lui, sous la douche violente et imprimait à la corde une accélération qui ne laissait pas le loisir à ses coéquipiers de se reprendre entre deux jets puissants.

Et soudain ce fut le calme. Fetchenko les attendait au beau milieu de

la cascade où la proue d'un immense rocher ménageait, au milieu des éblouissements, un emplacement tranquille où une tente aurait tenu à l'aise.

L'épreuve était terminée ! Plus haut, invisible mais réelle, une barre rocheuse écartait sur toute l'autre moitié de la cascade les eaux qui laissaient un couloir d'un bon mètre pour déboucher sur l'éternel, l'inévitable entassement d'arbres jusqu'à l'horizon.



Les cinq jours suivants furent calmes. Ils parcouraient huit à dix kilomètres par jour, entre les troncs, par-dessus les ruisseaux, par-dessous les arbres renversés, tantôt mouillés, tantôt brûlants... Le seul incident : une rencontre...

Assis au pied d'un cèdre, ils prenaient un peu de repos lorsque des bruits étranges les alertèrent. Fusils en mains ils se relevèrent et s'approchèrent avec précaution... pour découvrir un ours.

L'animal dressé sur ses deux pattes secouait de toutes ses forces un jeune arbre. Le vent soufflait de face et ceci expliquait que le fauve n'eût pas senti les cinq explorateurs scolaires. Des abeilles tournoyaient dans l'air et descendaient en commando s'attaquer à l'ours. C'était une chasse au miel ! Sous les piqures, l'ours tressaillait, se frottait la gueule avec ses pattes, se roulait à terre en battant furieusement l'air et revenait à l'attaque. Il avait, pour une raison inconnue, renoncé à monter à l'arbre, et s'efforçait de le déraciner, tantôt en le secouant de ses deux pattes, tantôt en s'élançant pour frapper de tout son poids le tronc de son épaule. Entre deux coups de boutoir le fauve s'asseyait à terre, comme pour mesurer la besogne encore à accomplir. Rien ne le pressait !

Reposé, il se relevait pour renouveler ses attaques. Il irait, si l'arbre résistait aux coups, jusqu'à ronger le tronc de ses crocs pour l'abattre sûrement... Jusqu'où peut aller l'amour du miel !

Mais Fetchenko ne voulut pas attendre l'issue certaine de la lutte des abeilles et de l'ours ; d'un geste, il entraîna ses compagnons fascinés, silencieusement et contre le vent, dans le bois touffu.

Avec deux méchants fusils, déranger un ours à la chasse de son dessert favori, n'était pas prudent...



Le lendemain ils longèrent un marais... Commença alors le supplice des moustiques. D'abord des centaines, puis bientôt des milliers de

moustiques. Les pommades, les poudres, les lotions emportées en prévision du fléau s'avérèrent peu efficaces. Rien n'y faisait. Les moustiquaires autour des visages furent aussi abandonnées : elles se couvraient d'une masse grouillante et noirâtre, laissant passer quelques imposteurs qui tournaient ensuite incessamment en rond à l'intérieur de la prison de gaze, en multipliant les dégâts, puis elles entretenaient une chaleur lourde, suffocante, derrière leur grillage léger : nos cinq bonshommes étouffaient, ils s'en séparèrent.

Ne restait que le terrible remède de l'homme contraint : la patience. Ils chantèrent, sifflèrent, s'interpellèrent, s'essayèrent à rêver à d'autres sujets moins piquants... et tinrent ainsi deux jours. Mais le troisième jour le nuage de moustiques se gonfla de nouvelles unités et comme irrité de cette indifférence, multiplia les attaques en piqué. Une heure, deux heures, ils subirent en silence... mais bientôt les chants se transformèrent en rugissements et les cinq compagnons de la taïga, excédés, écrasaient en criant de douleur des milliers de moustiques sur leurs visages tuméfiés, boursouflés au point même que leurs parents ne les auraient pas reconnus.

La nuit, un feu de bois vert, sous la tente, leur permettait de dormir en respirant mal, enfumés, mais... sans moustiques !

Puis ils laissèrent le marais derrière eux, et les moustiques, enfin, disparurent.



Trente kilomètres, à nouveau, sur un sentier tracé, les conduisirent à leur centre de fouilles.

Ils ne s'éloignaient guère du camp, manquant d'armes lourdes pour les gros dangers. Ils se déplaçaient en groupe, patrouille en pays inconnu, collectionnant échantillons de roches ou de terrains, annotant soigneusement leurs trouvailles, partant un jour sur trois à la pêche ou à la chasse pour varier les menus de conserves.

Un avion les ramena à Irkoutsk, un mois après leur départ, bronzés, tannés et heureux : ils avaient trouvé du mica à trois emplacements différents et deux sources aux propriétés médicinales certaines.

Et peut-être dans un an, ou dans dix, après confirmation par des géologues professionnels, s'ouvrira-t-il, là, justement où les moustiques s'acharnaient sur eux, une mine de mica...



Le docteur des rennes



'HIVER tomba à l'improviste avec une gelée soudaine. Il neigea. Une blancheur crue courait jusqu'à l'horizon rejoindre le bleu pâle du ciel. La mer déchaînée agitait sa masse sombre.

Le vent du nord poussait les glaces vers le rivage dans un grondement de tempête qui ne cessait ni jour ni nuit. Les vagues majestueuses soulevaient avec lenteur les morceaux de banquise pour les abandonner soudain et les reprendre encore. Des pavés de glace se balançaient en se heurtant aussi loin que portait le regard et se heurtaient, se brisaient de plus en plus fragmentés au fur et à mesure qu'ils approchaient du rivage, perdant leurs arêtes vives, s'arrondissant dans ces heurts sans fin.

Les vagues se jetaient en grondant sur la grève et les boules de glace éclataient en dispersant loin sur la terre ferme leurs éclats brillants. Tout au long de la côte, ce n'était qu'un amoncellement, qui parfois atteignait dix mètres de haut, de glaçons menus, sous les ailes battantes de milliers de mouettes glapissantes. Le soleil teintait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel cet entassement de faux diamants...

L'hiver était là...

Méviot, du sommet d'une colline de glace, appuyé sur son javelot, fixait les rouleaux de houle caparaçonnés de glace, fasciné par la force terrible de la mer.

Derrière lui, dans la vallée d'une blancheur aveuglante, son équipe partait vers le sud. La longue caravane noire avançait lentement, presque imperceptiblement à cette distance. Sur ses flancs, les rennes non attelés dessinaient une longue frange sombre.

Les parcours avaient été fixés depuis longtemps, qui franchiraient rivières, vallées et cols sans cesse, jusqu'à la fin de l'hiver

interminable, jusqu'à la disparition de la neige, jusqu'au premier soleil revenu. L'équipe alors reviendrait aux pâturages d'été de la côte.

Après avoir aspiré une dernière fois à pleins poumons l'air marin, Méviet descendit la colline d'un pas décidé, détacha les deux rennes blancs de la pointe du roc où il les avait attachés et sauta dans sa narte(12). L'attelage s'élança dans un grand galop soutenu, bois collés à l'échine.

La narte rebondissait sur le terrain inégal et les rennes filaient, rapides, sur la neige fraîche, dans les flocons soulevés par la course, la tête enveloppée par l'haleine de leurs gueules ouvertes...



Méviet ne s'arrêta qu'au cinquième campement, établi pour une quinzaine de jours au pied de collines couvertes d'un lichen épais. Les bêtes se jetaient avidement sur la pâture abondante.

Il donna des ordres pour l'installation et la disposition des iarangues (13) et franchit la colline la plus proche pour rejoindre les bêtes de race qui paissaient à part sous le contrôle des meilleurs gardeurs.

Méviet aperçut de loin Noïano. « Toujours avec les rennes, le jour comme la nuit ! songea-t-il approbateur. C'est étonnant qu'une femme de la côte puisse tant les aimer. On dirait un vrai gardeur. Quel éleveur ça ferait, si elle n'était pas femme... »

Il s'arrêta en la voyant faire tourner son lasso : « Comment va-t-elle s'y prendre ? Hé, mais le coup est sûr, comme chez un homme ! »

Le nœud coulant vint enserrer les bois d'une femelle. De toutes ses forces Noïano attira la bête à soi. Deux gardeurs accoururent et renversèrent la biche dans la neige.

« Qu'est-ce qu'elle veut en faire ? » se demanda Méviet. Et il pressa le pas.

Noïano examinait un sabot. À la vue du chef d'équipe qui s'approchait, elle leva vers lui son visage en feu où perlait la sueur et dit :

« Tu vois, il y a une plaie... »

Méviet s'accroupit.

« Vous les avez fait passer sur des cailloux pointus ! » dit-il mécontent. Et son regard sévère fit le tour des gardeurs muets. « C'est des lièvres qu'on aurait dû vous confier, pas des rennes ! »

Noïano tenta de le rassurer :

« Ce n'est pas grave. Je vais laver la plaie et faire un pansement : dans deux jours il n'y paraîtra plus. »

La bête plaquée au sol par les gardeurs, le souffle court, tournait des yeux injectés de sang dans ses orbites.

Noïano prit dans sa sacoche un flacon de phénol pour laver la plaie. Cette puanteur inconnue fit grimacer Méviet qui demanda, l'air sombre :

— Es-tu bien sûre, jeune fille, qu'il faille nettoyer la blessure avec cette eau qui sent mauvais ? La biche va peut-être devenir enragée ?

— Oh ! que non ! se hâta de répondre Noïano, tout en désinfectant le sabot. On ne fera que l'aider, au contraire.

Méviet poussa un gros soupir et se gratta la nuque. Il semblait dire : « Pas sûr que ça va se passer comme tu te le figures ! »

Il observait jalousement chaque geste du docteur de rennes, et la méfiance se mêlait à la sympathie qu'elle lui inspirait : si elle allait faire mal aux bêtes ?



Le lendemain, il l'aperçut, parcourant le troupeau, cahier et crayon en main, griffonnant des notes. Puis elle demanda à un gardeur d'attraper un énorme mâle au lasso et de le renverser.

« Que veut-elle faire encore ? » se demandait Méviet inquiet.

Il distingua une sorte de ruban que la jeune fille appliquait sur le poitrail de la bête puis vit qu'elle griffonnait à nouveau dans son cahier.

Cet étrange comportement, inhabituel chez les gardeurs, alarma sérieusement le chef d'équipe. Les superstitions accumulées par ses ancêtres lui remontèrent à la tête : « Pourvu qu'elle n'ait pas le mauvais œil ! Pourvu qu'elle ne leur jette pas un sort ! »

Nombreuses étaient chez les Tchouktes, ces peurs vagues, particulièrement à propos du renne qui leur fournit la viande et le lait, sa peau pour leurs vêtements et leurs tentes, la graisse pour s'éclairer ou pour cuire sa propre viande... bref, qui fournit tout dans le désert de glace et dont la disparition, il n'y a pas longtemps encore, condamnait ses propriétaires à une mort certaine.

Pour Méviet, cette jeune fille qui, sans l'ombre d'une inquiétude, appliquait un ruban sur la poitrine d'un renne pour tracer on ne savait trop quoi dans un cahier, avait quelque chose d'étrange, d'alarmant.

— Qu'est-ce que tu lui fais ? demanda-t-il enfin, incapable de dissimuler plus longtemps son inquiétude.

— Je lui mesure le poitrail. Vois comme il est large, regarde ses pieds, son cou.

— Elle a l'air de dire vrai, songea Méviet, en admirant la puissante silhouette du mâle. Mais son inquiétude le fit parler tout autrement.

— Pourquoi appliques-tu ce ruban sur le renne ? On ne l'a jamais fait, chez nous. Pourvu qu'il n'en résulte pas de malheur !

— Il faut t’habituer aux inventions modernes, Méviet, dit Noïano, le plus doucement qu’elle put.

— Quelles inventions ? demanda Méviet, irrité.

Un des gardeurs pouffa de rire. Noïano baissa la tête, gênée. Elle aurait voulu s’en aller pour laisser couler ses larmes. Mais elle ouvrit son cahier comme si elle voulait y inscrire une note.

— Ne touche plus jamais les rennes avec ton ruban ! dit-il d’un ton de commandement. Et demande-moi toujours la permission avant de faire n’importe quoi avec les bêtes.

— Soit, je te demanderai la permission, répondit Noïano d’une voix tremblante, sans relever les yeux. Mais je ferai tout ce qu’on m’a appris et qui pourra être utile.

Et elle se leva d’un bond pour s’en aller, le visage dans ses mains, trébuchant dans les mottes de neige retournées par le troupeau.



Le soir, Méviet mit son équipe sur le pied de guerre : un loup enragé avait attaqué le troupeau voisin. Les rennes étaient sains et saufs mais le loup avait réussi à s’enfuir.

Tous les éleveurs furent de garde, armés, et la surveillance des bêtes de race fut particulièrement renforcée. On ne repousse pas un loup enragé en agitant les bras ou en criant, même pas en tirant en l’air : il faut l’abattre, car il peut traverser un troupeau entier en mordant et contaminant une dizaine de bêtes.

Noïano ne dormait pas non plus. Bien que Méviet ne l’eût pas désignée pour la surveillance, elle allait et venait, carabine à l’épaule et lasso à la main, l’oreille tendue vers le silence de la nuit à peine troublé par le bruit léger des bêtes qui paissaient et les tintements légers des grelots suspendus à leur cou. Sur la neige glissaient, rapides, des ombres que l’on distinguait à peine.

Noïano se trouva soudain nez à nez avec le chef d’équipe.

— Va te coucher, dit sèchement Méviet. Une femme ne se bat pas contre un loup enragé...

Noïano baissa la tête et murmura :

— Qu’est-ce que tu me reproches, Méviet ?... Je suis inquiète pour les rennes, comme toi. Comment pourrais-je dormir une nuit pareille ? Si le loup...

Elle redressa brusquement la tête et planta, avec une droiture confiante, ses grands yeux noirs dans ceux du chef d’équipe.

Méviet, gêné, toussota :

— J’ai dit ça... comme ça... je sais que tu aimes les rennes... mais ne reste pas seule... demeure à proximité des gardeurs... un loup

enragé attaque aussi les hommes.

Et il s'enfonça dans la nuit épaisse, rayée d'une neige qu'un vent léger soulevait.



Soudain le hurlement du loup éclata. Tout proche. Avec des bramelements d'angoisse, les rennes se serrèrent les uns contre les autres, tournoyant sur place. Les gardeurs épaulèrent, visant de leurs fusils l'ombre propice au loup invisible. De la voix, ils tentaient de rassurer les bêtes.

Quelques mâles aux bois énormes sortirent brusquement du troupeau et firent face, tête basse, comme cloués sur place. Un à un, d'autres les rejoignirent, et bientôt le troupeau forma un carré hérissé de défenses : protégeant de leurs corps et de leurs bois les biches et les faons, les mâles formaient un mur hérissé, prêts à encorner l'ennemi.

Noïano qui avait entendu conter que parfois les rennes se défendaient ainsi, n'avait jamais assisté à cet étrange et admirable spectacle... Le hurlement reprit, tout proche. Les mâles baissèrent encore la tête, s'arc-boutant sur leurs sabots, les bois à ras de terre.

Tout à coup l'un d'eux s'élança. Avant que Noïano n'eût le temps de réaliser, d'un revers de ses bois puissants, il rejetait quelque chose de gris qui tournoya en l'air.

— Le loup, pensa la jeune fille ; elle épaula et visa !

À peine retombé sur ses pattes, le loup se précipita sur elle. Elle eut l'impression que la gueule où les yeux brillaient comme des charbons ardents touchait son visage. Les bramelements des rennes et les cris des hommes lui parurent lointains, souterrains. Une voix criait en elle : « Sauve-toi ! » Une autre ordonna : « Tire ! »

Elle tira à bout portant. Le loup fit une cabriole étrange, retomba dans la neige, se redressa à nouveau... une seconde détonation le cloua définitivement au sol dans des soubresauts désordonnés.

Une voix, tout près de Noïano, dit :

— Bravo, tu as été courageuse !

C'était Méviet, qui avait achevé d'une deuxième balle le fauve enragé.



Les gardeurs s'approchèrent.

— Regarde ! en pleine poitrine !... et ici, dans le cou !

— Il a de l'écume sur les crocs, n'y touchez pas !

— Et le mâle, où est-il ? Le loup ne l'a pas mordu ?

L'agitation ramena Noïano à la réalité. « Le mâle, pensa-t-elle, sauver le mâle. » Elle jeta sa carabine dans la neige et essuya son visage brûlant, inondé de sueur.

« Au lasso, au lasso, tout de suite ! » cria-t-elle d'une voix rauque. Les gardeurs s'élancèrent pour obéir. Une voix forte s'éleva dans l'obscurité. « Il l'a mordu ! Justement celui que tu mesurais ce matin ! À la tête. Il faut l'abattre ».

— Pourquoi ? s'écria Noïano.

Déboutonnant sa pelisse, elle prit dans la poche intérieure une seringue et une fiole de sérum.

— Nous allons le soigner ! dit-elle en courant vers les gardeurs qui avaient renversé le renne dans la neige et le maintenaient fermement.

— Le soigner ! fit une voix étonnée.

— En pareil cas, il faut toujours les tuer, décréta Méviet, c'est l'habitude.

— Nous allons le soigner, répondit Noïano impérative. Pourquoi le laisser mourir quand il peut vivre ?



Méviet n'osa pas ordonner de tuer le superbe animal. Mais il doutait qu'une aiguille et un peu de l'eau d'une fiole bizarre puissent guérir de la rage. Depuis qu'il gardait les rennes, depuis qu'il avait sept ans, il avait toujours vu abattre les bêtes mordues par un loup enragé... et enterrer leurs cadavres au plus profond d'une terre durcie par le gel, et partant, difficile à creuser. Mais Noïano avait l'air si sûre d'elle... et elle aimait les rennes !

Par précaution, dans la nuit même, il fit construire un enclos pour enfermer le renne blessé. Ainsi, s'il devenait enragé, il ne pourrait s'échapper, mordre à son tour les autres bêtes du troupeau, et amener la destruction totale.

Noïano se contenta de sourire.

L'événement fit rapidement le tour de la toundra jusqu'à cinquante kilomètres à la ronde, passant d'un campement à l'autre. Les vieux hochaient la tête, les jeunes s'interrogeaient. Pendant près d'un mois les éleveurs prirent tous les jours des nouvelles du renne que Noïano soignait dans son enclos.

Les plus sceptiques, à la longue, durent reconnaître que Noïano avait raison et surnommèrent le renne « Trompe-la-rage ».

Quand l'animal réintégra finalement le troupeau, Noïano s'approcha de Méviet et lui demanda :

— Tu me permettras de le mesurer, maintenant ?

Il répondit gravement :

— Mesure-le, si tu le désires, mesure aussi les autres... ça ne peut leur faire de mal... on verra plus tard si ça leur fera du bien ! »



Perdu en mer



'HIVER est terminé, la neige n'est déjà plus blanche, le soleil disparaît de moins en moins longtemps ; dans une dizaine de jours, il effleurera l'horizon pour remonter aussitôt. C'est le dégel en bordure de l'Océan Glacial Arctique, l'été proche, trois mois comme une seule journée, sans nuits. La neige fond mais le rivage est encore bordé d'une banquise solide, hérissée et crevassée, mais résistante. Il est vrai que chaque jour les vagues la rongent, l'emportent par morceaux vers le nord... Dans dix jours elle aussi aura disparu.



Naouten s'est assis depuis l'aurore à l'extrémité du banc de glace, en bordure de l'eau, son fusil à la main, scrutant l'eau mouvante à la recherche de la tête d'un phoque trop audacieux. Que la tête ronde surgisse et, presque sans viser, Naouten lui logera une balle infaillible. Au harpon il ramènera l'animal... et recommencera.

Depuis le petit matin, il a déjà un phoque à son tableau de chasse mais la tentation est grande d'en rapporter un deuxième et, malgré le soleil qui monte insensiblement, Naouten attend, attend une nouvelle tête. Il aimerait non seulement offrir un œil de phoque à chacun de ses deux enfants mais que sa femme et lui-même dégustent ce mets recherché. Naouten veille...

Mais le bruit monotone des vagues, leur balancement continu, la chaleur toute nouvelle du soleil après l'hiver lui pèsent sur les paupières. Et, insensiblement, Naouten s'est endormi... en rêvant d'un

tas de phoques aux crânes fracassés.



Un vent frais le réveilla. Il se redressa, attira à lui le phoque mort pour le charger, sentit la glace remuer sous lui, redressa la tête et... demeura muet de terreur.

Il flottait à la dérive, le bloc s'était détaché de la banquise.

La mer le cernait de toutes parts, la côte était déjà loin, si loin qu'il ne distinguait qu'un mince trait et que le village était gommé. Il hurla à pleins poumons comme un possédé, de rage et d'impuissance, trépigna, jeta son bonnet de fourrure à terre et le piétina puis, vaincu par la propre inutilité de sa tentative, s'affaissa en hoquetant.

Que faire ?... Rien. Il ne pouvait rien faire. Attendre, seulement attendre. Attendre que sa disparition soit constatée, une expédition montée, des secours envoyés. Attendre. Il avait un phoque et il ne mourrait pas de faim. Oui, mais le bloc de glace ! Il allait fondre, le bloc de glace, fondre, s'effriter, s'émietter, se disloquer... se dissoudre comme un morceau de sucre. Si les secours n'arrivaient pas à temps, jamais Naouten ne reverrait femme et enfants !

Et personne ne savait exactement où il était allé ! On croirait qu'il s'était absenté pour la journée, personne ne s'inquiéterait avant le lendemain matin... Chauffé par le soleil, rongé par les vagues, le bloc de glace se dissoudra comme de la fumée dans le ciel !



Il hurla à pleins poumons, comme un possédé

Le soleil tombait dans la mer et la nuit suivait. Naouten s'assit sur son sac de chasse et attendit... les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, il attendit le retour du soleil.

Il n'avait plus sommeil.

Au matin le ciel était couvert et Naouten fut heureux : le bloc de glace ne serait pas léché par le soleil ! Une journée de gagnée.

Le courant l'emportait toujours plus au nord et la côte était maintenant invisible. Mais rien ne pouvait entamer sa bonne humeur naturelle. L'alerte était certainement donnée ; avec une bonne baleinière et des jumelles, il serait vite retrouvé.

Il inspecta minutieusement son territoire. Assez vaste, somme toute ! Deux tentes y auraient tenu à l'aise. Pas de crevasses, un bloc d'un seul tenant, sans fissures, à peine quelques franges effilochées sur les bords. Décidément il pouvait tenir plusieurs jours, il suffisait de savoir s'installer.

Au centre, dans un creux naturel, il découvrit une flaque d'eau douce engendrée par la fonte de la neige. Il décida d'aménager cette réserve et ramassa sur toute la surface de son île la neige qu'il monta en mur autour de la flaque : même si le soleil montrait son œil, l'eau ne s'évaporerait pas et la neige fondante ne s'écoulerait pas dans la mer mais grossirait la flaque. Il but... et eut faim.

Il dépeça le phoque, le vida et le mit lui aussi à l'abri du mur de neige, puis déjeuna du cœur de l'animal, cru. Ses dents auraient mâché du bois, et puis il n'avait pas le choix ! Même le goût étrange de la viande crue ne le rebuta pas ; il avait si faim qu'il aurait mangé son sac de cuir ! En guise de dessert, il engloutit un œil de phoque, et but encore avec satisfaction.

Il interrogea longuement l'horizon. Rien. Que des blocs de glace, comme le sien, plus vastes ou plus réduits, entraînés vers le nord, flottille blanche, sans capitaines mais suivant la même route maritime.

Pour tromper le déroulement interminable des heures, il choisit avec un soin inutile un emplacement en plein centre de son territoire et y déposa son fusil, son sac de cuir et le harpon utilisé à tirer les bêtes de l'eau.

Il s'assit et attendit. Il avait à manger, à boire, le ciel était couvert, son île tiendrait bien une semaine. Il possédait encore douze cartouches, douze phoques, mettons dix s'il ratait deux fois son coup... Les recherches étaient certainement entamées, il s'en sortirait.

Cette nuit-là il dormit. D'un sommeil entrecoupé de rêves chaotiques où des phoques aux têtes fracassées s'acharnaient sur son bloc de glace pour le disloquer... mais il dormit.

Au deuxième matin de navigation, le ciel était encore bouché mais l'horizon toujours désespérément vide, à l'exception de la cohorte des blocs de glace remontant vers le nord... Aussi Naouten n'affichait-il plus la même gaîté.

Que faire ? Attendre encore. Il empoigna son fusil et méticuleusement le nettoya. Que faisait, que pensait sa femme ? et ses enfants ? et les hommes de son équipe au kolkhoze(14) ? Était-on déjà parti à sa recherche ?

Un énorme iceberg coupa net le cours de ses pensées noires. L'écrasante masse de glace s'approchait rapidement : s'il n'évitait pas la collision, son bloc de glace se briserait en mille morceaux et finie l'aventure ! Naouten s'arc-bouta sur ses deux jambes largement écartées et brandit son harpon, visant une des saillies de l'iceberg... raté... le harpon glissa et Naouten se retrouva à plat ventre. Un sourd grondement, un choc violent ! Naouten se redresse : son glaçon s'est fendu en deux. Sur l'autre moitié sont restés le fusil, le sac et le harpon. Sans hésiter, il saute, enjambant la crevasse, s'affale à plat ventre, se relève, empoigne fusil, sac et harpon pour rejoindre le phoque et l'eau douce mais... la première moitié s'est éloignée, plusieurs mètres d'eau sombre les séparent. Naouten lance son harpon au hasard... réussit ! La corde se tend, il plante ses talons dans la glace, se ramasse pour encaisser le premier choc. Si la corde cède il est perdu : le fusil ne sert à rien sans harpon, impossible alors de sortir de l'eau la bête abattue.

La corde lui entame les paumes, le brûle, des larmes lui viennent aux yeux, mais il ne lâche pas. La corde se détend... les deux morceaux du bloc primitif se rapprochent... il était temps. Il lance le sac puis le fusil, enjambe la coupure et s'affale, épuisé, la gorge sèche, tremblant de tous ses membres. Boire, boire, ah, boire !

Mais la flaque d'eau a disparu, le bloc de glace s'est fendu justement à son emplacement.

Il ne lui reste que la moitié de son territoire d'origine, qui tiendra deux jours, pas plus, si le soleil brille, et... il n'a plus la moindre goutte d'eau douce !



Depuis trois jours, Naouten dérivait sur la mer des Tchouktches, la côte n'était plus qu'un souvenir. Des champs de glace apparaissaient à l'horizon... Mais eux aussi flottaient. La terre s'éloignait sans espoir de retour. Même le ciel l'abandonnait. Il s'éclaircissait progressivement, ouvrant la voie à un prompt retour du soleil. L'espérance des premiers jours abandonnait Naouten.

Il avait soif, une soif torturante, et faim. Il mangea mais le regretta aussitôt : la soif se fit encore plus impitoyable.

De temps en temps le soleil apparaissait entre deux nuages. Il fallait changer de glaçon, le plus vite possible, sinon il serait trop tard. Naouten, harpon en main, surveilla le mouvement des glaces, mais de la matinée pas un bloc valable ne passa à proximité. Un grand glaçon confortable, recouvert de neige, devenait une espèce rare.

Une tristesse noire le gagnait, où la vision de sa disparition prochaine se mêlait à celle de ses enfants et de sa femme. Le regard vague, il revoyait les longues veillées devant le feu, à tirer sur sa pipe, les réunions animées du kolkhoze, les parties de pêche en kayak. Tout était fini pour lui maintenant...

Au milieu de l'après-midi, un glaçon volumineux apparut à deux cents mètres. Naouten sauta sur ses pieds, les muscles tendus, les yeux fixes. Passera, passera pas à proximité ? Une heure plus tard il était à vingt mètres et Naouten lança son harpon de toutes ses forces.

Mais rien n'était résolu. Le volumineux glaçon tentateur avait aggloméré autour de lui une quantité de cubes de glace, à peine retenus à la masse principale, mais qui empêchaient Naouten de s'approcher suffisamment près pour sauter directement. Mais le Tchouktche ne voulait pas lâcher prise : sur le gros banc de glace il apercevait la neige tentatrice, la neige, c'est-à-dire de l'eau douce, l'eau douce encore plus urgente pour vivre que d'échanger un minuscule bloc de glace pour un banc important, plus résistant aux rayons du soleil printanier.

La soif décida Naouten à tenter le pire. Certains des débris de glace pouvaient, à vue d'œil, supporter le poids d'un homme. Il calcula de l'œil un chemin possible : c'était risqué mais l'unique issue !

Il lança son sac sur le gros bloc, mit son fusil en bandoulière, fixa la corde du harpon, toujours planté dans la masse du glaçon volumineux, solidement à sa ceinture, et sauta sur le glaçon le plus proche, passa sur un deuxième, puis sur un troisième et atteignait presque le but lorsqu'il glissa, tomba sur les genoux, vacilla... et culbuta dans l'eau.

Il se débattit au milieu des glaçons, incapable de s'agripper à l'un ou à l'autre. Ses vêtements et son fusil l'attiraient au fond, ses mains glissaient sur la glace, il disparut. Il fit surface, empoigna un bloc de glace qui se retourna, il s'enfonça à nouveau. Ses forces l'abandonnaient, l'eau glaciale lui coupait le souffle, lui tordait les muscles. Une dernière fois il réapparut, crachant de l'eau salée, se débattant désespérément... lorsqu'il aperçut la corde du harpon ! Il réalisa qu'elle pouvait le sauver, tâtonna fébrilement le long de sa ceinture, l'empoigna farouchement, s'y accrocha des deux mains et, à la force du poignet, remonta à la surface, replongea encore mais ne lâcha pas prise, se rapprocha du gros bloc de glace, l'atteignit.

Toujours accroché à la corde, il sortit enfin des flots, suffoquant, harassé et tremblant. L'eau s'écoulait de sa bouche et de son nez, ses mains n'étaient plus qu'une longue estafilade sanglante, sa tête bourdonnait et sa nuque lui semblait prise dans un étau.

Il s'affala de tout son long et suçait avidement la neige compacte.

Il se retourna sur le dos, les yeux clos, les mains ouvertes face au ciel, aussi abandonné qu'un cadavre.

Il aurait voulu reprendre force ainsi mais ses vêtements trempés le glaçaient. Il se leva péniblement et les doigts gourds, les gestes malhabiles, s'y reprenant à plusieurs reprises, il se déshabilla complètement.

Il était bleu de froid et ses membres transis lui obéissaient mal. Il ramassa de la neige et s'en frotta aussi énergiquement qu'il le pouvait de la tête aux pieds. Il s'en trouva immédiatement réchauffé. Le soleil se dégagea des nuages et l'aida d'un ruissellement de rayons caressants. Naouten dégagea le harpon profondément ancré dans la glace, le planta tout droit, tendit la corde sur un piton de glace et suspendit ses vêtements. C'est alors qu'il se souvint du phoque abandonné sur l'île précédente : trop tard, le courant l'avait emmené à plus d'une centaine de mètres. Il tapa du pied, les mains serrées : tantôt il avait de quoi manger mais ne pouvait boire, tantôt il pouvait boire mais n'avait pas de quoi manger !

La vue de son fusil le ragaillardit, il possédait encore douze cartouches, de quoi se procurer une bonne dizaine de phoques : rien n'était perdu. Assis sur son sac de cuir il nettoya méticuleusement son fusil : de son bon fonctionnement dépendait sa vie. Le soleil chauffait soigneusement son dos mais ignorait sa poitrine et Naouten se tournait alternativement d'un côté et de l'autre. Dès qu'un nuage masquait la douche de chaleur il se levait, entamait une série de mouvements, certainement peu orthodoxes, risibles si quelqu'un avait pu les apercevoir, mais qui avaient le mérite de lui éviter de geler.

Soleil et vent séchèrent bien vite les vêtements. À nouveau habillé, notre homme s'installa, fusil sur les genoux, en bordure du bloc de glace et, comme trois jours auparavant, scruta la surface des flots à la recherche d'une tête ronde à fracasser d'une balle sûre. Rien ne troublait le calme absolu et Naouten, affaibli par le jeûne et les combats avec les blocs de glace, se sentait par instant flotter entre ciel et terre. Le claquement sec d'un morceau de glace s'écroulant dans l'eau le ramenait sur son sac de cuir, clignant des yeux, à la recherche d'une tête de phoque...

Un bruit monotone ? Illusion ? Le bruit grandissait, devenait plus distinct... un moteur ? Sautant sur ses pieds il chercha sur la mer la baleinière qu'annonçait le moteur... rien. Pourtant il ne rêvait pas, il entendait le ronflement d'un moteur ! Soudain il distingua un avion.

Braquant son fusil il tira deux coups, puis deux autres. Il lui sembla que l'avion faisait demi-tour. Fébrilement il chargea son fusil et épuisa toutes ses munitions. Alors il jeta son fusil, agita les bras, courut d'une extrémité à l'autre de son territoire en poussant de grands cris... L'avion fit demi-tour et s'enfonça dans le ciel, le bruit du moteur s'effaça, il disparut.

Le pilote ne l'avait pas remarqué, il n'avait plus de cartouches, plus de vivres, et aucun moyen de s'en procurer ! Sinistre bilan !

Néanmoins, Naouten n'était pas désespéré. Moins que la veille. Le bloc de glace était vaste, l'eau douce y abondait et surtout, surtout un avion le recherchait.

S'il avait faim, tout compte fait, c'était de sa faute. Il n'aurait pas dû abandonner le phoque, ou bien en tailler quelques quartiers et les lancer avec son sac... Il n'y avait pas pensé, c'était de sa faute. D'ailleurs il n'était pas loin, son phoque, il le voyait distinctement, à trois ou quatre cents mètres, balancé sur son minuscule bloc de glace par les vagues. Le courant qui l'avait emmené, peut aussi bien le ramener, pourquoi pas ?

Mais l'après-midi s'écoula sans rien changer aux positions respectives du chasseur et du phoque. Ils voguaient dans la même direction, comme deux parallèles, sans se rejoindre.

Naouten buvait pour tromper la faim.

Au soir, le vent se leva, et une houle légère agita les petits blocs de glace qui tintaient entre eux comme dans un verre de whisky. Ils culbutaient, se heurtaient, se brisaient en éclats jaillissants. Naouten qui surveillait toujours le glaçon au phoque, le vit soudain se dresser de toute sa taille, retomber sur un autre bloc et disparaître en éclats... À la pensée qu'il aurait pu encore s'y trouver, un long frisson le parcourut.

Sur son île, tout était beaucoup plus calme. La taille respectable du monstre de glace lui évitait d'être trop secoué et sa ceinture de glaces émiettées le protégeait de l'assaut des vagues. Pas de danger immédiat !

La nuit tombait. Naouten épuisé sentait le sommeil le gagner. Pourquoi résister ? Aucune occupation urgente ne le pressait. Il s'attacha avec la corde du harpon à une aspérité glacée pour éviter de rouler à la mer si la houle augmentait et, sans transition, tomba dans le sommeil comme une pierre dans un ravin de la taïga.



Il dormit, il dormit longtemps, si longtemps que le soleil brillait depuis des heures qu'il dormait encore. Rien, semblait-il, ne pourrait

jamais plus le réveiller...

Rien, sauf le bourdonnement d'un moteur.

Naouten pensa d'abord rêver mais le bruit continuait, s'amplifiait même. Les yeux encore fermés, le Tchouktche se dressa dans un seul élan et faillit s'étrangler dans la corde.

L'avion tournait au-dessus du banc de glace. Le pilote avait aperçu une silhouette allongée, puis l'homme s'était levé, était retombé, s'agitait au sol, se relevait enfin et gesticulait. Le pilote vira et se dirigea sur lui, très bas, comme pour atterrir.

Naouten vit l'avion foncer droit sur lui et recula précipitamment. Le bourdonnement du moteur se transformait en grondement. Naouten se jeta à terre en se cachant la tête. Un choc à ses côtés le força à jeter un bref regard : un majestueux colis rebondissait sur la glace, se bloquait entre deux pitons gelés.

L'avion déjà revenait et Naouten distingua parfaitement le pilote, mais ce fut plus fort que lui, il se mit à quatre pattes au passage de l'appareil. Un deuxième paquet atterrit sur la glace, rebondit, glissa, échoua dans l'eau... Déjà Naouten bondissait, harpon en main, glissait la pointe aiguë sous la ficelle et repêchait le deuxième colis.

L'avion tournait toujours au-dessus de Naouten, mais dès que le colis fut récupéré, il prit de la hauteur et agita, trois fois, ses ailes de haut en bas. Naouten comprit immédiatement que c'était là le salut en vigueur dans l'aviation et, pour rendre sa politesse à l'aviateur, écarta les bras et trois fois les balança de haut en bas.

Puis comme un gamin déballe un cadeau, avec de petits rires et des gloussements de joie, il éparpilla le contenu des deux paquets sur la glace. Boîtes de conserves, tablettes de chocolat, paquets de biscuits, réchaud à alcool, allumettes, tabac, des vêtements chauds, une pharmacie d'urgence, une tente... et même une lampe électrique avec deux piles de rechange. Naouten en pleurait de joie.

Il monta la tente en avalant un paquet de biscuits et deux tablettes de chocolat, étala le sac de couchage et fuma une pipe bien tassée en attendant qu'infuse le thé chauffé sur le réchaud. Toute inquiétude l'avait abandonné, il pensait même que l'aventure était agréable, sortait de l'ordinaire et donnerait matière à de nombreux récits durant les longues soirées de l'hiver suivant.

Après le thé brûlant, ragaillardisé et satisfait, il se glissa dans le sac de couchage et s'endormit du sommeil du juste.



À son réveil les nuages volaient bas et, pour la première fois, il ne s'en réjouit pas. Son ami le pilote ne reviendrait certainement pas par

un temps aussi bouché.

Naouten se promena longuement en tirant sur sa pipe. Il inspecta méthodiquement les bords de l'îlot : rien à craindre, il tiendrait plusieurs jours si nécessaire. Il s'assit face à la mer, recommença sa promenade, entra et ressortit plusieurs fois de la tente, examina les étiquettes multicolores des boîtes de conserves, manipula, démontra, remonta la pile électrique... Que le temps était long ! Seul en mer !

Il badigeonna à la teinture d'iode ses écorchures et se banda soigneusement la main gauche, non qu'elle fut particulièrement endommagée, mais il fallait bien utiliser les pansements, et à la main gauche un bandage est moins gênant qu'à la droite.

Il ôta sa chemise, l'attacha au faite du harpon et, satisfait de son drapeau, se confectionna avec amour un déjeuner pantagruélique. Se sentant lourd après le repas, il s'allongea sur son sac de couchage.

Il pensait avec satisfaction à tous les personnages qui s'occupaient de lui, simple kolkhozien parmi des millions d'autres. Le président du kolkhoze qui a alerté le transmetteur radio, le chef de l'aérodrome, le pilote, d'autres encore, peut-être même a-t-on informé Anadyr de sa disparition... Insensiblement il se mit à rêver, la baleinière du kolkhoze arriverait, il agiterait son drapeau, ils tomberaient dans les bras les uns des autres, modestement il se tairait, attendant qu'on lui posât des questions... Il s'endormit dans un nuage de pensées roses.



Rien ne se passa comme il l'avait prévu.

Un cargo mouilla à proximité et descendit à la mer un canot avec deux marins. Inquiets de l'absence de mouvement sur le radeau de glace, les marins débarquèrent et anxieux s'approchèrent de la tente. Les ronflements sonores de Naouten les firent partir d'un grand éclat de rire : de mémoire de marin, on n'avait jamais sauvé un naufragé aussi magnifiquement calme.

Un quart d'heure plus tard, Naouten était entre les mains du médecin du bord qui ne put que constater son parfait état de santé et lui proposa, après une douche, de passer à table.

Le commandant le reçut en grande pompe, les marins applaudissaient. Malgré son aplomb habituel, Naouten se sentit gêné. Il apprit que dès le début des recherches, le navire avait reçu l'ordre strict de surveiller la mer et de poster des vigies spéciales durant toute la traversée de la Mer des Tchouktches jusqu'au Détroit de Behring. Tous les navires voguant dans les mêmes eaux avaient reçu le même ordre. Mais aucun d'entre eux n'avait aperçu la moindre trace d'un glaçon habité. L'avion, le premier, avait repéré Naouten et signalé sa

position. Le cargo se trouvait être le plus près du glaçon habité ; de Moscou ordre lui avait été donné de se détourner pour accueillir le Tchouktche en péril de mort.

De Moscou ! L'ordre avait été donné de Moscou ! À 10 000 kilomètres de là !

Quand le cargo stoppa devant le village enfin retrouvé, Naouten monta dans le canot qui le ramenait à son point de départ avec la gravité et la raideur des faux héros ! Pensez qu'à Moscou on s'était préoccupé de son sort, on n'avait pas voulu qu'il périsse !

Chasses dans la taïga



'AVION à réaction s'était posé sur la piste de l'aérodrome de Novossibirsk, après avoir tournoyé vingt minutes au-dessus de la première cité sibérienne et de ses huit cent mille habitants.

Les longs courriers venus de Vladivostok, de Khabarovsk, d'Irkoutsk ou de Pékin encombraient les pistes : aucun ne repartait sur Moscou, un orage au-dessus de l'Oural interdisait momentanément le passage en Europe.

Volontiers je serais allé, à quelques kilomètres, arpenter une fois encore les trottoirs de Novossibirsk, ou même j'aurais poussé trente kilomètres plus loin, jusqu'à la cité des savants, la ville toute neuve où vingt-cinq mille chercheurs soviétiques, penchés sur leurs calculs, leurs éprouvettes ou leurs bouillons de culture, s'attachaient à résoudre les difficultés sibériennes... Mais nous pouvions repartir d'une minute à l'autre et les hauts-parleurs nasillards avaient demandé à tous les passagers d'attendre à l'aérogare.

Alors je me promenai, du restaurant à la salle d'enregistrement des bagages, du kiosque à journaux au guichet des billets... mâchonnant des souvenirs, pestant contre ce retard imposé par la prudence, circulant parmi des Yakoutes impassibles aux visages parcheminés, des géologues barbus aux yeux perçants, des trappeurs aux lourdes bottes en peaux de rennes, des kolkhoziens aux vestes ouatinées, des techniciens aux chapeaux taupés en feutre vert, tous bloqués sur la route de Moscou.



Au soir, les longs courriers occupaient toujours la piste, aucun n'avait décollé, l'Oural demeurait infranchissable. Le restaurant était comble et j'aurais dû attendre longtemps si, d'une table à six, un homme au visage buriné, cuivré, et aux yeux étrangement clairs, ne s'était levé pour m'inviter, en se serrant, à m'installer à leur table. J'acceptai avec reconnaissance.

Chacun se présenta. L'annonce que j'étais français déclencha de longues poignées de mains viriles et la commande de sept cents grammes(15) de vodka pour fêter dignement la rencontre.

Mes six compagnons de hasard étaient tous chasseurs professionnels, arrivés de Yakoutsik en bordure du cercle polaire, de la taïga de l'Oussouri aux limites de la Chine, de Bargouzine où se prennent les plus belles zibelines du monde, de la Toungouska à la taïga la plus sauvage... et se rendaient à Moscou pour une conférence nationale des chasseurs.

Sans leurs fusils, mais la tête pleine d'histoires de chasse, bronzés par le soleil, le grand air et les feux de camp, encore imbibés de l'odeur des grands bois... ils n'eurent rien de plus pressé que de m'emmener avec eux, fouler d'une démarche athlétique le sol de la taïga, à la rencontre de son monde sauvage.



Gladkine, celui qui m'avait invité, s'était spécialisé dans la chasse aux écureuils. Tout aussi dangereuse que n'importe quelle chasse ! Car elle ne met pas à l'abri des rencontres fortuites... ou des accidents.

Au début de l'hiver, à l'époque des journées ensoleillées et de la neige molle, Gladkine s'était enfoncé dans la taïga, à la recherche des écureuils qui occupent alors leurs journées à manger, sautant d'arbre en arbre. Il avançait à pas de loup, courbé en deux, le fusil prêt et le doigt sur la gâchette, balayant d'un regard attentif la cime des arbres. Un bruit connu le fit s'arrêter et attendre sans impatience : un écureuil écaillait une pomme de pin. Ne pas bouger, surtout, attendre en scrutant le feuillage. Le léger balancement d'une branche, une tache blanche qui apparaît furtivement : le coup de feu est parti. Une boule duvetée tombe au sol...

Gladkine rôda ainsi toute la journée, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, abattant trente-huit écureuils. Bonne opération !

En fin de soirée il retournait à sa cabane de chasseur pour se réchauffer d'un grand feu, d'un solide repas et de force tasses de thé

tout en écorchant ses prises, lorsqu'un écureuil déboucha à quelques mètres de lui, s'élança dans un cèdre et se cacha dans la touffe de branchages du sommet. Mais Gladkine avait bon œil et d'un seul coup de feu le rattrapa. Tué net, l'écureuil vacilla, tomba mais demeura accroché à la fourche d'une branche. Abandonner ? Pas question ! Gladkine monta dans l'arbre.

Pour atteindre l'écureuil il s'avança sur une branche flexible, tendit le bras... et soudain la branche cassa.

Il ne reprit connaissance que longtemps plus tard. Impossible de se relever : une sourde douleur lui étreignait la poitrine, le gênait pour respirer et surtout, surtout sa jambe gauche le torturait horriblement. Il était cloué au sol par sa jambe brisée, ne pouvait rien attendre des recherches avant le lendemain : le plus urgent était d'allumer un feu.

Un homme en possession de ses quatre membres éprouve toujours des difficultés à allumer un feu dans une forêt enneigée, à plus forte raison Gladkine dans l'impossibilité de marcher. À quatre pattes, enfonçant dans la neige, s'appuyant sur les deux mains et sur un genou pour traîner sa jambe impotente et douloureuse, le chasseur rampa méthodiquement d'une branche morte à l'autre, mit une demi-heure à s'approcher d'un sapin, à se dresser contre son tronc et à casser quelques branches sèches. Des branches dans une main, d'autres serrées entre les dents, il rampa en laissant des sillons dans la neige, en un va-et-vient incessant, du tas qui grossissait au bois mort le plus proche. Faute de papier, il sacrifia son permis de chasse pour enflammer les branches sèches. Un feu ronflant lui redonna bientôt chaleur et espoir, éclairant la nuit tombée.

Il réchauffa ses mains engourdis, déchira une manche de sa chemise pour attacher une branche forte au long de sa jambe cassée et bander l'emplacement de la fracture. La nuit s'annonçait glaciale, le feu s'éteindrait bientôt ; recommencer à ramper pour ramener des morceaux de branches sèches était inutilement épuisant, il gèlerait avant qu'il n'eût réuni une provision suffisante.

Serrant les dents, sur les mains et un genou, poussant devant lui les trois plus gros tisons, il rampa à la recherche d'un arbre sec, abattu par une quelconque tempête. Il entretenait son feu ambulant avec les brindilles sèches rencontrées en cours de route, se reposant à de brèves flambées, repartant en poussant avec précaution son unique espoir de survivre dans la nuit glaciale.

Il trouva enfin un cèdre sec, s'allongea pour encourager du souffle une flamme vacillante, la protégea de sa veste fourrée, fut récompensé par une flamme courte mais résistante, réchauffant ses mains et son visage mais incapable de protéger ses pieds et son dos. Par instant, il semblait dans une somnolence interrompue par un craquement dans la forêt, une étincelle qui grésillait dans ses vêtements et qu'il

éteignait d'une poignée de neige, par le frôlement d'une ombre qu'il devinait entre les arbres et qui lui faisait saisir son fusil.

Silhouette ramassée, découpée comme une ombre chinoise par la flamme, Gladkine assis, tendu, le fusil sur les genoux, sa jambe brisée le torturant au point qu'il en perdait par instant connaissance, veilla toute la nuit.

Au matin, rassuré par le soleil et la lumière, il s'allongea enfin. Une heure plus tard, il se réveilla soudain, tous les sens en alerte. Rien pourtant ne troublait le silence matinal. À tout hasard, les mains tremblantes, il tira deux coups de feu en l'air. Loin, très loin, on lui répondit. Alors fébrilement, il tira trois fois, coup sur coup...

Une demi-heure plus tard un sauveteur le rejoignit. Le surlendemain, sur un brancard improvisé, il laissait la taïga derrière lui pour un mois d'hôpital, avec un bandage plâtré.

Et maintenant ? Gladkine me souriait en me tendant son verre de vodka pour trinquer : a-t-on déjà vu un véritable chasseur abandonner son métier pour un accident ?



Gladkine proposa que chacun des convives racontât une de ses chasses, à tour de rôle. Mais le Yakoute trapu qui lui faisait face préféra conter ce qu'il avait observé dans les forêts du grand nord, lors des longues heures d'affût.

« De rares étoiles répandaient une lueur blafarde à travers les branches. Il gelait si fort que le mercure lui-même était figé. Un tétras, un gros oiseau noir, dormait dans la neige, blotti entre deux mottes de mousse. Pas un bruit, pas un mouvement ne troublait l'immobilité de mort du bois.

» Seule une hermine, blanche à l'exception de sa queue et de ses yeux noirs, minuscule ombre fugitive, se faufilait sans bruit entre les minces broussailles aux pieds des bouleaux nains. Comme un serpent blanc, elle rampait rapidement, se tortillant entre les monticules. Brusquement, comme si elle avait plongé, elle disparut sous la neige... et son museau ressurgit face au tétras endormi.

» Un bond rapide et silencieux, elle a plongé ses dents dans le cou du tétras. Le grand oiseau, brutalement réveillé, a reculé en battant des ailes et ne pouvant se débarrasser de l'ennemi incrusté dans sa gorge, s'est envolé lourdement, l'hermine ne lâchant pas prise.

» L'oiseau faiblissait, bien que l'hermine fut légère. Son sang coulait à grosses gouttes, le souffle lui manquait, il heurta une branche et s'abattit sur le sol dans un grand bruit d'ailes froissées... immobile, mort, provision de plusieurs jours pour l'hermine, l'hermine qui surgit,

effrayée : elle n'avait encore jamais volé. »



Son voisin, un petit bonhomme aussi large que haut, protesta : « Pourquoi conter des histoires cruelles, les habitants de la taïga ne manquent pas de cœur !

» J'avais capturé une renarde blanche. Vous savez comme ils sont insolents, comme ils viennent dans les maisons chiper de la nourriture aussi bien que des harnais de chien, même de la vaisselle, un gobelet... c'est d'ailleurs ce qui les perd... En automne et au printemps, dans la presqu'île de Tchoukokta, nous construisons des enclos solides, avec des pieux très hauts et des portes battantes. Du poisson, de la viande, et ils viennent se servir, repartant sans difficulté. Mais changement à vue en hiver quand la fourrure est longue, soyeuse ; les portes s'ouvrent à l'aller, restent fermées au retour... c'est ainsi que j'avais capturé ma renarde blanche. Puis je l'avais enfermée dans une cage isolée pour attendre sa portée de petits renards.

» Eh bien, une nuit que je sortais pour la provision de bois que j'avais oublié de réapprovisionner, j'ai surpris son mâle, un superbe renard blanc, qui lui apportait un faisan... Ensuite j'ai surveillé : toutes les nuits, il lui apportait de la viande fraîche et demeurait devant la cage tant que la renarde n'avait pas tout dévoré... oui... je l'ai vu... et je n'ai pas eu le cœur de lui envoyer un coup de fusil ! »

« Il m'est arrivé pire, assura Gladkine. Nous étions partis à deux, un matin de printemps, plutôt pour respirer dans la forêt que pour chasser, plutôt pour profiter du premier soleil que pour traquer du gibier, une course de détente, en somme. Nous traversions une clairière, en milieu de matinée, quand surgirent au-dessus de nous un couple d'oies sauvages, le mâle et la femelle. Sans réfléchir, par habitude, d'instinct, je dégageai mon fusil de l'épaule et me penchant en avant, lâchai la bretelle, le saisis des deux mains et tirai au jugé. Le mâle tomba. Je passai la bête à ma ceinture, pendue par la tête. Et nous avons continué à marcher. Mais la femelle nous suivait, ne nous lâchait pas, criillant dans le ciel. Parfois elle descendait tout près, à portée du fusil, mais au moindre geste remontait dans le ciel, hors de portée. Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner, la femelle bouclait au-dessus de nous des cercles sans fin. Je taillai deux fourches et une broche dans la taïga, pendant que mon compagnon plumait le mâle. La femelle s'égosillait de plus en plus fort sur nos têtes. Je lui lâchai

deux volées de plombs : elle s'écarta mais revint obstinément. Le mâle plumé et vidé, mon ami l'enfila sur la broche : un succulent déjeuner se préparait, une oie sauvage, rôtie en plein air, c'est un régal de fin gourmet. J'allumai un bon feu.

» Alors la femelle, en cercles de plus en plus étroits, monta haut dans le ciel, toujours au-dessus de nous. Puis elle sembla s'immobiliser et soudainement, ailes repliées, comme une pierre, se laissa tomber... et vint s'écraser à deux mètres de nous. »

Un silence dense s'installa. Ces coureurs de bois, habitués aux pires difficultés de la forêt inhospitalière, maîtrisaient mal une émotion lisible sur leurs traits décidés.

Gladkine ajouta : « Nous les avons enterrés et sommes repartis sans déjeuner », et tous approuvèrent d'un signe de tête, sans un mot.

La taïga a elle aussi des lois qui, pour ne pas être écrites, n'en sont pas moins respectées.



Trois chasseurs n'avaient pas encore ouvert la bouche, se contentant d'approuver de temps à autre d'un clignement de paupières plus prononcé. On les sentait habitués à rester immobiles des journées entières en la seule compagnie de leurs battements de cœur.

Zikov, le plus grand de tous, habitué à passer trois mois chaque hiver seul dans sa cabane de chasse dans la taïga, chassait essentiellement la zibeline. Et, sans se faire prier, d'une voix de basse, il conta à son tour :

« La zibeline est méfiante, curieuse, difficile à approcher ; extrêmement craintive, elle ne supporte aucun voisinage, même pas celui d'une autre zibeline, mais si elle n'est pas menacée elle est très agréable. Jolie et gracieuse. Difficile à prendre ! mais une de ses peaux vaut autant que celles de quatre cents écureuils !... Je pris un jour une si jolie zibeline, si jeune aussi, si émouvante avec ses petits yeux ronds que je décidai, malgré son prix, de la conserver. Elle était intacte, je l'avais prise au piège... »

J'interrogeai : « Quel piège ? »

La question amusa Zikov.

« C'est très simple, répondit-il. Une sorte de caisse en bois au couvercle relevé. À l'intérieur, de la viande ou du poisson comme appât. Dès que la zibeline entre dans la caisse, le couvercle retombe, c'est terminé. Comme je ne peux surveiller mes pièges tous les jours, qu'il m'arrive de ne passer qu'une fois par semaine, dans chacun d'eux il y a de la nourriture pour dix jours et une litière d'herbes mêlées de poils d'élan. C'est ainsi... que je pris ma protégée.

» Et que je décidai de la garder chez moi. Pour l'attendrir, je lui offrais de la crème fraîche et du miel, elle se laissait alors caresser. Chaque jour, elle engloutissait facilement deux cents grammes d'élan, du lait, quelquefois même un peu de thé sucré. Elle ne quittait pas la maison et en chassa le chat. Lorsque le chien, par hasard, passait la porte, elle attaquait la première. Nous faisons bon ménage. Après avoir mangé, elle se glissait au pied du lit et dormait sous la couverture. Elle se distrayait seule, quelquefois curieusement. Ayant laissé un jour la porte du placard entr'ouverte, elle s'y glissa et y découvrit ma réserve d'œufs. Jamais je n'ai compris pourquoi elle transporta un par un, entre ses dents, sans les casser, les deux douzaines de ma provision pour finalement les recouvrir d'un essuie-main. C'était devenu mon chat, terriblement efficace contre les rongeurs. Et un jour, comme si la taïga l'avait réclamée, elle disparut... sans même me dire au revoir... »

— Et vous n'avez eu que la ressource d'en attraper une autre ! Chassez-vous la zibeline exclusivement au piège ?

Toute la haute silhouette de Zikov protesta :

— Je suis un chasseur, pas un fabricant de caisses ! Il m'est arrivé de courir trois jours à la poursuite d'une zibeline avec mon chien... et de la rater. Il faut aller les chercher loin, loin dans les montagnes, loin des villes et des villages, additionner les journées de traîneau avant même d'arriver sur le territoire de chasse... et gare aux mauvaises rencontres... aux ours affamés par exemple... on n'y échappe quelquefois que de justesse...

— Vous avez eu maille à partir avec des ours ?

Zikov s'esclaffa :

« Nous avons tous eu maille à partir avec les ours ! Tous ! Généralement, tout se termine bien, l'ours s'enfuit, mais parfois l'affaire tourne mal... tenez, j'avais en traîneau pour gagner un terrain de chasse à zibelines et je me trouvai au sommet d'une colline, bien gêné pour décider quel chemin emprunter. Je chaussai mes skis pour partir en reconnaissance et m'élançai. À peine avais-je fait vingt-cinq mètres qu'un ours se précipitait sur moi dans un nuage de neige. Avait-il cru que je l'attaquais ? Était-il en train de déguster un sanglier et croyait-il que je le lui voulais prendre ? En tout cas il se précipitait sur moi. Je me lançai à toute allure vers la rivière proche ; on n'échappe pas à un ours, je le sais trop bien, et dès que je fus au milieu des deux rives j'enlevai à toute allure mes skis et me jetai d'un bond dans un trou au milieu des glaces. Mes vêtements se durcirent comme s'ils devenaient de pierre, l'eau glaciale me brûlait, me coupait le souffle, heureusement encore elle ne m'arrivait qu'à mi-poitrine... l'ours, désarmé par cette situation inhabituelle, piétinait sur la bordure de glace, grognait mais n'osait pas se rapprocher.

» Ce furent mes chiens qui me sauvèrent ! Le vent leur apporta l'odeur de l'ours, et d'eux-mêmes ils se précipitèrent, dévalant la pente abrupte avec le traîneau qui se brisa, affolant l'ours qui se sauva.

» Bah ! un bon feu et il n'y paraissait plus... Le plus triste fut d'être obligé de revenir sur mes pas pour ramener un traîneau intact ! »



L'intrusion de l'ours dans la conversation avait semé l'agitation autour de la table. Les chasseurs, jusqu'alors impassibles, se penchaient l'un vers l'autre, échangeaient quelques mots. Le Roi de la taïga, même à des centaines de kilomètres de son repaire habituel, déchaînait l'admiration et la crainte. Face à moi, un solide gaillard aux tempes grisonnantes et aux yeux verts, se vit prier par ses amis, et d'une voix animée, reconstitua ce que la lecture des traces d'un ours, de sangliers et d'un tigre lui avait révélé.

— Un ours rôdait, affamé, en quête d'un déjeuner. Il humait l'air à la recherche d'une odeur révélatrice quand le vent lui apporta l'odeur d'un sanglier. Où était le ou les sangliers ? Il demeura longtemps sur place, à renifler, si longtemps que la neige commençait à fondre sous ses larges pattes. Puis, renseigné, il avança doucement, évitant tout bruit, posant souplement ses pattes énormes. Et soudain, dans une éclaircie, il distingua la masse noire d'un sanglier. Il s'immobilisa. Les sangliers étaient toute une bande ! Sans importance ! L'ours se colla au sol, avança en s'abritant derrière les troncs de cèdre et de sapin et se figea à quelques mètres du troupeau, attendant l'occasion propice.

» Elle ne se fit guère attendre. Un sanglier, fouillant la terre de ses défenses, avança de quelques pas dans sa direction. En deux bonds, l'ours fut sur lui, planta ses griffes dans ses côtes et de ses crocs lui brisa les vertèbres cervicales. Le sanglier n'eut que le temps de pousser un cri perçant, qui fit s'enfuir toute la bande, avant de s'écrouler, mort.

» L'ours affamé dévora sa victime : son formidable estomac peut contenir facilement trente kilogs de viande. Puis rassasié, il s'étendit sous un cèdre pour digérer confortablement. Des corbeaux, attirés par les restes de la charogne, vinrent profiter de l'aubaine. L'ours laissa faire : grâce à eux, souvent, alerté par leurs piailllements, il retrouvait les cerfs ou les sangliers seulement blessés par les chasseurs. À la nuit tombante des loups s'approchèrent. Souvent ils avaient pillé ses provisions et l'ours intervint. Il recouvrit le sanglier à demi dévoré de branches, d'aiguilles de pin, de mousse et de neige. Il raclait tout autour du monticule la neige et de ses pattes réunies, reculant, l'amenait à l'endroit voulu pour la tasser soigneusement. Après avoir

longuement piétiné, il se coucha tranquillement et s'endormit.

» Au petit matin il se réveilla, respira largement l'air froid, et nonchalamment se dirigea vers une source voisine pour s'y désaltérer après les raiilles de la veille.

» À peine avait-il disparu que les loups se jetèrent sur la tombe du sanglier, essayant de la violer de leurs pattes vigoureuses. Mais la neige tassée, durcie par le gel nocturne résistait à leur assaut... et l'ours revenait : ils s'enfuirent.

» Tranquillement, il acheva le sanglier, se lécha soigneusement et quand il ne resta plus rien de comestible à son goût reprit la chasse aux porcs sauvages.

» Il croisa les traces fraîches d'un tigre, hésita, puis finalement les suivit, assuré qu'elles le mèneraient à des troupeaux de sangliers. Les traces le conduisirent à un torrent et à un chêne abattu en travers du cours d'eau. Le tigre avait utilisé ce pont improvisé et l'ours s'y engagea à son tour, mais le tronc oscilla si fortement sous la masse pesante que l'ours s'effondra sur la glace qui craqua sous son poids. Il n'apprécia guère le bain glacé, renonça à se hisser de nouveau sur l'arbre et, cassant de ses pattes la glace devant lui, gagna la berge opposée pour s'y ébrouer.

» Et il reprit la trace du tigre.

» Dans une épaisse futaie, il flaira l'odeur du sanglier et du sang : son poil se hérissa et il avança avec plus de prudence, excité par l'odeur. Et inopinément tomba sur le tigre occupé à dévorer sa proie. L'ours n'avait pas cherché le combat ; il se balança sur ses pattes, indécis.

» Le tigre avait, lui aussi, senti l'approche de l'adversaire et dès qu'il l'aperçut se hérissa, grogna et en trois bonds lui sauta sur le garrot et y planta ses énormes crocs. Aucun animal de la taïga n'aurait pu jeter bas le cavalier rayé, et même un élan gigantesque n'y serait parvenu, l'emportant sur son dos jusqu'à ce qu'il lui eût brisé les vertèbres cervicales. Mais l'ours était un adversaire digne de l'empoignade, d'une corpulence rare, même pour un ours. Le choc inattendu et la douleur le jetèrent à terre mais, de sa large patte, il arracha le tigre de son dos, le plaqua à terre de ses griffes et lui enfonça, à son tour, ses crocs dans la chair.

» Le tigre lacérait le cou et les pattes de son ennemi, pour tenter d'échapper à l'étreinte de fer. Les deux fauves, étroitement enlacés, se roulaient à terre, écrasant les buissons, éclaboussant la neige de leur sang. La gueule pleine du poil noir de l'ours, le tigre le harcelait de coups de crocs précipités. L'ours, lui, avançait lentement mais sûrement vers la gorge de son adversaire. Le tigre s'essouffait. Fort et agile, il est peu endurant : il est habitué à tuer avec la vivacité de l'éclair et n'est pas adapté à la lutte de longue haleine. Il faiblit.

» Alors les mâchoires puissantes de l'ours se refermèrent sur sa gorge et l'énorme fauve rayé se tendit une dernière fois dans l'étreinte de la mort.

L'ours est le roi incontesté de la taïga... et seul l'homme, quand il ne se croit pas attaqué, l'effraye... »



« Le tigre n'attaque pas l'homme, lui non plus. » Tout au bout de la table, le dernier des convives, à la peau mille fois plissée, et aux yeux pétillants, silencieux jusqu'alors, l'affirma d'une voix claire. Et ses cinq compagnons approuvèrent avec respect. Gladkine me murmura à l'oreille : « Il a plus de soixante-dix ans, c'est le plus fameux chasseur de tigres de toutes les taïgas ; avec son équipe, il les attrape à mains nues !... Écoutons-le. »

« Fin octobre, nous étions partis à six. Le temps était exceptionnellement doux, la glace se formait la nuit en bordure des ruisseaux et fondait dans la journée. Chaque homme était accompagné de son chien. De jeunes chiens, n'ayant jamais chassé l'ours, ce qui inquiétait un peu le vieux Bogatchev.

» Sept jours ils marchèrent, remontant sur plus de quarante kilomètres une mince rivière, avant de relever la trace du tigre. Une femelle !

» Ils aménagèrent un camp de base et, délestés de l'essentiel de leurs vivres, ils entamèrent la poursuite. Poursuite difficile : le soleil exceptionnellement vivace pour la saison retardait le gel des cours d'eau de la montagne et les chasseurs, à chaque torrent ou à chaque rivière, prenaient des bains forcés ou abattaient un arbre pour s'en faire un pont. Mais ils ne lâchèrent pas la piste !

» Ce qui les emmena fort loin ! Une nuit, la neige se mêla de l'affaire et, au matin, les empreintes de la femelle étaient invisibles. La poursuite était impossible. De plus, les vivres étaient épuisées...

» Ils retournèrent au camp de base et décidèrent de consacrer deux ou trois jours à la chasse au sanglier et au cerf pour réapprovisionner leur garde-manger. Ainsi fut fait.

» L'amitié leur donna alors un avis décisif : au deuxième soir de cet arrêt dans la poursuite, un vieux chasseur oudégué, qui connaissait Bogatchev depuis cinquante ans fit, irruption au campement. Il avait parcouru dix kilomètres pour annoncer à son vieil ami qu'il avait croisé les traces fraîches d'une femelle et de ses deux petits, au pied d'une colline rocheuse où elle avait vraisemblablement installé sa retraite.

» Le lendemain le camp de base déménageait à dos d'hommes et les

six hommes, le soir même, bâtissaient une hutte de branchages au pied de la colline et tenaient conseil de guerre pour déterminer l'attaque du lendemain.

» À la pointe du jour, en deux groupes, ils assaillaient la colline, chiens en laisse. Elle était couverte d'épicéas, de sapins et de cèdres, parsemée de rochers sombres et de bois mort ; la marche à skis était lente et toute la matinée passa à se frayer un chemin difficile en recevant sur la tête ou les épaules les paquets de neige tombant des arbres.

» Ils aperçurent tout à coup des corbeaux entre les arbres. Quelle charogne attirait les volatiles ? Ils hâtèrent le pas pour découvrir un marcassin étouffé, à demi dévoré. Des traces de tigres partaient en trois directions de son cadavre : les chasseurs avaient interrompu le repas de la femelle et de ses deux petits.

» Plus un instant à perdre ! Avec un bel ensemble, les chasseurs empoignèrent leur fusil et Bogatchev cria d'une voix retentissante :

» — Louka, éloigne la tigresse !

» Suivant les traces les plus grandes, le jeune chasseur courut derrière la femelle avec le plus de bruit possible, cassant les branches sur son passage, tirant sans arrêt des coups de fusil.

» Les cinq autres hommes se lancèrent sur la trace de l'un des jeunes tigres.

» — Lâchez les chiens, ordonna Bogatchev, tout en courant.

» Cinq minutes plus tard des aboiements éclataient dans le sous-bois, les chiens avaient acculé la bête ! Les chasseurs filaient sur leurs skis aussi vite que possible, soulevant des tourbillons de neige, craignant que le fauve ne rompe l'encerclement avant leur arrivée.

» Enfin ! Ils aperçurent le jeune tigre repoussant à coups de pattes les attaques des chiens, rugissant avec fureur en découvrant des crocs déjà respectables.

» Déchaussant leurs skis, se dissimulant derrière les troncs d'arbres, les chasseurs formèrent un cercle et s'approchèrent en silence. Bogatchev donna le signal de l'attaque en lançant sur le jeune fauve une couverture que celui-ci réduisit immédiatement en lambeaux. Enhardis par la présence de leurs maîtres, les chiens serraient de près l'ennemi, s'accrochant à ses flancs. Cerné, le tigre faisait front de tous côtés, mais le cercle se rétrécissait autour de lui. Ayant terrassé un chien, le tigre se jeta sur lui, mais alors un chasseur lui saisit rapidement à pleines mains les deux oreilles, un autre s'agrippa à ses pattes de derrière, Bogatchev empoigna ses pattes de devant, tandis qu'un quatrième homme se laissait tomber de tout son poids sur la bête.

» Mais le dernier acte faillit mal se terminer. Libérant ses deux oreilles un instant, le jeune fauve referma d'un claquement sec sa forte

mâchoire et... trancha net le pan de la manche de Bogatchev, ne lui ouvrant le poignet tout du long que superficiellement.

» Une minute plus tard, garrotté et muselé, le tigre était impuissant.

» Bogatchev se banda rapidement et distribua ses ordres. Un seul chasseur resterait avec la prise, les autres poursuivraient le second petit. Ils reprirent sa trace... lâchèrent les chiens... sans résultat : l'animal avait fui beaucoup plus loin.

» Bogatchev décida alors de revenir seul à la première prise pour la transporter, avec le chasseur de garde, jusqu'au campement : les autres suivraient les traces, attaqueraient s'ils le jugeaient possible, ou bien enverraient chercher du renfort.

» Mais lorsque Bogatchev parvint sur le lieu du premier combat, ni le chasseur, ni le jeune tigre n'étaient là.

» Le fauve avait pu libérer ses pattes de devant et bien que celles de derrière demeuraient attachées, il s'était enfui, poursuivi par le chasseur qui seul ne pouvait s'en rendre maître. Étrange cortège ! Que Bogatchev rattrapa en deux kilomètres... Nouvelle mêlée où le vieux Bogatchev faillit bien laisser un œil... ses réflexes le lui sauvèrent : le coup de griffe ne déchira que la paupière du vieux chasseur.

» Ils glissèrent à eux deux le jeune fauve dans un grand sac dont ne sortait que la tête : il ne s'échapperait plus. Et le jeune compagnon de Bogatchev chargea sur son dos l'étrange paquet. La tête de la bête se trouvait à hauteur de l'oreille du jeune homme et celui-ci de temps à autre tournait la tête pour échanger un regard avec son prisonnier : l'animal grognait, l'homme souriait. Porter sur son dos un fauve de quatre-vingts kilogs dans la taïga accidentée, et trouver encore moyen de lui sourire... il fallait être d'une force herculéenne !

» Les quatre autres hommes de l'équipe poursuivaient sans relâche la deuxième trace qui, comble de la poursuite, les ramena pratiquement à l'endroit où tout avait commencé. Que faire ? L'un des chasseurs proposait de rentrer au campement pour reprendre le lendemain, un autre insistait pour lâcher immédiatement les chiens.

» — Il n'est pas loin, affirmait-il. Prenons-le maintenant, sinon pendant la nuit il retrouvera sa mère et ils s'enfuiront ensemble.

» Ce furent les chiens qui emportèrent la décision : ils tiraient sur leurs laisses et glapissaient, cherchant à reprendre la piste. Ils furent lâchés.

» Cinq minutes plus tard, leurs aboiements furieux éclataient, les chasseurs accoururent. Le tigre était cerné dans une clairière, impossible de l'approcher à couvert. Les chasseurs formèrent le cercle et ensemble surgirent dans la clairière découverte. L'un des chasseurs brandissait sa veste et l'allait jeter sur l'animal quand celui-ci se rua tout à coup sur le chasseur voisin, qui n'eut que le temps de retirer sa moufle fourrée et de la lancer dans la gueule grande ouverte du

tigre... et les quatre hommes, d'un seul élan, se jetèrent sur lui. La phrase favorite de Bogatchev retentissait dans leurs têtes : « Le plus difficile, c'est de le saisir le premier. Si tu réussis, le tigre est à toi ! »

» Ils réussirent.

» Et, sans se reposer, car avec la nuit proche le froid gagnait et gelait sur eux leurs vêtements trempés de sueur, ils prirent le chemin du camp. Le soleil avait disparu, le silence n'était réveillé que par les crissements des skis et les craquements des branches mortes écrasées par le passage de la troupe.

» — Tiens, la tigresse est passée par ici, s'exclama l'un des chasseurs.

» Deux lois encore ils croisèrent ses traces : elle suivait son petit. Et Matvéï, qui participait pour la première fois à une équipée de ce genre, peu rassuré, scrutait les ombres du bois, s'attendant à voir bondir la femelle rugissante. Il en fut quitte pour la peur. Ils arrivèrent épuisés mais contents au campement.

» Les tigres passèrent, dans leurs sacs, la nuit à côté des hommes. Couchés côte à côte ils ronronnaient doucement. On les avait nourris de viande fraîche de cerfs sans leur délier les mâchoires. Ils en avaient englouti chacun cinq kilogs ; en tranches minces qu'ils avalaient sans les mâcher.

» Le lendemain, l'équipe fabriqua avec du bois sec deux cages de fortune, y enferma les deux prisonniers et, transpirant sang et eau, mit deux jours pour les ramener au village sur le traîneau. »

Le vieillard rit joyeusement :

« Vous pouvez les voir au zoo de Moscou. Ils y sont en ce moment ! »



L'avion ne repartit que le lendemain, et je passai, à l'hôtel de l'aérogare, une nuit agitée, poursuivi par un ours, attaqué par des tigres...



La longue marche



AR la fenêtre ouverte je voyais les eaux boueuses et violentes de l'Angara s'engouffrer en écumant entre les roches à pic des gorges du Padoun. Le soleil étincelant de ce milieu de l'été descendait déjà sur l'horizon et disparaîtrait bientôt, derrière la taïga infinie et ces troncs alignés aussi loin que portait le regard.

J'étais à Bratsk, ceinturé par la forêt, à six cents kilomètres de la ville la plus proche, Irkoutsk, dont j'étais arrivé dans la journée après deux heures de vol au-dessus du même fourmillement incessant, du même tapis ininterrompu, angoissant à force de toujours se ressembler à lui-même, d'arbres pressés les uns contre les autres, seulement coupés de temps à autre par le ruban scintillant d'une rivière ou d'un fleuve.

Et j'écoutais Dimitri qui trois années plus tôt avait franchi ces six cents kilomètres de sapins, de mélèzes, de bouleaux, de taillis, de marais... à pied.



Dimitri, jeune professeur d'histoire, depuis deux mois seulement en exercice dans la partie européenne de l'URSS, avait été attiré par l'annonce de la construction à Bratsk, en plein centre de la Sibérie, du plus grand barrage, de la plus grande centrale hydro-électrique du monde. Il avait hésité un peu, balancé entre sa vie calme et studieuse de jeune professeur de 22 ans, et l'attrait du volontariat sur un immense chantier dans une contrée vierge.

Et le romantisme sibérien l'avait entraîné...

En novembre, il descendait après huit heures de vol de l'avion Moscou-Irkoutsk. À ceux qui arrivaient on proposait d'ouvrir entre Irkoutsk et Bratsk, dans la taïga inviolée, une saignée de 600 kilomètres où passeraient une route, une voie de chemin de fer et une ligne électrique à haute tension. Avant qu'ils n'acceptent, on avisait ces volontaires de la longue marche à travers la taïga qu'ils n'avanceraient pas plus de cinq cents mètres par jour... donc qu'ils séjourneraient plus de trois années dans la taïga, avec pour seul horizon des arbres, encore des arbres, toujours des arbres.

Dimitri avait accepté. Et aujourd'hui, en cette fin de juillet 1961, à petites phrases et en fouillant dans ses souvenirs, par tranches il me racontait son épopée face à l'Angara bouillonnante et à la taïga vaincue.



« Nous attaquions la taïga de face sur deux cents mètres de front. D'abord les bulldozers qui s'enfonçaient en grondant dans les arbres, puis les scies électriques qui abattaient les plus résistants, enfin les tracteurs qui arrachaient les racines. Au fur et à mesure, on nivelait, une équipe avançait les rails pendant qu'une autre plantait les pylônes, des rouleaux tassaient la chaussée toute fraîche...

» Le dimanche, évidemment, liberté la plus totale. Aussi, un dimanche de décembre, avec un jeune Yakoute que j'avais connu sur place, nous sommes partis pour chasser. Des écureuils, nous voulions tirer des écureuils noirs, à la chair parfumée et tendre ; c'est une chasse facile !

» Nous en avons abattus cinq, beau résultat, mais le soir déjà tombait. En décembre ici, la nuit descend à cinq heures, et il fallait regagner le camp, ses lourdes tentes à triple paroi et ses sacs de couchage en peau de loup. Pour couper au plus court nous avons décidé de prendre droit devant nous, à travers un marais asséché que nous avons longé à l'aller. Narim marchait à longues enjambées et je le suivais péniblement lorsque, brusquement, une rafale de vent nous jeta à la figure des paquets de neige. Le vent se calma aussi soudainement qu'il était venu mais de gros flocons descendirent en rangs serrés. Que faire ? J'allais interroger Narim lorsque le vent se leva à nouveau, violent, implacable, glacial.

» J'ai eu brutalement peur. Impossible d'avancer dans la tempête, impossible aussi de passer la nuit dans cette tourmente, au milieu du marais, sans protection et sans feu, parce qu'il n'y avait ni bois, ni arbustes ni même de buissons...

» Narim me cria à l'oreille :

» — Écoute, il faut réagir vite, sinon c'est la mort. Ramasse des roseaux et de l'herbe.

» L'heure n'était pas aux explications et je n'en demandai pas. Me débarrassant du fusil, de la cartouchière et des écureuils, je me mis avec Narim fébrilement à la besogne. Le vent soufflait par intermittence, avec une telle violence que je m'arc-boutais pour ne pas tomber. L'obscurité et le froid augmentaient en même temps. Je sentais mes vêtements geler sur moi et fiévreusement j'arrachais herbes et roseaux, que Narim disposait mystérieusement avec une vélocité extraordinaire. Neige et vent me brûlaient le visage ; mes mains engourdies par le froid commençaient à me refuser tout service. Je lâchai mon couteau et, comme un automate, une barre pesante de froid sur le front, je persistai à arracher de l'herbe et des roseaux. Je tremblais de froid, et me sentais, malgré moi, m'endormir. Je ne pouvais plus plier les genoux, remuer les bras et n'avais plus qu'une pensée : dormir ».

« — C'est cela la mort par le froid, ajouta Dimitri en se raclant la gorge, et il serrait ses deux mains fortes en me regardant droit dans les yeux. Il reprit :

» Narim s'en aperçut, il m'envoya à la volée deux gifles formidables : je fus réveillé. Dix minutes plus tard le Yakoute, aussi agile que le vif-argent, me faisait mettre à genoux, m'enlevait ma ceinture de gros cuir, me couvrait de la toile de tente qu'il emportait toujours dans la taïga et la garnissait d'herbes et de roseaux. Je sentis la chaleur revenir peu à peu. Narim se démenait toujours à l'extérieur et finalement je sombrai dans un pseudo-sommeil entrecoupé de cauchemars.

» Enfin Narim me rejoignit. Je sentis la chaleur augmenter malgré le vent hurlant à l'extérieur et finalement je m'endormis d'un sommeil lourd et réconfortant, toujours à quatre pattes. Nous étions ensevelis sous la neige. Je dormis très longtemps, et lorsque je me réveillai, tout était noir et calme. Narim dormait à mes côtés et mes mouvements le réveillèrent. Ensemble nous sommes sortis de notre tanière. Le ciel était couvert mais l'air transparent, la tempête effacée...

» Narim, avec sa connaissance de la taïga et du froid, nous avait sauvés. Il avait mêlé neige et herbe pour monter un petit mur, sur la toile de la tente posée sur mon dos entassé à nouveau roseaux et neige agglomérés, noyé dans la glace nos deux ceintures mises bout à bout pour les tendre au-dessus de nous afin que le vent n'arrachât pas notre fragile abri. La chute de la neige avait transformé l'ensemble en igloo. Habile, n'est-ce pas ?

» Lorsque nous sommes rentrés au camp avec nos écureuils figés par le gel, deux expéditions étaient parties à notre recherche ainsi qu'un

hélicoptère... À leur retour on a dégusté les bêtes ensemble ! »



Dimitri m'offrit un papyros, une de ces cigarettes russes emmanchées d'un long cou de carton, et, après avoir rejeté avec satisfaction la fumée épaisse, reprit de sa voix égale :

« L'année suivante, je me suis perdu. Nous avions beaucoup avancé, les équipes s'enfonçaient de sept cents mètres par jour dans la taïga, taillant, coupant, nivelant... deux cents mètres de plus que prévu, cela n'a l'air de rien... mais il faut les faire, dans les taillis, les ronces, à flanc de collines. Nous étions dans une région de collines, c'était le printemps. Le retour du soleil, le bourgeonnement de la vie après des mois de gel : la taïga remuait, bruissait... revivait. Un soir, après le travail, j'ai sifflé le chien que j'avais adopté en automne, pris un fusil par habitude et partis me promener. J'avais envie de marcher seul, de m'enfoncer dans la forêt, de la sentir vivre. Je regardais le soleil couchant, les ombres qu'il étirait au sol, les bourgeons naissants ; bientôt les étoiles se levèrent derrière une lune cerclée d'un halo triste. L'air était frais mais rempli d'odeurs changeantes que je respirais à pleins poumons. Je m'assis pour fumer au pied d'un arbre, pour ne plus troubler le silence vivant de mes pas. J'avais oublié mon briquet, ou je l'avais perdu. Alors je rêvai à l'immensité de notre terre, à Moscou si loin, à Vladivostok aussi éloigné, je rêvai... à la beauté sauvage de la taïga, à ses richesses, à l'été qui venait... J'ai dû m'assoupir, mon chien me léchait les mains et me réveilla. Galitch s'agitait, jappait doucement, semblait inquiet. Des nuages noirs avaient couvert le ciel, il convenait de rentrer. À peine avais-je fait vingt pas que quelques gouttes de pluie tombèrent du ciel. Bientôt les gouttes se transformèrent en une pluie fine. La pluie dans une forêt quelconque, c'est désagréable ; dans la taïga, en un quart d'heure, on est trempé de la tête aux pieds : chaque feuille, chaque buisson, chaque branche accumule l'eau de pluie et vous la déverse au passage, au moindre mouvement. Rapidement, je fus trempé du haut en bas.

» L'obscurité s'installa en maîtresse dans le sous-bois. À marcher dans la taïga durant la journée, on choisit son passage, on évite les troncs abattus et on les enjambe, on contourne les buissons, les broussailles, de la main on écarte les branches basses ou on se courbe pour passer sans encombre... Mais la nuit on bute sans cesse, incapable de distinguer à ses pieds un tronc ou une pierre, des branches surgissent de l'ombre pour s'accrocher à vos vêtements, vous griffer le visage, les broussailles s'enlacent à vos jambes : c'est un calvaire. En un kilomètre j'étais épuisé.

» Si j'avais eu mon briquet j'aurais allumé un grand feu et à la chaleur des flammes et sous leur protection contre les bestioles de tous genres qui infestent la taïga, j'aurais ainsi passé la nuit. Mais je l'avais oublié ou perdu ! Inutile de gémir, il fallait avancer.

» Bientôt l'obscurité fut telle que si j'avais eu un bandeau sur les yeux j'aurais vu tout aussi clair. Je n'étais pas rassuré malgré mon fusil que j'avais empoigné à deux mains. Galitch avait disparu en aboyant, je ne l'entendais plus. J'avancais en trébuchant, crispé, tendu, sursautant au moindre bruit, toujours prêt à faire feu. Je palpais tantôt de la crosse pour éviter de me cogner dans les troncs, tantôt du pied le terrain pour avancer d'un pas. La pluie continuait à tomber et l'eau me coulait dans le dos.

» Monter dans un arbre ? En une heure je serais gelé jusqu'aux os ; non, il fallait avancer, avancer coûte que coûte. Je roulai de tout mon long dans une ravine, peu profonde heureusement. Ce qui sauva la vie à mon chien : j'étais empêtré dans les ronces et les broussailles lorsque j'entendis un souffle de bête, des craquements et j'aurais tiré si j'avais pu dégager mon fusil. J'aurais hurlé aussi si j'avais encore eu de la voix. Ce n'était que Galitch qui se jeta sur moi et me lécha le visage. Je l'aurais volontiers étranglé pour la peur qu'il m'avait faite, embrassé pour la joie de le retrouver.

» Je repartis à nouveau. Le chien disparut et je ne fis rien pour le retenir, il cherchait, j'en étais certain, à nous sortir du guêpier et il était bien mieux équipé que moi pour se retrouver dans ce fouillis inextricable. Je tombai encore dans un emmêlement d'arbres renversés, de racines retournées, de branches, de ronces, de pierres dont j'aurais eu bien de la peine à me sortir en plein jour. J'étais griffé de partout, trempé comme si je m'étais baigné tout habillé ; mes vêtements devaient être en lambeaux. Galitch choisit ce moment pour revenir, m'attraper par le pantalon, me tirer en avant. Je lui caressai la tête, reconnaissant comme je n'aurais jamais cru que ce fût possible. Sa présence me redonna du courage. Je repartis en tâtonnant, en trébuchant. Je me heurtai si violemment à une branche basse que j'en vis des étincelles et que j'en gardai quatre jours durant une bosse magnifique... Le chien ne cessait de partir et de revenir comme pour m'indiquer la route. Je glissais et tombais... pour pousser un cri de joie : j'étais sur le chemin. Ouf ! Je savais qu'en dehors de notre camp, à cinquante kilomètres à la ronde, il n'y avait pas âme qui vive, j'étais donc sur un des chemins qui conduisaient à un chantier. Le pire qu'il pouvait m'arriver était de tourner le dos au camp ; j'en serais quitte pour revenir par le même sentier, certain d'arriver au camp. J'étais sauvé. J'en fus si saisi que je m'assis, bouleversé.

» C'est alors que j'entendis un coup de feu, je répondis immédiatement. Un autre coup de feu éclata ; je tirai alors deux fois

de suite. Deux coups de leu me répondirent : c'était bien moi que l'on cherchait. J'avancai aussi rapidement que possible, en traînant les pieds pour ne pas perdre le sentier. Bientôt je vis un feu énorme : on s'était aperçu de mon absence, et le feu où brûlaient trois arbres devait guider mon retour.

» Je me suis séché aux flammes, fumant de partout, au milieu des rires de l'équipe au grand complet... mais je n'ai commencé à rire que le lendemain. La taïga ne pardonne pas, je l'avais compris, l'avertissement était sérieux... »



Dimitri revivait ses années de taïga ; inutile maintenant de lui poser des questions, il racontait comme une outre se vide.

« Tous les trois jours des camions apportaient du ravitaillement frais. Des films et des livres aussi. Puis ce que nous avions commandé : un accordéon, un poste radio, du fil, des aiguilles, de tout... Pour le miel nous avons notre propre méthode. C'est un Cosaque qui nous l'avait enseignée. Il s'armait d'une tasse où demeurait un peu de miel et allait s'installer en bordure du camp à la limite de la taïga et il attendait. Des abeilles, inmanquablement, apparaissaient. Il les laissait se servir et les suivait de l'œil, observait dans quelle direction elles disparaissaient, puis bondissait sa tasse à la main à leur suite. Et il recommençait. Par bonds d'une vingtaine de mètres, quelquefois plus, en deux heures généralement, quelquefois en trois, il parvenait à la ruche... et n'avait plus qu'à se servir. Excellent, parfumé, le miel de la taïga ! »

Dimitri rêvait... et continua après un coup d'œil à l'Angara bleuissante maintenant que la nuit était tombée :

« Cet été-là fut marqué de deux événements... je dis l'été parce que le printemps dure quinze jours, tout comme l'automne, pas plus en Sibérie. Quelquefois même il n'y a pas d'automne et il neige brusquement. Enfin !... peut-être dix jours après la fonte des neiges, un ours fit son apparition à la limite du camp. Curiosité ? Faim excitée par l'odeur de notre cuisine ? Allez savoir ! Il revint trois matins de suite mais dès que l'un de nous s'approchait, hop ! il s'enfuyait en galopant gauchement à quatre pattes, dodelinant de la tête. Le quatrième matin, avant qu'il ne vienne, nous avons déposé une copieuse soupe aux choux à son emplacement habituel. Il lapa tout avec une visible satisfaction mais s'enfuit à notre approche. Alors nous avons continué le manège mais en rapprochant chaque jour un peu plus l'écuelle du camp et faisant mine de ne pas porter attention au comportement de notre invité. Nous allions à nos occupations sans

même tourner la tête vers lui. Il finit par déguster son repas matinal au centre même du camp... et, un beau jour, il resta. Il prenait tous ses repas avec nous ; bientôt il nous suivit sur le chantier et se familiarisa si bien avec nos engins qu'on le voyait grimper dans la cabine ouverte d'un camion, s'asseoir à côté du chauffeur, passer la tête par la portière et inspecter gravement l'état du chantier et l'avancement des travaux. Bref, il était adopté, et se sentait partout chez lui : il entra dans les tentes, dormait chez les uns ou les autres... et vivait comme un Tsar, royalement nourri.

» Mais il nous a rendu au centuple ce que nous avions fait pour lui. Notre équipe de pylônes électriques se sépara de l'équipe du rail et de la route. Rail et route, par suite de la configuration du terrain, devaient s'offrir un quart de cercle d'une dizaine de kilomètres en supplément de la ligne droite. Une dizaine de kilomètres, c'étaient vingt jours de travail supplémentaires. Rien n'obligeait les pylônes à suivre, au contraire, on économisait de la ligne à haute tension en maintenant la ligne droite. Va pour la ligne droite, on se sépara. Et de planter nos pylônes en ligne droite, de les dresser, de les bétonner à la base... mais rien n'alla plus quand le moment vint d'installer les lourds câbles de la ligne à haute tension. Impossible ! Des pluies diluviennes avaient non seulement détrempé le sol mais encore gonflé à ce point des marais qu'ils étaient devenus infranchissables... les bras nous en tombaient. Tout à recommencer. Un détour de plusieurs kilomètres, de nouveaux pylônes à enfoncer, quinze jours supplémentaires ! C'est alors que quelqu'un, on ne sut jamais qui, proposa : « Et Michka, lui pourrait passer ! » On avait baptisé notre ours Michka. Où était Michka ? On le chercha, on l'amena, on lui expliqua : il comprit. On lui attacha le lourd câble sur le dos, il traversa les marais à quatre pattes, tirant, peinant, mais avançant, réussissant. En deux jours il tira deux kilomètres de ligne à haute tension, là où un homme jamais ne serait passé, à plus forte raison une équipe ! Quelle fête, le soir du deuxième jour ! Il eut droit à un discours, plusieurs saucissons, une casserole de miel et même de la vodka...

» Trois semaines plus tard il disparut comme il était venu... Les mauvaises langues ont murmuré qu'un chantier voisin en difficulté nous l'avait enlevé... allez savoir ! La taïga est si vaste... et les ours si indépendants... »



Et le deuxième événement de cet été agité ?

Visiblement, Dimitri en conservait un mauvais souvenir et son

visage se crispa :

« Il arriva soudainement. En plein juillet. À l'époque des grandes chaleurs. Brutalement, du flanc d'une colline, à moins d'un kilomètre de nous, une fumée épaisse monta des arbres pour se traîner à leurs crêtes... Qu'était-ce ? Que nous réservait encore la taïga ? En quelques minutes nous avions compris : des flammes immenses montaient à l'assaut de la colline. C'était grandiose et angoissant à la fois. Le feu s'éparpillait dans toutes les directions. Tantôt il courait à la cime des arbres, bondissant en longues traînées sous le vent léger, tantôt il rampait à ras terre, parmi les branches et les feuilles mortes, zigzaguant comme une traînée de poudre. Au passage de buissons, une langue de feu montait impétueusement dans le ciel, des arbres secs, morts, s'enflammaient comme de l'amadou.

» Qui avait allumé ce feu qui allait menacer à la fois les chantiers et le campement ?

» L'équipe se partagea en deux, une moitié au camp, l'autre moitié sur les chantiers.

» Je courus au camp. Le feu progressait dans sa direction. Le temps n'était plus à contempler les ravages. Nous avions là non seulement nos tentes, la bibliothèque, la cantine, l'infirmerie mais tout le dépôt de matériel : depuis des tonnes d'essence de réserve jusqu'à des pylônes.

» Nous avons jeté les bulldozers contre les arbres de la lisière, ramassé tout le matériel au milieu du camp, arraché le maximum des herbes sèches qui parsemaient notre territoire et allumé nous-mêmes un contre-feu dans nos arbres abattus. Un rideau de flammes et de fumée nous isola de l'incendie dévalant de la colline. Soulevées par la chaleur, des feuilles ou des brindilles mortes, embrasées, montaient dans l'air surchauffé pour atterrir dans le camp ou sur nos tentes. À grands coups de serviettes, de seaux d'eau, de pelletées de terre, nous étouffions ces débuts d'incendie, les cheveux roussis, le visage et les mains noires. Deux heures nous nous sommes débattus, suffoquant dans la fumée, ruisselant de chaleur... puis le sinistre s'est écarté, laissant derrière lui des fumées blanches, se torsadant de ci, de là, avant de s'évanouir dans le ciel imperturbablement bleu. Une tente à demi consumée, des poignées de cheveux et des sourcils brûlés... nous nous en tirions à bon compte.

» Au chantier, ce fut plus grave. Le contre-feu se révéla inefficace, le feu dévalait à la vitesse d'un cheval au galop, précédé de jets de brindilles enflammées... S'entêter, c'était la mort certaine. Ne restait qu'une seule solution, précaire il est vrai, mais une seule : la petite rivière à cinq cents mètres. Tous y coururent, les animaux suivaient le même chemin, hommes et bêtes fuyaient dans la même direction. Il n'y avait que vingt centimètres d'eau mais tous s'y roulèrent, s'y

allongèrent, enlevèrent leurs vêtements, les trempèrent encore dans l'eau et s'en couvrirent. Au ras du sol, sur la berge toute proche, c'était une mer de feu, des sapins énormes flamboyaient comme des torches, les arbres verts éclataient sous la chaleur des flammes implacables. Des étincelles sur les vêtements qui se consumaient en larges trous et qu'il fallait incessamment tremper et retremper. Une fumée jaune, âcre, empêchait de voir à plus de cinq mètres... la moitié de l'équipe passa ce jour-là, de l'aveu de tous, les quatre heures les plus longues de sa vie. Qu'un arbre enflammé s'écroulât sur la rivière, c'était la mort certaine pour un ou deux des hommes allongés dans l'eau ; que le feu réussisse à passer sur la berge opposée, et c'était la mort certaine pour tous, en sandwich entre deux haies de flammes.

» La rage de l'incendie fut stoppée par le mince cours d'eau... mais Alexis avait été gravement brûlé. En courant vers la rivière, il avait buté sur une racine, s'était écroulé en se tordant la cheville, s'était relevé en boitillant et avait été rattrapé par les flammes à une dizaine de mètres de la rivière. En quelques secondes, ce n'était plus qu'une torche affolée, gesticulante et hurlante. Il aurait grillé sur place si le chef d'équipe et son adjoint ne l'avaient aperçu et ruisselants d'eau, n'étaient sortis du lit du cours d'eau au risque de leur vie pour le traîner, en se brûlant sérieusement les mains, dans l'eau dont ils l'aspergèrent... un hélicoptère prévenu par radio vint les chercher tous les trois le soir même. Les deux sauveteurs revinrent un mois plus tard mais Alexis se fit attendre six mois ; il dut même subir jusqu'à des greffes de la peau... mais il revint.

» ... Et personne n'avait allumé un feu imprudent ou criminel. En plein été, dans la chaleur lourde, intense, qu'un arbre mort se balance au vent en frottant d'une de ses branches une autre branche morte, qu'un silex dévale une colline en éclaboussant les feuilles mortes d'étincelles... c'est suffisant pour qu'un feu infernal ravage la taïga sur des kilomètres carrés... Ce n'était qu'un petit feu que nous avons vécu... des incendies de taïga durent parfois une semaine pour peu que l'été soit très sec et le vent propice... Des avions amènent alors et parachutent des pompiers volontaires pour tailler la part du feu, pour éviter que des centaines de kilomètres carrés de bois précieux ne soient détruits... Pompier de la taïga... Curieux métier, n'est-ce pas ?... inconnu chez vous ? »

Et Dimitri éclata d'un rire réconfortant.



Dimitri, votre souvenir le plus terrible de cette longue marche dans la forêt vierge du grand nord ?

« Les moustiques. Incontestablement, les moustiques. À cinq kilomètres d'un marais ils nous localisaient et ne nous abandonnaient qu'une fois le marais dépassé de cinq kilomètres. Pendant quinze jours, ils ne nous lâchaient pas. Des nuages, de véritables nuages de moustiques s'abattaient sur nous. Et rien à faire, sinon supporter. Minuscules, pratiquement invisibles pris isolément, ils se glissaient partout, jusque dans le nez. Effrayant ! En une demi-heure, la tête doublait de volume ! Nous avions des moustiquaires individuelles pour le travail, qui nous couvraient la tête. Ils passaient quand même ! À quoi bon alors ruisseler de chaleur et respirer mal sous la gaze ? On arrachait tout, et de temps à autre on écrasait des poignées entières de cette vermine du diable, uniquement pour se détendre les nerfs. Il y en avait des milliards, pensez ! Vous savez, c'est un tel fléau que les rennes remontent paître dans le nord, chaque été, uniquement pour leur échapper... Nous avions un cheval, un seul, pour les menus travaux du camp, un cheval blanc ; en une demi-heure, oui, en une demi-heure, il devenait rose quand les moustiques l'attaquaient... Effrayant, les moustiques, je vous assure ! »

Et votre meilleur souvenir ?

« J'en ai deux. D'abord mon mariage avec l'une des infirmières du camp. Nous avons attendu le printemps, le dégel qui liquéfie la terre, recouvre tout de boue, immobilise tous travaux pendant une semaine. Le mariage a duré quatre jours, quelle histoire ! Chants, danses, jeux... et vodka. Une troupe théâtrale était venue d'Irkoutsk, à cinquante kilomètres à la ronde des amis étaient accourus de leurs campements... Grandiose, grandiose ! Le premier mariage dans la taïga !

» ... Quant au second, vous le voyez d'ici ! » et Dimitri pointait un doigt précis vers un point obscur de la nuit maintenant totalement tombée. Je ne distinguais rien. Il précisa : « C'est le dernier pylône de la ligne à haute tension Irkoutsk-Bratsk. Celui que nous avons trouvé le plus long et le plus agréable à planter. Le dernier pylône de la longue marche ! »



Dimitri et son équipe étaient partis pour plus de trois années de marche, pour aller dans la taïga vierge une voie royale. Ils arrivèrent une année avant les délais prévus : ils avaient mis les bouchées doubles. Malgré le froid, le feu, les moustiques, les marais...

Parti professeur d'histoire, embauché comme abatteur, employé comme chef d'équipe des planteurs de pylônes dans ce décor de préhistoire, Dimitri est aujourd'hui ingénieur. « C'est, dit-il, que les

soirées sont longues dans la taïga : j'en ai profité pour suivre des cours par correspondance. »

Nous sommes sortis ensemble, face à l'Angara écumante et au ciel sibérien piqueté d'étoiles clignotantes, et je lui ai posé la question qui me brûlait les lèvres : « Dimitri, si c'était à refaire, recommenceriez-vous ? »

De sa voix de basse chantante il m'a confié : « Dans une année, quand l'hydro-centrale de Bratsk sera terminée, un autre chantier, encore plus vaste, s'ouvrira à cinq cents kilomètres plus haut vers le nord ; il faudra tailler encore dans la taïga le passage de la route et du rail... Je me suis déjà fait inscrire comme volontaire. »

Et sa haute silhouette, après une chaude poignée de mains, se fondit dans la nuit légère de l'été, pleine des odeurs de la taïga et de la protestation ininterrompue de l'Angara, furieuse d'être corsetée par les hommes.



Victoires sur le diamant



NE expédition, cet été qui suivit la mort d'Innokenti Kounitsyne, partit des bases qu'il avait constituées l'hiver et s'enfonça dans des régions jusqu'alors inexplorées. Les taches blanches des territoires inconnus s'effaçaient sur les cartes au prix de longues marches harassantes. L'été était torride au point que les marais se desséchaient et des nuages gris de moustiques s'abattaient sur les visages, se glissaient dans les encolures et les manches de chemise, brûlaient les visages, les mains, le corps entier.

À la fin de l'automne, l'expédition revint à Irkoutsk les mains vides et câbla à Moscou : « Diamants non encore localisés. »

En 1948, les longues marches reprirent.

Le détachement avait été doté d'appareils à rayons X pour la détection des diamants. Les hommes avançaient dans la taïga, courbés sur le sol où la moindre poussière de diamants devait brusquement scintiller d'une lumière bleue. Autant chercher une épingle à cheveux dans les Alpes !

Excédés, Sokolov et Sériodkine, les deux dirigeants de l'expédition, décidèrent de se séparer du détachement qui poursuivrait la marche prévue, fixèrent un rendez-vous où tous se retrouveraient, les premiers arrivés attendant les autres, et s'embarquèrent sur un canot pneumatique pour descendre la rivière et en explorer les rives.

À la nature des rochers, à leur disposition, de temps à autre, ils touchaient terre pour prélever des échantillons, les annoter et en remplir leur sac à dos. Ce n'était pas une promenade de tout repos : les arbres déracinés par d'anciennes tempêtes ou abattus par la foudre barraient la rivière et c'était une gymnastique infernale que de les écarter ou bien de se déshabiller, de se mettre à l'eau et de faire passer

par dessus les troncs, à bout de bras, le canot pneumatique de plus en plus lourdement chargé. Il arriva même que le canot leur échappa, descendit seul la rivière, disparut à leurs yeux : ils marchèrent une journée, en caleçon de bains, sans armes et sans provisions, avant de le retrouver, bien plus loin, heureusement bloqué par un autre tronc d'arbre.

Quand les arbres n'obstruaient pas le cours de la rivière, des rapides semés de rochers effilés la coupaient. À chaque fois, c'était un passage à quitte ou double dans les eaux tourbillonnantes, renvoyées par des gorges abruptes, des prodiges d'adresse pour ne pas s'écraser sur les rochers ou être retourné par les rapides : un exercice épuisant et diabolique.

Et ce fut le drame. À la sortie d'un goulot de rochers, alors que la rivière reprenait son cours normal et que les deux compagnons, soulagés, espéraient quelques heures de calme, une branche effilée, à peine visible, fendit le caoutchouc du canot. L'embarcation coula immédiatement.

Sokolov se retrouva, trempé jusqu'aux os, sur la rive, avec le sac à dos rempli des échantillons de roches, Sériodkine avec le fusil et une seule cartouche engagée dans le canon. Tout avait disparu, vivres y compris.

Ils allumèrent un feu, une boîte d'allumettes soigneusement séchée, ayant échappé au désastre, et s'endormirent lourdement, agités de cauchemars peu réconfortants, dans la nuit polaire d'été, livide et brève, qui ne dure que quelques heures.

L'aube les retrouva, silencieux, assis devant un feu éteint, ruminant de sombres pensées.

Un bruissement leur parvint de l'autre rive ; ils relevèrent la tête. Un élan s'abreuvait, à la pointe du jour, ses flancs galbés animés par une respiration inquiète. Sériodkine leva lentement le fusil et sa dernière cartouche, mais ses mains tremblaient et d'une voix rauque et oppressée : « Non, je ne peux pas. Tire toi-même », prononça-t-il en passant le fusil à Sokolov.

Celui-ci se coucha sur le sol, posa le canon sur le sac à dos, se raidit dans une immobilité de statue, visa et pressa la détente.

Ils n'entendirent pas partir le coup, mais l'élan, averti par ses sens aux abois, leva un mufler étonné, secoua la tête et s'enfuit. « Raté », s'écrièrent les deux hommes, la rage et le désespoir au cœur.

Soudain l'élan s'écroula d'un seul bloc. Sokolov et Sériodkine se jetèrent dans la rivière. Ils trébuchaient, tombaient, traînaient péniblement la jambe sur le sol mouillé de la rive opposée et parvinrent épuisés à la bête au pelage gris. L'élan avait été tué sur le coup.

Ils burent d'abord le sang chaud et réconfortant de la bête puis,

pendant deux jours, ils ne firent que dormir et manger, manger et dormir. Reposés, ragaillardis, ils rassemblèrent des troncs d'arbres, les lièrent de branches souples, s'en firent un radeau.

Et, allongés sur un matelas de branches, ils descendirent la rivière.

Quinze jours plus tard, un village apparut à un coude de la rivière, blotti dans les arbres. Réunissant leurs dernières forces, se servant de leurs mains comme de rames, les deux hommes parvinrent à accoster. Titubants, à quatre pattes, ils prirent contact avec la terre des vivants, avec le village sauveteur.

C'était celui, ô hasard ! où le rendez-vous avait été fixé et c'est le reste de l'équipe qui se précipita sur eux pour les relever et les soutenir.

Un radiogramme attendait Sokolov, arrivé d'Irkoutsk la veille. Il disait : « Dans votre échantillonnage de l'an dernier, le radiologue Doriféev a découvert le premier diamant du plateau sibérien. Nos félicitations ! Notre rêve s'est réalisé ! »

C'était trop pour Sokolov... Il tomba assis au milieu de ses amis... des larmes descendaient sur ses joues barbues et creuses, dessinant des auréoles sur le radiogramme.



La saison 1948 s'acheva sur ces riches espérances.

À la fin de l'automne 1949, d'autres détachements reprirent l'exploration méthodique, sur la base de ces trouvailles. Mais le groupe de Feinstein fut dirigé sur d'autres terrains. Sa caravane de rennes, en quinze jours, gagna le Tchon et sur cinq grandes chaloupes à voiles, chargées de l'équipement scientifique et des provisions, entreprit la descente.

Des murailles abruptes ceinturaient la rivière, des canyons interminables se succédaient sans cesse, flanqués d'amas gigantesques de roches aux allures de châteaux forts, de tours ou de bastions... et ce fut, tout de suite après une localité yakoute, un effroyable et dangereux rapide : l'Oulakhan Khan.

L'Oulakhan Khan était le plus impressionnant des rapides que les géologues, pourtant habitués à ce genre de rencontre, eussent croisés. La chute d'eau atteignait plus de cinq mètres et les habitants du lieu assuraient qu'aucun homme n'avait encore eu le courage de tenter son assaut. Son nom ne faisait qu'ajouter à la terreur qu'il inspirait : « Cascade de sang », en langue yakoute.

Feinstein hésitait : prendre d'assaut l'Oulakhan Khan ou retourner en arrière ? De sa décision dépendait peut-être le sort de la prospection... depuis des années, ses géologues et lui-même n'avaient

trouvé qu'un tout petit diamant...

Et Feinstein interrogeait les Yakoutes des environs : « N'avaient-ils jamais trouvé dans la taïga de petites pierres étincelantes qui coupent comme le verre ? » « Que trouvait-on au-delà de l'Oulakhan Khan ? »

Mais personne ne connaissait les petites pierres brillantes qui coupaient comme le verre et la légende assurait que l'Oulakhan Khan était sacré, qu'au-delà commençait l'autre monde, qu'il était impossible de le franchir sans risquer sa vie...

Un jour qu'après avoir posé en vain ses habituelles questions Feinstein retournait au camp, il fut rattrapé, sur une piste de la taïga, par un jeune Yakoute timide et gauche :

— Bonjour, camarade géologue, dit-il en souriant. Je m'appelle Vassia, je suis komsomol(16) et élève de dixième classe(17) au lycée du centre régional. Je suis ici en vacances chez mon grand-père. C'est l'homme le plus âgé du district : il a plus de cent ans. Viens chez nous, grand-père Ilia t'aidera, il sait tout. Notre maître dit de lui que c'est une encyclopédie vivante... »

Et Feinstein accompagna Vassia chez son grand-père.

Le vieillard était accroupi, la tête dans ses mains maigres et osseuses, devant un poêle en tôle, chétif et ronronnant. Les flammes éclairaient de reflets dansants son visage décharné, strié d'un réseau de rides minuscules, allumant de minuscules étoiles dans ses yeux noirs et bridés. Il se leva, dévisagea longuement le géologue comme s'il se demandait s'il valait la peine d'entamer avec cet inconnu une conversation sérieuse.

L'examen fut sans doute favorable, car le vieil Ilia eut un sourire qui éclaira ses pommettes saillantes d'une intelligence malicieuse.

Il s'assit commodément sur une peau d'ours et sans prononcer une parole indiqua de la main à Feinstein une place en face de lui. Vassia s'accroupit entre eux et murmura en russe : « Grand-Père va chanter un "ho-long-ho"(18) ».

La tête légèrement rejetée en arrière et les yeux mi-clos, se balançant d'un côté et de l'autre, levant et baissant alternativement les mains, le vieillard chanta de sa voix chevrotante. Vassia traduisait : « Immense est la Yakoutie de nos pères, terre des nuits claires, au ciel si vaste qu'aucun oiseau n'a réussi à le traverser en un seul jour, terre de la joie des oiseaux, terre belle et riche que j'ai chantée d'une voix aussi claire et jeune que l'aube. Aujourd'hui Ilia est vieux, sa voix grince comme un vieux seau attaché sous un chariot, mais que la terre écoute sa voix... que le vent sème ce chant du pauvre Ouïrban qui trouva dans la taïga une pierre étincelante et miraculeuse... »

— Où ? à quel endroit ? l'interrompit Feinstein, qui, se souvenant qu'il ne s'agissait que d'une légende, secoua la tête, déçu.

Le vieillard acheva paisiblement son chant, se tut et ferma

longuement les yeux. Enfin il alluma sa pipe et demanda :

— Notre hôte s'intéresse à la pierre qui coupe le verre ?

— Oui, répondit Feinstein.

— La pierre existe chez la pêcheuse, mais elle habite au-delà de l'Oulakhan Khan. Le soleil doit se lever quatre fois à l'avant et alors apparaît sur la rive droite la maison de la pêcheuse...

Feinstein revint au camp songeur. À l'origine de la légende ne pouvait-il y avoir un fait réel ? Cette mystérieuse pêcheuse possédait peut-être un véritable diamant ?

Le lendemain même, Feinstein rassembla toute l'équipe de géologues.

— Il faut passer l'Oulakhan Khan. Aller au-delà. Si nous cherchons un chemin par la taïga nous pouvons y perdre de longues semaines. Il faut donc passer, coûte que coûte. Y a-t-il des volontaires ?

Trois se présentèrent, Feinstein les dirigerait.

Il fut convenu que le reste de l'équipe remonterait à travers la taïga, un tracé aussitôt décidé, qui les mènerait à une centaine de kilomètres plus au nord, à un village connu, prospectant sur son chemin et demeurant en liaison radio avec les quatre volontaires.

On attacha les chaloupes les unes aux autres avec des gros câbles ; le lendemain les quatre volontaires s'encordèrent sur les bancs et saisirent les rames : la rive quittée, le courant saisit les embarcations et les entraîna impétueusement... le sort en était jeté.

Le défilé devint de plus en plus sombre et les parois de pierre se rapprochèrent. L'eau bouillonnante ruait en éclaboussant, dans un incessant fracas... les falaises de pierre multipliaient le vacarme... la chaloupe de tête hésita un instant au-dessus du précipice... et disparut totalement. Les embruns étincelèrent au milieu d'un sifflement strident, la taïga culbuta, le ciel se précipita dans les vagues et dans les remous, le convoi tourbillonna furieusement...

— Accroche !

— À gauche.

Et brusquement calme et silence revinrent. L'Oulakhan Khan était derrière... jamais aucun des quatre volontaires ne sut plus tard raconter comment ils avaient franchi le rapide ! À vrai dire aucun d'eux n'aurait accepté de le refaire une seconde fois !

Quatre fois le soleil se leva devant les chaloupes et au quatrième matin les quatre équipiers aperçurent sur leur droite une cabane isolée et délabrée où ils trouvèrent plusieurs longs morceaux de verre découpés en lamelles ! Le vieil Ilia n'avait pas menti, la pêcheuse mystérieuse du ho-long-ho avait bien possédé un diamant. Aux alentours devaient dormir de riches gisements !

Pendant plusieurs semaines, Feinstein en tête, ils explorèrent, longs pics de géologues en main et sac à dos aux épaules, les berges

avoisinantes, prélevant en plus de dix endroits des échantillons pour études approfondies. Ils descendaient le long du cours d'eau et s'installèrent dans un village, continuant toujours plus en avant leur fouille systématique.

Revenant fourbu au village, Feinstein un soir trouva un radiogramme de la deuxième partie de l'équipe qui, comme convenu, restait en contact radio permanent, et avait gagné, en prospectant, son point d'attache prévu.

Le texte était laconique : « Renne perdu, venez d'urgence. »

Feinstein répondit : « Achetez un autre. » Et il ne se rappela qu'une heure plus tard qu'en langage convenu entre géologues « renne perdu » signifiait « diamant trouvé ».

Un deuxième radiogramme était déjà parvenu : « Renne crevé irrémédiablement. Diagnostic confirmé. » Alors Feinstein réalisa : « crevé, crevé ! » criait-il de joie.

Une demi-heure plus tard, la nuit depuis longtemps tombée, Feinstein sortit du village à cheval : cent kilomètres de sente le séparaient de la deuxième partie du groupe ; à l'aube il y parvenait. C'était le 7 août 1949.

Dans le courant de la journée, un radiologue examinant des échantillons rapportés par Feinstein y découvrit deux autres diamants. Les deux cristaux provenaient de prélèvements sur une bande de terre située juste en face de la cahute de la pêcheuse mystérieuse. Le doute n'était plus possible : un riche gisement, exploitable, était découvert.

Le lendemain, Feinstein et Odintsov, le géologue en chef, brûlant d'impatience, y retournèrent.

— Tentons notre chance, dit Odintsov, prenons un échantillon. Les mains me démangent.

Il s'empara d'un crible spécialement apporté, le remplit de sable et se mit à le laver. Feinstein en souriant le regardait opérer. Les grains de sable, légers, partaient peu à peu du crible. Soudain, Odintsov se redresse en criant : au fond du crible, au milieu de petits galets, huit gros diamants brillaient.

À la fin de l'automne, retournant à Irkoutsk, Feinstein rendit visite au vieil Ilia. Le vieillard connaissait déjà l'importance des découvertes de l'été et demanda, un sourire plissant de mille rides son visage débonnaire :

— Eh bien ! Tu as trouvé la pierre du bonheur !

— Je te remercie, père, répondit Feinstein, de l'aide que tu m'as apportée à un moment difficile.

Le vieil Ilia se recueillit une minute puis demanda :

— J'ai une prière à te faire. Prends avec toi mon petit-fils. Il veut

devenir géologue et chercher dans la taïga la pierre qui brille.

Deux jours plus tard, Feinstein reprenait la route. Derrière son cheval courait un renne monté par Vassia, débordant de joie.

Et dans la taïga, Vassia chantait le vaste ciel yakoute qu'aucun oiseau n'arrive à traverser en une seule journée.



Larissa Sopougaeva, une jeune femme, rampa pendant deux mois, sur les coudes, pour ausculter la berge d'un ruisseau de la taïga du grand nord, berge encombrée de pyropes et d'ilménites, avant de découvrir la première cheminée de terre bleue, de terre à diamants, au-delà du cercle polaire.

Le plus heureux de ces géologues entêtés et barbus, qui ont mis à jour dans la taïga sibérienne les gisements de diamants les plus riches du monde, fut Iouri Khabardine, le plus jeune, le dernier entré dans la légende. Ne pouvant dormir, il se leva, se promena en fumant. Le bruit qu'il faisait chassa un animal, il s'approcha, curieux de l'activité de la bête. L'animal creusait un terrier et avait rejeté de la terre... mais quelle terre, de la terre bleue, de la terre à diamants !



Aujourd'hui à l'emplacement du terrier du renard, sur la berge en face de la cabane de la mystérieuse pêcheuse, là où Kounitsyne cuisait des bourgeons verts, des chaudières, un concasseur, une centrale électrique, puis une usine et une petite ville ont refoulé les grands arbres de la taïga, et des avions apportent le ravitaillement, le courrier et les provisions pour remporter dans des sacs de cuir des poignées, éclatantes de lumières, de diamants sibériens.

Sans le courage silencieux des géologues, leur entêtement inhumain, leur volonté inusable, les trésors de la taïga, « la mer verte », dormiraient encore...



Le barrage de l'avenir



NORME », « Fabuleux », « Gigantesque », sont les adjectifs qui coulent naturellement de la plume en décrivant la Sibérie.

Le ruban miroitant de ses rivières et de ses fleuves atteint un million de kilomètres : trois fois la distance Terre-Lune. La taïga transplantée en Europe occidentale la transformerait en une forêt qui noierait sous ses arbres aussi bien Rome que Bruxelles, Paris que Berlin, la Sicile que les polders de Hollande, la Bretagne que la Bavière... Son sous-sol n'est qu'un coffre à trésors où l'éclat des diamants, de l'or, du platine et du titane se mêle à la splendeur terne de la houille. Ses lourdes ceintures de minerais baignent dans des rivières souterraines de pétrole ; gaz et pétrole jaillissent du sol pour se transformer en sources brûlantes et en geysers.

Le célèbre Nansen, l'explorateur norvégien, avait résumé son impression en une phrase : « C'est le pays de l'avenir. »

*

Tout ce qui pousse en Sibérie a, en effet, une ampleur, des dimensions, une puissance inconnue ailleurs. Depuis la centrale hydro-électrique de Bratsk — 4,5 millions de Kw — jusqu'aux mines géantes de charbon à ciel ouvert aux filons de quatre-vingts à cent mètres, en passant par les usines d'aluminium aux proportions fantastiques, ou la Cité des Savants qui rassemble en une ville qui leur est spécialement affectée, à trente kilomètres de Novossibirsk, vingt-cinq mille

chercheurs et savants... sans oublier les tracteurs radio-téléguidés ou les tomates mûres, rouges et fraîches en plein hiver.

C'est le présent actuel, immédiat, que cette mise en valeur par des hommes et des femmes, jeunes, patients et obstinés, par moins quarante degrés – quand l'acier devient fragile comme le verre – ou par plus de quarante – quand les moustiques saturent l'atmosphère – d'une terre glaciale et brûlante, si lourde d'espérance.



Ce Far-West du vingtième siècle, comme notre vingtième siècle est scientifique. Ce n'est pas par hasard que l'anomalie magnétique de la Sibérie occidentale qui affole les boussoles des géologues comme celles des aviateurs a été explorée par les Spoutniks.

Comme le Far-West, la Sibérie a ses héros, ses conquérants, toute une épopée où les défricheurs de taïga et les constructeurs d'usines futuristes dans un décor de préhistoire tiennent les rôles principaux.

La science n'ajoute que les rêves, hier impensables, que les découvertes quotidiennes rendent possibles à plus ou moins longue échéance.

Et le plus fantastique de ces projets, techniquement possible, est sorti, avec cinq mille références, des dossiers de l'ingénieur Borissov : barrer le détroit de Béring, entre la Sibérie et le continent américain.



Les montagnes écartent de la Sibérie au sud, au nord-ouest et au sud-est les courants aériens chauds mais rien, par contre, ne s'oppose aux masses d'air froid de l'Arctique, étalé sur treize millions de kilomètres carrés.

En hiver, c'est la désolation par moins quarante, en été l'air froid et sec se réchauffe dans les plaines et pompe l'eau du sol : c'est la sécheresse. Résultat : des centaines de milliards gelés ou évaporés, des terres difficiles où les moindres travaux exigent des efforts incommensurables. C'est vrai pour la Sibérie mais aussi pour l'Alaska, le Canada, les États-Unis d'Amérique même, puisque les glaces règnent pendant de longs mois au débouché des Grands Lacs par le golfe du Saint-Laurent.

Glaces qui résultent d'une curieuse combinaison. L'eau de l'océan ne gèle pas. C'est l'eau douce des grands fleuves – en Sibérie : l'Ob, l'Énisséï, la Léna... – plus légère, qui forme une couche superficielle de glace et bloque la chaleur – toute relative – des eaux profondes qui

devrait acclimater l'air froid boréal. Seule la puissance chaleureuse du Gulf-Stream issu de l'Atlantique, pourrait fondre la carapace. Mais le Gulf-Stream, à ses voies d'accès atlantiques, est mal accueilli par des courants froids – ceux du Labrador et du Groenland particulièrement – qui l'affaiblissent et le refroidissent au point qu'il s'enfonce sous la glace sans grande efficacité.

Alors ?



Alors la solution ne pourrait consister qu'en la neutralisation des courants froids et le libre passage du Gulf-Stream.

Comment ? M. Borissov ouvre ses cartons. Barrer le détroit de Béring et avec des pompes puissantes déverser l'eau puisée dans l'Arctique dans le Pacifique. Les courants froids, annihilés, ne freineraient plus l'avance du Gulf-Stream. Au contraire ! Le vide artificiel ainsi créé favoriserait sa pénétration... et en conséquence la destruction des glaces.

Un deuxième effet, calorifique celui-là, s'ajouterait au premier : glaces et neiges – phénomène connu – refoulent quatre-vingt-dix pour cent de la chaleur solaire alors que l'eau, tout au contraire, l'absorbe. En conséquence, ses glaces fondues, l'Océan Glacial absorberait approximativement une quantité de chaleur équivalente à cent cinquante fois celle obtenue par le charbon, le gaz et le pétrole extraits annuellement sur le globe. Le monde s'enrichirait fabuleusement en chaleur et en eau, les cerisiers pourraient fleurir en bordure de l'Océan Glacial Arctique !

Mais pratiquement ?



Des caissons de béton armé – type agrandi de ceux du débarquement allié dans le port d'Arromanches en juin 1944 – avec pompes-hélices incorporées, amenées, assemblées et coulées sur les soixante-quatorze kilomètres qui séparent la Sibérie de l'Alaska par des fonds ne dépassant pas cinquante mètres.

Le coût des opérations, si l'on en croit les calculs de M. Borissov, y compris la route et le chemin de fer couronnant le pont-barrage-pompe ne dépasserait pas trente-cinq milliards de nouveaux francs ! À qui fera-t-on croire que la somme n'est pas trouvable et qu'il ne s'en dépense pas de plus élevées dans le monde pour des buts moins généreux ?

Trente-cinq milliards de nouveaux francs ! Peu de chose en vérité en regard des résultats obtenus : disparition des toundras, déserts remplacés par des forêts de chênes, de hêtres, de châtaigniers, mise en valeur des terres gelées russes, américaines et canadiennes... mers ouvertes au transport du premier janvier au trente et un décembre, pommiers en bordure de l'Océan Glacial et en Alaska !

Pour demain, après-demain, jamais ? À l'époque où les hommes tournent autour de la terre en échappant à sa gravitation, il n'est plus possible de jurer de rien... La réalisation suppose la collaboration des U.S.A., du Canada, et de l'URSS, est-ce impensable ? Non plus !

Jules Verne n'est-il pas, chaque jour, dépassé par la réalité ?

-
- 1 La Mer d'Okhotsk, en dessous du Kamtchatka.
 - 2 Sorcier de la taïga ou du Grand Nord sibérien.
 - 3 Lait de jument fermenté.
 - 4 Maire dans l'ancienne Russie.
 - 5 Boisson fermentée, faite à domicile, à base de levure de blé.
 - 6 Bouillie grossière de gruau.
 - 7 Sorcier du Grand Nord sibérien.
 - 8 Tente de peaux de rennes.
 - 9 La fausse oronge, champignon vénéneux, était connue pour ses propriétés hallucinantes des chamans du Grand Nord Sibérien.
 - 10 Tous ces éléments d'une cérémonie chamanique sont réels et ont été rapportés par différents témoins oculaires.
 - 11 Sorte de raviolis sibériens qui donnent aussi un bouillon gras.
 - 12 Traîneau léger.
 - 13 Tentes en peau de rennes.
 - 14 Forme spécifique d'organisation collective de l'exploitation de la terre.
 - 15 Au restaurant, comme dans les magasins, l'alcool s'achète ou se commande au poids. Il est interdit d'en servir ou d'en vendre plus de 200 grammes, environ un verre entier, par personne.
 - 16 Organisation des Jeunesses communistes.
 - 17 Ce qui correspond, en France, à la classe du baccalauréat.
 - 18 Légende populaire orale yakoute.